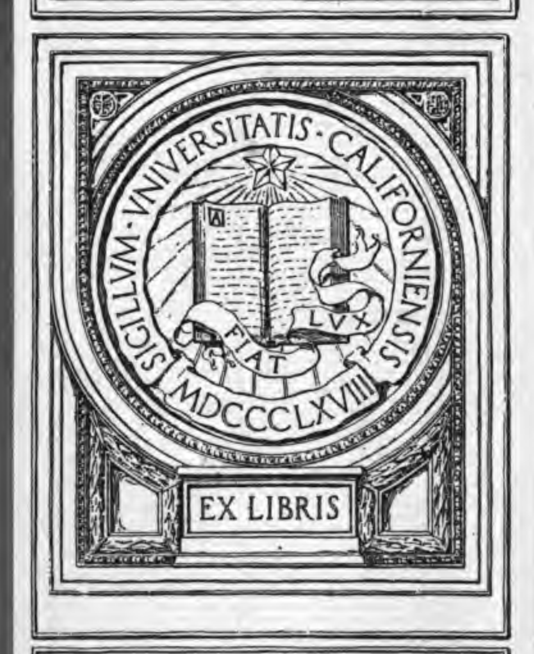



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS




SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS




SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



VITTORIA COLONNA

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

VITTORIA COLONNA

PAR

J. LE FEVRE DEUMIER



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

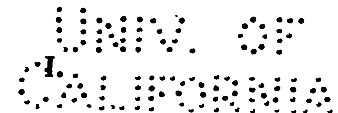
1856

History Alumnus

VITTORIA COLONNA.

PREMIÈRE PARTIE.

I.



C'est un préjugé de croire que l'avenir est toujours juste, et n'a pas, comme le présent, ses fantaisies et ses erreurs. L'avenir en a d'inexcusables, et, dès qu'il s'agit d'additionner nos grandeurs, les enfants ne comptent pas mieux que les pères. La postérité est une maniaque, à laquelle on ne peut pas se fier. D'une part, vous la voyez conserver soigneusement dans ses reliquaires une foule de débris insignifiants, dont on ne sait que dire, et dont elle ne sait quoi faire ; de l'autre, elle ne se donne pas la peine de se baisser pour ramasser quelques diamants tombés jadis des plus belles couronnes, et dignes de rehausser les plus fières. Ce sont là de tristes habitudes ; et il n'y a pas d'apparence qu'elles changent. Il en sera toujours ainsi, tant que les collecteurs du lendemain ne seront pas autre chose que les collecteurs de la veille : je

veux dire des hommes; et, les hommes, tout porte à croire que le monde en a encore pour longtemps.

Quoique le fait se représente assez souvent pour n'avoir plus droit d'étonner personne, nous sommes quelquefois tout surpris, en feuilletant les chroniques, d'y rencontrer des êtres à qui le ciel n'a rien refusé, et que la terre ingrate regarde à peine. Richesse, beauté, vertu, génie, Dieu leur a tout départi; il ne leur a même pas épargné les chagrins, les persécutions, les désastres, ces terribles repoussoirs du tableau de la vie, qui en font si bien valoir les lumières; il leur a donné tout ce qui frappe ou éblouit, tout ce qui peut rendre l'éclat durable: et il n'en reste rien! Ils ont éveillé, de leur vivant, toutes les voix de l'admiration, toutes les sympathies de la renommée; leur nom était dans toutes les bouches: ils meurent, et ce nom si retentissant ne trouve plus d'échos sur aucune lèvre! Il devient poussière avant ceux même qui le portaient, et le vent du hasard le balaye et le disperse. C'est tout au plus si, de temps en temps, quelque grain de cette cendre pénètre dans le cerveau de quelque antiquaire, et vient, en chatouillant leur mémoire, solliciter l'attention de ces rares curieux, qui font de l'archéologie biographique. Comment s'expliquer ces boutades de la célébrité, qu'on serait tenté de prendre pour des caprices de la Providence?

Sous cette question, si simple à la surface, se

cache et se creuse peut-être un des plus grands problèmes de la philosophie : celui de savoir si l'existence d'un autre monde ne serait pas prouvée par les tromperies de celui-ci. Nous laissons à d'autres le soin de l'étudier et de le résoudre. Il suffit en ce moment, pour notre cause, de poser le fait : qu'il se rencontre çà et là, dans l'histoire, de splendides intelligences dont la gloire, qui semblait imprescriptible, est cependant prescrite, de nobles âmes qui font honneur à l'humanité, et que l'humanité, qui n'est pas déjà si riche, ne daigne pas maintenir sur ses tablettes. De ce nombre est une des merveilles du XVI[e] siècle, la fameuse VITTORIA COLONNA, marquise de Pescaire, qui passa vivante pour une divinité, et qui n'est pas même une sainte après sa mort.

Je conçois à peu près de notre part l'irrévérence de cet oubli. Orgueilleux de leurs prérogatives, jaloux d'une suprématie de raison plus contestable que contestée, je conçois que les hommes ne se soucient guère de se voir associer, dans l'avenir, d'incommodes compagnes, qu'un âge de mauvaise humeur pourrait placer au-dessus d'eux. Nous voulons bien, quand les femmes sont belles, proclamer leur ascendant et leur esprit sur tous les tons; c'est un baptême de plus qu'on donne à leur beauté, la seule de leurs qualités dont notre fatuité masculine fasse vraiment cas. L'adulation

que nous lui prodiguons n'est pour nous qu'un semblant d'amour qui flatte notre vanité, et nous consentons à la prolonger jusqu'au tombeau; mais pas plus loin. Une fois que la mort a mis la main sur notre idole, elle a tué du même coup notre enthousiasme. Notre encens viager s'évapore. Nous nous empressons d'éteindre toutes les girandoles de louanges que nous avions allumées autour de la déesse, et d'ajouter la nuit de notre indifférence aux ténèbres de sa sépulture. Ce n'est pas généreux; mais c'est peut-être naturel.

Ce qui est moins dans la nature, c'est que les femmes n'aient pas plus que nous, pour les dignitaires de leur sexe, le respect et la religion du souvenir. Comment se fait-il qu'elles ne soient pas plus ménagères de leurs titres et de leurs royautés? Comment ne s'unissent-elles pas d'âge en âge, pour maintenir debout les trônes vacants de leurs sœurs, et, à défaut de leurs sœurs mêmes, y placer leurs statues? Serait-ce que, connaissant notre inconstance, elles craignent de détourner, au profit des morts, les capricieuses génuflexions des vivants? Ont-elles peur que l'éclat de leurs charmes ne soit éclipsé par le rayonnement d'une ombre? c'est probable. Autrement, qui pourrait comprendre l'avarice de leur mémoire et la négligence de leur dévotion?

On objectera sans doute à ces récriminations qui semblent envelopper le globe entier, que nous

sommes en France mauvais juges du degré de commémoration de nos voisins, et que ce que nous appelons oubli pourrait bien n'être que notre ignorance! Nous sommes ignorants, c'est vrai; mais ceux qui devraient savoir ne savent pas plus que nous. Les souvenirs ne sont pas plus vifs au delà des Alpes qu'en deçà, et il ne se ressuscite pas plus d'illustrations chez les Italiens que chez nous. Puis d'ailleurs, qu'est-ce qu'une gloire qui reste concentrée dans les limites géographiques de tel ou tel empire, qui se laisse, comme une province, borner par un fossé ou une haie? Le ciel, surtout quand il les reprend, délivre aux hommes de marque des lettres de naturalisation pour tous les peuples, et tous les grands morts sont du même pays. Shakspeare, Camoëns et Corneille, Dante, Cervantes et Schiller, n'appartiennent pas plus à une nation qu'à une autre : ils sont, de par le tombeau, citoyens de toute la terre. C'est juste et beau; mais les esprits de cette trempe ne devraient pas être appelés seuls à jouir de ce privilége d'équité. Il me semble qu'il serait bon d'en réserver quelque chose pour ceux qui, à un titre moindre, mais réel, ont bien mérité du genre humain. Cela n'étendrait pas démesurément le cercle de nos devoirs et de nos regrets.

C'est une petite part de ce privilége que nous revendiquons aujourd'hui pour Vittoria Colonna, dont on a vingt fois essayé de relever les images,

et dont le nom jadis si radieux ne se rallume un instant à l'horizon que pour rentrer tout aussitôt dans les nuages dont on l'évoque. Il n'est cependant personne qui ait plus de droit aux respects de l'intelligence que cette femme, unique peut-être dans l'histoire littéraire du monde, qui, déjà grande par ses aïeux, le fut davantage par son génie; qui sut joindre à un talent supérieur les grâces qui le font aimer et les vertus qui le consacrent; qui fut chantée par l'Arioste, distinguée par les hommes les plus éminents de son temps, courtisée par tous les arts, adorée de Michel-Ange, et, pour surcroît d'éloge, injuriée par l'Arétin. Quoique ce soit sans doute des efforts perdus, nous voulons tâcher une fois de plus de lui rendre justice, et, dût-on l'en rayer encore, récrire lettre à lettre ce chaste nom sur la liste de ceux qu'on aime, qu'on vénère, et que l'on doit garder.

II.

Cette noble rivale des meilleurs écrivains du XVI[e] siècle, était la fille de Fabrizio Colonna, grand connétable du royaume de Naples, et d'Agnese de Montefeltro. Elle naquit en 1490, au château de Marino, qui était un fief de sa famille, forteresse féodale que cette illustre naissance aurait dû pré-

server des outrages du temps, et dont le renom a pourtant moins duré que ces strophes latines tombées de la plume soi-disant classique de Marc-Antonio Flaminio :

Salve, magna domus, meæ Columnæ
Natalis, domus o beata, salve !
Hicne vagiit illa Musa, doctis
Quam Phœbus *decimam* addidit Camœnis?

Cœli lumina vidit hicne primum
Cœlo femina digna? digna celsis
Nasci et vivere in ædibus deorum,
Super sidera sidus ipsa clarum?

Il est évident que, en se servant d'un idiome qui en a fini avec les vicissitudes de cette vie, le poëte croyait sauver à perpétuité ce manoir des déprédations de l'oubli. Mais ce que c'est que de nous et de nos essais d'immortalité! Tout a disparu de la terre et de nos souvenirs, jusqu'à cette *dixième muse*, dont nous recherchons la cendre pour en recomposer la statue, et que cette prose ne ranimera pas, puisque ses vers ne l'ont pas fait vivre. Nul ne sait maintenant à quelle place du firmament brillait *cet astre surnaturel* qui faisait pâlir tous les autres; et, comme cela pourrait se dire dans la langue et l'école de Pétrarque, une étoile s'est perdue dans la constellation de la Lyre.

L'héritière des Colonne fut baptisée sous le nom de Vittoria, comme si l'on eût prévu, écrit le sei-

gneur Visconti, le dernier de ses biographes, que, destinée à devenir la compagne d'un guerrier, elle devait apporter en dot ce nom symbolique à son époux. Nous ajouterons qu'il pouvait aussi être considéré comme un présage des triomphes de son esprit et de sa beauté, et jamais oracle ne fut plus rigoureusement accompli.

Fabrizio Colonna était étroitement lié avec Alfonso d'Avalos, dont le fils Francesco Ferrante, si connu depuis sous son titre patrimonial de marquis de Pescaire, était né à peu près en même temps que Vittoria. L'amitié des pères s'était formée dans les camps; et ces deux frères d'armes résolurent d'en resserrer les nœuds en unissant leurs maisons. Les enfants furent promis l'un à l'autre à l'âge de quatre ans; et quoique la jeunesse, assez indépendante de sa nature, surtout à l'endroit du cœur, ne s'arrange pas toujours, lorsqu'elle arrive, des dispositions concertées d'avance par les parents, ces projets d'alliance n'eurent jamais à redouter ni contestation ni révolte. Les jeunes fiancés, qui s'étaient aimés presque au berceau, ne grandirent que pour s'aimer davantage.

Alfonso d'Avalos périt par trahison en 1496, pendant qu'il commandait les Aragonais au siége de Naples, et toute sa famille se rangea volontairement sous la tutelle morale de sa fille aînée Costanza d'Avalos, duchesse de Francavilla. C'était

une des femmes remarquables de cette glorieuse époque, d'un esprit aussi délicat qu'élevé, d'une rare énergie de caractère, aimant avec passion les arts, et sachant allier la culture des lettres à la pratique des affaires. On la tenait en telle estime, que, restée veuve à la fleur de l'âge, le gouvernement ne craignit pas de lui confier l'administration de l'île d'Ischia, l'un des postes les plus importants du royaume. Ce fut elle qui prit soin de l'éducation de son frère et qui se chargea de celle de Vittoria, voulant lui servir de mère avant de devenir sa sœur. Triste, et, comme devait le faire un jour sa poétique élève, ne quittant pas le deuil de son époux, elle se consolait de ses chagrins en préparant le bonheur des autres.

Ischia est la plus étendue et la plus charmante de ces îles grecques qui semblent faire du golfe de Naples un immense jardin d'eau, dont les massifs sont autant de miniatures de la Suisse. Avec ses forêts, ses sources, ses rochers, ses volcans qui ne jettent plus que des fleurs, elle est sans contredit un des plus magiques séjours que puisse imaginer l'âme du poëte. C'est, à côté du tumulte effréné d'une capitale, la retraite la plus ombreuse et la plus recueillie, un paradis de verdure et de silence, défendu par les flots transparents de la mer de Tyrrhène contre les vagues de bruit et de poussière de l'enfer napolitain. C'est là que, dans son enfance, Vittoria demeurait

plus souvent qu'à Naples. C'est là, dans cet Éden préparé d'avance aux rêves platoniques de Vico, qu'elle fut en partie élevée au milieu des hôtes illustres qui fréquentaient le palais de la duchesse de Francavilla, l'Arcadien Sannazare, le crédule historien Paul Jove, le romanesque Bernardo Tasso, et vingt autres dont les noms, aujourd'hui moins connus, ne le cédaient pas alors aux leurs. C'était à qui d'entre eux célébrerait une si douce résidence, et nul doute que leur exemple, aussi bien que les paysages de fées qui les inspiraient, n'aient hâté le développement de cette fraîche et lumineuse intelligence qui annonça de bonne heure ce qu'elle devait être et ce qu'elle devint.

A l'âge de seize ans, Vittoria Colonna jouissait déjà d'une réputation de talents qui la rendait l'orgueil de deux familles. Elle possédait à fond la langue latine, écrivait élégamment la sienne soit en prose soit en vers, et joignait, aux dons si recherchés du savoir, des qualités plus précieuses que tous les joyaux de l'érudition : un caractère affable et généreux, un cœur ferme et droit, un sentiment si vrai du juste et du bien, qu'elle fut, toute sa vie, pour ceux qui l'aimaient, un supplément de conscience et de raison. Elle était de ces êtres auxquels on ne s'attache pas sans une sorte d'effroi, tant ils semblent, peu faits

pour la terre, devoir bientôt en remporter ce qu'ils viennent lui montrer du ciel.

Si bien saisie qu'on la suppose, la ressemblance d'une femme est toujours infidèle, quand, ne s'attachant qu'à ce qui dure, le peintre ne daigne point s'occuper de ce qui passe. Le fait est que le visage doit compter pour quelque chose dans un portrait. Pressons-nous donc d'ajouter que, prodigue une fois de faveurs, le sort n'avait pas négligé d'accorder à sa favorite la plus ravissante beauté dont l'Italie pût alors se vanter. Les merveilleux trésors de son âme, dit un écrivain moderne, étaient en harmonie parfaite avec les grâces incomparables de sa personne; et il épuise, pour nous en convaincre, toutes les mignardises d'expressions, dont, à défaut d'idées, les précurseurs du Marino attifaient déjà leur style. Nous nous garderons bien de citer, et encore moins de traduire, cette prose de parfumeur amoureux : c'est assez de l'indiquer. Toute mauvaise qu'elle est, et d'un auteur qui n'a pas vu ce qu'il décrit, elle a cependant un mérite : celui d'être fidèle aux traditions, et d'être, sinon authentique, tout au moins composée de pièces et de morceaux dignes de foi. C'est une mosaïque d'hémistiches découpés çà et là dans les sonnets suspendus jadis comme des *ex-voto* aux autels de Vittoria Colonna par Galeazzo Tarsia, Bernardo Tasso, Molza, et autres desservants volontaires de sa

chapelle. Il en résulte qu'elle était blonde, et que c'est fort à tort qu'on a cru retrouver ses traits dans ceux de la Fornarina qu'on admire à la Tribune de Florence; mais ce qui importe davantage, on en conclura qu'elle devait avoir une séduction irrésistible, et que, si bien dotée par la nature, elle ne devait point manquer de prétendants. Elle en avait, en effet, autant que toutes les jeunes filles de Naples ensemble, et elle n'en apprit le nombre qu'en les refusant.

Parmi ceux qui aspirèrent ouvertement à sa main, on cite le duc de Savoie et le duc de Bragance, qui firent, assure-t-on, des instances réitérées pour l'obtenir. Ces instances furent vaines, et la perspective d'une couronne, qui ne laisse pas que d'être de quelque poids dans la balance des affections, ne fut de rien pour cette jeune reine, qui se contentait d'un seul sujet. Habituée dès l'enfance à regarder Ferrante d'Avalos comme celui qui devait être son époux, elle s'était fait un devoir de ne pas regarder ailleurs, et ce devoir lui était doux. Son unique ambition était d'être aimée comme elle aimait, et cette ambition fut satisfaite.

Il paraît, au reste, si l'on s'en rapporte aux écrivains du temps, qu'il était difficile à une femme de mieux placer son attachement. Le jeune marquis de Pescaire réunissait en lui tout ce qui doit plaire à l'âme et peut charmer les yeux. Il était grand,

bien fait, d'une physionomie noble et mâle, d'une instruction variée, fin d'esprit et de langage. Avec moins de fermeté dans le caractère que la duchesse de Françavilla sa sœur, il en avait le courage chevaleresque, et unissait au cœur aventureux d'un paladin les goûts d'un artiste et les grâces d'un homme de cour. Il avait de plus un mérite que Vittoria devait nécessairement placer en première ligne : il l'aimait avec passion, et d'un amour qui ne s'était jamais démenti. Il est vrai que, sortant à peine de l'adolescence, il n'avait pas eu beaucoup d'occasions d'être inconstant ; mais le temps prouva que cette affection était de nature à lui résister, et que, loin de vieillir, elle devait se fortifier de tout ce qui affaiblit les nôtres.

Ferrante était le seul représentant du nom de sa famille, et craignant que ce nom ne finît avec lui, la duchesse de Francavilla pressait l'exécution d'un contrat qui devait, en la perpétuant, consolider l'avenir de sa race. Les deux jeunes gens n'avaient aucune objection à élever contre ce désir; mais, quoique rigoureux observateur de sa parole, Fabrizio Colonna hésitait à la tenir sitôt. Il regardait comme une imprudence qui touchait à la témérité, de confier le sort de sa fille à la protection d'un enfant. Il n'était pas fâché, d'autre part, de sacrifier cette réserve à sa vieille amitié pour la maison d'Avalos, et d'en voir revivre la splendeur dans

des descendants qui seraient aussi les siens. Ces considérations imposèrent silence aux avertissements de sa raison. Il cessa de soupçonner un danger dans un bonheur qui viendrait un peu plus tôt qu'il ne l'avait marqué, et le mariage si longtemps projeté fut célébré en grande pompe, dans le palais ducal d'Ischia, le 27 décembre 1507. Ils n'avaient l'un et l'autre que dix-sept ans. Mais leur félicité devait être si courte que, malgré l'apparence contraire, ce fut réellement sagesse d'en avancer l'heure.

Les premières années furent les plus heureuses, ou plutôt les seules heureuses, de cette union trop vite interrompue par l'absence, et prématurément brisée par la mort. Le repos, les loisirs, les longs tête-à-tête, si souvent mortels à l'amour qui n'a plus à désirer ni à craindre, ne firent qu'augmenter le leur. Ils n'étaient pas de ceux pour qui la solitude, qui rapproche forcément les cœurs, n'est qu'une cause de divorce. Les cœurs les mieux épris s'alanguissent à ne vivre que sur eux-mêmes. Il faut, pour entretenir leurs battements, que l'esprit vienne à leur secours. Ce n'est pas le tout que de s'aimer, il faut pouvoir se le dire, et se le dire avec charme; il faut savoir tourner au profit de sa passion tout ce qui se rencontre de beau dans la nature et dans les arts. Vittoria était plus à même que personne de ne pas s'ennuyer de sa béatitude. Elle en agrandissait l'horizon de toute l'étendue de son génie, et l'âme

électrisée de Ferrante savait trop bien l'écouter pour ne pas savoir lui répondre.

Un seul nuage mêla son ombre à ce radieux hymen, dont chaque fil d'or était compté. Le nom de Pescaire ne parut pas devoir se continuer dans un fils, et les craintes de la fière maison d'Avalos furent confirmées par les décisions de la science. Quoique ses oracles fussent, à cette époque, moins infaillibles qu'aujourd'hui, ils n'en avaient pas moins de crédit; peut-être même en avaient-ils davantage. On crut sans restriction à ce démenti d'espérance; et le chagrin, qui n'aime pas à se voir exclu des familles, pénétra dans celle-ci par la seule porte qui lui fût ouverte.

Quoique blessé dans son orgueil, Ferrante accepta cette épreuve sans en gémir. Il n'en fut pas de même pour Vittoria, qui, au milieu de ses joies, sentait planer sur elle des menaces de séparation, et qui, loin de son époux, n'aurait pas à s'entretenir de son absence avec quelque chère et vivante image de lui-même. Sa prévoyance ne la trompait pas. Des troubles profonds agitaient la Péninsule d'un bout à l'autre. L'Italie allait être appelée à jouer une terrible partie contre la France, et Vittoria pensait bien que Pescaire serait un de ceux qui tiendraient les cartes. Elle attendait d'un moment à l'autre le signal qu'elle redoutait, et, longtemps avant qu'il se fît entendre, elle déplorait son aban-

don. Ce signal une fois donné, elle savait trop qu'il ne lui restait plus qu'à faire l'apprentissage de son veuvage.

III.

Fidèle aux coutumes de sa maison, le marquis de Pescaire avait embrassé de bonne heure la profession des armes; et, bien qu'il sût d'avance ce que la guerre allait coûter à ses affections, il fut des premiers, lorsqu'elle éclata, à la saluer avec enthousiasme. Il n'y voyait qu'un moyen de s'illustrer, de mériter, à force de gloire, un amour qu'elle ne l'avait point aidé à conquérir, et dont il croyait juste de se rendre digne. Puis, n'ayant pas d'enfants, il voulait, comme le héros de Mantinée, pouvoir laisser derrière lui sa lignée de victoires. Cette lignée n'est peut-être pas la moins féconde. Les noms changent, mais les exploits des hommes se succèdent comme autant de flots issus d'une même source, et les grandes actions sont mères des grands exemples. Il est sans doute permis à la philosophie d'argumenter contre ces idées; mais il n'y a point à batailler contre de nobles sentiments. Le monde n'a que trop de pente à faire blanc de ses bassesses; et, à défaut de vertu, il est bon d'honorer ce qui lui ressemble.

Moins ambitieuse, à coup sûr, que son époux, des périls qu'elle ne devait point partager, mais aussi magnanime, Vittoria cacha sa douleur pour l'encourager, le priant seulement d'être prudent, et, trop pressé de se rendre immortel, de ne pas compromettre cette récompense par d'inutiles témérités. Elle sut ne pas pleurer en lui disant adieu, et ne témoigner de ses frayeurs que par la tendresse de ses avis. Craintive, parce qu'elle aimait, mais ne voulant pas, toutefois, avoir l'air de redouter un oubli trop facile dans la vie tumultueuse et souvent inoccupée des camps, elle lui donna, pour qu'il se souvînt de lui écrire, un petit meuble de voyage, sur lequel elle avait fait graver cette parole de Vespasien : *Nunquam minus otiosus, quam quum otiosus erat ille.* Quelle chaste jalousie se cachait sous ce timide conseil historique ! Cela ne semblait-il pas dire : « Remplissez, pour n'être point oisif, vos loisirs de ma pensée ; vous ne le serez jamais moins que quand vous n'aurez rien à faire? » Ce qu'il y avait d'anxiété au fond de ce présent fut peut-être, au moment du départ, la seule faiblesse qui trahît la femme.

Au commencement de l'année 1512, Pescaire avait été obligé de se rendre à Naples pour se mettre, avec les siens, à la disposition du vice-roi Raimond de Cardona, qui s'apprêtait à rejoindre l'armée. Les frères de Vittoria, et Prospero Colonna

son oncle, étaient déjà partis; Fabrizio n'attendait plus que son gendre pour les suivre. Leurs derniers préparatifs furent bientôt faits, et Vittoria eut à quitter le même jour son père, auquel elle recommanda son mari, et son mari, auquel elle recommanda son père.

A peine les eut-elle vus s'éloigner, qu'elle sentit ce que la blessure de l'absence avait de profond et de cuisant. Son cœur laissa déborder tout ce qu'il avait discrètement renfermé de transes et d'alarmes ; et, n'ayant plus besoin de courage que pour elle, elle pleura ses rêves d'avenir envolés et perdus. Forte encore pourtant, ne voulant point se laisser dominer par la douleur, elle crut que le meilleur moyen de lui résister était de ne pas la repousser, et elle résolut de ne la vaincre qu'en y cédant. Mais l'affliction, même alors qu'on veut la combattre, a besoin d'ombre et de silence. Le séjour de Naples était trop bruyant pour la sienne ; et, dès qu'elle se vit seule, elle songea à se retirer, près de sa sœur, sous les citronniers et les lauriers-roses de sa chère Ischia, où elle pouvait reprendre, à la trace de ses guirlandes effeuillées, le cours des riantes saisons qu'elle devait regretter si longtemps. C'est où l'on fut heureux qu'il faut aller regretter son bonheur : il se ranime et revit de toutes les larmes qu'on lui donne.

L'imagination, qui aiguise et agrandit si volon-

tiers nos souffrances, sait aussi les émousser et les amoindrir ; c'est une magicienne qui cueille son baume et ses poisons sur la même tige. Vittoria Colonna l'éprouva. En revoyant tous les muets témoins de ses beaux jours évanouis, elle eut besoin de leur prêter une voix qui l'entretînt de ses souvenirs, qui les égayât d'une teinte d'espérance : et la poésie vint à elle comme une consolatrice. La poésie console toujours, quand on ne cherche qu'elle, quand on ne veut pas faire de la gloire avec ses pleurs. Elle sera douce et bienfaisante, si vous ne lui demandez que ces fleurs tranquilles qui se plaisent à parfumer la solitude et l'obscurité. Si vous lui demandez une palme, ce sera celle du martyre : et elle ne vous la donne pas, elle vous la vend.

Un peu de satisfaction d'orgueil, mais trop courte, comme toutes nos jouissances de ce monde, vint bientôt se mêler aux inquiétudes de Vittoria. A peine arrivé au camp des confédérés, le marquis de Pescaire avait donné de telles preuves de valeur, que, malgré son extrême jeunesse, il fut promu au grade de capitaine général des chevau-légers. Son courage tint toutes ses promesses : la victoire seule ne tint pas les siennes, et, quelques mois après ses premiers succès, eut lieu la sanglante journée de Ravenne. Laissé pour mort sur le champ de bataille, il fut fait prisonnier par les Français, et, con-

duit à Milan, il y partagea la captivité de Fabrizio Colonna, sous les ordres duquel il avait combattu. Ce fut plutôt pour lui que pour elle que Vittoria s'affligea d'une défaite dont sa bravoure n'avait point à souffrir, et elle accepta, sans indignation contre l'injustice des armes, un malheur qui la rassurait sur sa vie.

Pour tromper les ennuis de la convalescence et de sa détention dans la forteresse de Porta Gobbia, comme Vittoria les chagrins de son isolement, Ferrante eut recours au même moyen, à l'étude, qui avait toujours été religieusement honorée dans sa famille. Sous le titre de *Dialogo d'amore*, dit Paul Jove, il composa pour sa femme un de ces dialogues à la manière de Platon, que Marsile Ficin avait remis en vogue. Nous n'avons aucune espèce de raison d'opposer un démenti aux éloges que l'historien donne à cet opuscule qui existait encore lorsqu'il en parlait, et qui maintenant n'existe plus; mais nous avons peine à croire que ce soit une perte. S'il eût été aussi remarquable qu'il le prétend, Paul Jove, qui regardait comme une bonne fortune l'occasion d'écrire une page de plus, n'eût pas manqué de citer quelques-unes des exquises sentences dont il le dit orné. Son silence doit nous rendre indulgents pour le Temps, qui a certainement bien des reproches à se faire, mais qui ne mérite pas toujours ceux dont nous l'acca-

blons. S'il démolit quelquefois des temples, il abat encore plus de masures.

Les affections sont loin d'être aveugles! elles voient admirablement les défauts qu'on voudrait leur cacher; elles sont seulement plus habiles encore à surprendre les qualités qui les compensent. C'est sans doute ainsi qu'à l'égard du dialogue de Ferrante se comporta l'amour de Vittoria. Avec le rare talent dont elle était douée, il est probable qu'elle ne fut pas très-frappée de celui de son époux; mais son ouvrage, quel qu'il fût, était un gage de tendresse, qui la toucha tout autant que l'eût fait un chef-d'œuvre. Elle ne voulut point demeurer en reste avec le captif qui ne s'occupait que d'elle, et comme pour prouver à son tour que, aussi prisonnière que lui, elle n'avait de compagnie que les Muses, qui ne s'égarent guère aux chemins joyeux du monde, elle lui adressa cette belle épître *in Terza rima*, qui est comme le prologue de tous les vers où se sont, pour ainsi dire, infiltrées et cristallisées ses larmes.

Eccelso mio signor, questa ti scrivo
Per te narrar tra quante dubbie voglie,
Fra quanti aspri martir dogliosa io vivo.

Mon illustre seigneur, je t'écris ceci pour te raconter au milieu de quelles incertitudes, à travers quels rudes martyres je me traîne et je vis.

Vittoria, dont le génie n'a grandi que dans les pleurs, a fait mieux que cette épître, mais on y rencontre déjà des traits de sentiment et de passion qu'elle n'a point surpassés. « Cela ne vous fait rien, à vous, dit-elle, de tenter les plus terribles entreprises! cela ne nuit qu'à nous, pauvres affligées, qui restons à vous attendre, doutant toujours, craignant sans cesse. Vous, poussés par la fureur, ne pensant à rien autre qu'à la gloire, vous avez coutume de vous jeter impétueusement au péril et de le défier par vos cris : nous, timides de cœur et pâles de vos dangers, nous tremblons pour vous. »

Non nuoce a voi tentar le dubbie imprese;
Ma a noi, dogliose, afflitte, che aspettando
Semo da dubbio e da timore offese!

Voi spinti dal furor, non ripensando
Ad altro che ad onor, contro al periglio
Solete con gran furia andar gridando;

Noi, timide nel cor, meste nel ciglio
Semo per voi. . . . .

Qu'allais-tu faire loin de moi? poursuit-elle : en cherchant des succès rencontrer des revers! « Si tu voulais la victoire, j'étais à tes côtés. Tu l'as, en me quittant, laissée derrière toi. L'homme ne s'attache qu'à ce qui fuit. Mal en est advenu à Pompée, comme tu dois savoir, pour avoir abandonné Cor-

nélie, et à Caton encore, pour être resté sourd au désespoir de Marcia. La femme doit suivre son mari, dans ses foyers comme au dehors. S'il souffre d'une peine, elle en souffre; s'il est heureux, elle est heureuse, et s'il meurt, elle meurt. Où l'un se risque, il faut que l'autre se hasarde. Égaux dans la vie, c'est bien le moins qu'ils le soient aussi dans la mort! »

Se vittoria volevi, io t' era appresso;
Ma tu lasciando me, lasciasti lei:
E cerca ognun seguir chi fugge d'esso.

Nocque a Pompeo, come saper tu dei,
Lasciar Cornelia, ed a Catone ancora
Nocque lasciando Marzia in pianti rei.

Seguir si deve il sposo e dentro e fora:
E s' egli pate affanno, ella patisca;
Se lieto, lieta; e se vi more, mora.

A quel che arrisca l' un, l'altro s' arrisca;
Eguali in vita, eguali siano in morte!

. . . .

Cette même Vittoria, qui avait si courageusement retenu ses plaintes au départ de son époux, ne craint pas de se montrer ici dans toute sa faiblesse de femme aimante et désolée. Ce n'est pas elle qui a changé, c'est la situation. Elle n'a plus à soutenir le cœur du soldat en lui cachant la tristesse du sien; elle a un captif et un vaincu à consoler, et elle sait

que les peines de ceux qu'on aime sont le baume où s'apaisent les nôtres. On ne guérit point le malheur avec un sourire, on le soulage avec des larmes.

Vittoria Colonna était rentrée à Naples pour être à même d'y recevoir plus promptement des nouvelles de son mari, et la première qu'elle y apprit était celle d'un retour qu'elle n'espérait pas. Un oncle maternel du marquis de Pescaire avait obtenu sa liberté, et il en profita pour venir oublier dans ses chers foyers la crainte qu'il avait eue de ne pas les revoir. Nous ne pouvons plus juger aujourd'hui de la joie de la femme qu'à ses regrets de l'avoir perdue, exprimés longtemps après dans un sonnet qu'on a souvent cité comme un des plus beaux de son recueil. Ce n'est pas tout à fait notre opinion : en lisant ces vers, on sent qu'à l'époque où ils furent écrits, l'auteur avait trop souffert pour reproduire au vif l'impression de son bonheur; celui qu'elle appelait familièrement *son soleil* avait déjà, pour ne plus reparaître, franchi les bornes de l'Occident.

Quì fece il mio bel sole a noi ritorno,
Di regie spoglie carco e ricche prede;
Ahi! con quanto dolor l'occhio rivede
Quei lochi, ov' ei mi fea già chiaro il giorno!

Di palme e lauro cinto era d'intorno,
D' onor, di gloria, sua sola mercede :

Ben potean far del grido sparso fede
L' ardito volto, il parlar saggio adorno.

Vinto da' prieghi miei poi ne mostrava
Le sue belle ferite, e 'l tempo, e 'l modo
Delle vittorie sue tante e si chiare.

Quanta pena or mi dà, gioia mi dava!
E in questo, e in quel pensier piangendo godo
Tra poche dolci, e assai lagrime amare.

C'est ici que mon beau soleil nous fit retour, chargé de royales dépouilles et de riches trophées. Hélas! avec quelle douleur mon œil revoit les lieux où sa présence me faisait le jour si brillant et si pur!

Il était couronné de palmes et de lauriers, d'honneur et de gloire, sa seule récompense; et sa mâle figure, la sagesse élégante de sa parole, rendaient assez témoignage des hauts faits qu'on m'avait contés.

Vaincu par mes prières, il me montrait ses nobles cicatrices, et me disait à quel temps, de quelle manière, il avait remporté tant et de si belles victoires.

Combien de peine me donne aujourd'hui ce qui m'a donné tant de joie; et comme, partagée entre ces deux pensées, je me plais à pleurer, versant bien peu de douces larmes et beaucoup d'amères!

« Après ses beaux souvenirs, dit Ginguené, elle termine par un cliquetis d'antithèses, dans lesquelles s'accumulent à la fois les mots de douleur et de plaisir, de peine et de jouissance, de larmes douces et de larmes amères. » Voilà pourtant

de ces jugements qui font autorité dans le monde! Il est hors de doute que Ginguené savait parfaitement l'italien; mais il est évident qu'il en comprenait mieux la lettre que l'esprit. Ce qu'il blâme dans ce sonnet est précisément ce qu'il y a de meilleur. S'il ne l'avait surabondamment prouvé par ses vers, cela prouverait de reste qu'il n'avait pas le plus léger sentiment de la poésie. C'était un littérateur estimable, connaissant ses auteurs et sachant ce qu'ils ont fait, pouvant les apprécier suivant les règles de la logique et de la grammaire, mais c'est tout. Si précieux qu'il soit, ce savoir ne suffit pas. Pour juger les poëtes, il faut l'être, et cela ne s'apprend pas.

Le retour inespéré de Pescaire ne ramena pas pour longtemps la sérénité sur le front de Vittoria Colonna. Après un congé de quelques mois, il fut rappelé sous les drapeaux; et, nommé capitaine général d'infanterie, il repartit pour l'armée en 1513. Seule encore une fois, sa jeune femme s'éloigna de nouveau d'une ville où sa douleur s'augmentait de tout ce qui pouvait la distraire; elle reprit le chemin d'Ischia, et fut redemander à l'étude, non pas l'oubli, mais cette force de cœur dont la compagne d'un soldat a besoin pour ne pas succomber à ses angoisses : la résignation.

IV.

La poésie, le travail, la correspondance, se disputaient les heures de l'affligée, mais ne les remplissaient pas. L'amour a besoin de se prouver autrement que par des chants : il fallait à sa tendresse d'autres confidents que des lettres ; et elle sentit, avec plus d'amertume que jamais, tout ce que le ciel lui avait refusé de consolation en ne lui accordant pas d'être mère. Ce fut alors que, pour donner le change à sa solitude, sans cesser de la peupler d'une seule image, elle voulut, en adoptant un proche parent de son mari, le jeune Alfonso del Vasto son cousin, assurer à sa famille l'héritier qu'elle n'avait pu lui donner ; et elle ne se contenta pas de l'adopter, elle résolut, ce qui exigeait autant de courage que de patience, d'entreprendre son éducation.

Alfonso del Vasto était un enfant sauvage et indomptable, d'un caractère presque féroce et rebelle à toute direction, tel que Saint-Simon nous peint le duc de Bourgogne avant les soins paternels de Fénelon. Son intelligence était vive et prompte; mais, sans gouvernail et sans frein, elle paraissait ne devoir amener que des désordres. Ce fut cette nature violente et emportée, qu'on pouvait croire marquée

pour le crime, que Vittoria se donna mission d'apprivoiser et de plier au bien. La tâche fut d'abord des plus rudes ; mais il y a toujours de la ressource avec ces âmes dont la dureté n'est qu'un excès de force, et elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle réussissait. Sa grâce, sa bonté, sa douceur inaltérable, sa beauté fière et tranquille, sa fermeté tempérée d'indulgence, exercèrent un magique empire sur le cœur de ce farouche enfant. Il n'eut bientôt plus d'autre désir que d'obéir à son institutrice ; il se mit à aimer par reconnaissance les études qu'elle lui conseillait, et, trouvant à la remercier par ses progrès, il finit par prendre goût à des travaux qui n'étaient d'abord qu'un devoir. Partout où elle voyait le germe d'un vice, elle sut y mettre le germe d'une vertu ; elle fit enfin un homme accompli du terrible élève qu'elle s'était donné, et lorsqu'elle revit son époux, elle put à bon droit lui dire en le lui présentant : « On ne dira plus maintenant que je suis stérile : celui-là est l'enfant de mon génie. »

Già sterile non posso io essere chiamata, quando ho del mio ingegno generato costui.

Le marquis de Pescaire fut un de ceux qui se distinguèrent le plus dans le cours de cette campagne, et, lorsque la paix lui permit en 1515 de revenir dans son pays, il n'y revint qu'en triomphateur. Le véritable triomphe de Vittoria Colonna était

le retour de son époux; mais ses ivresses de cœur n'étaient pas destinées à être jamais de longue durée. Le bruit des fêtes qui avaient accueilli la rentrée du vainqueur n'était pas apaisé, que d'autres devoirs le forçaient encore à s'exiler. Le danger, cette fois du moins, n'était pas du voyage, et elle n'eut à déplorer que son absence. Ce ne fut pas pour aller reprendre son commandement qu'il partit : il se rendait comme ambassadeur des barons aragonnais auprès de Charles-Quint, récemment élu empereur d'Autriche, et qui seulement alors prenait possession de l'empire. Quant à elle, elle ne voyait guère dans ces nouveaux honneurs que le nouvel éloignement de son époux; elle n'en était pas à s'apercevoir qu'une dignité de plus n'est souvent qu'un bonheur de moins.

Cette mission terminée, le marquis de Pescaire rejoignit sa femme à Rome, où elle était allée, accompagnée de son père, pour visiter sa famille et rendre hommage au pape Léon X. Ce fut durant ce pèlerinage, à une époque où, quoique déjà éprouvée par le chagrin, elle était dans tout l'éclat de son esprit et de sa beauté, qu'elle se lia d'amitié avec tout ce que Rome comptait alors de célébrités dans les lettres et les arts : avec Jérôme Vida, qui, bien qu'il ne méritât pas sa réputation, et peut-être aussi parce qu'il ne la méritait pas, passait généralement pour un grand poëte; avec Sadoletti, dont

le latin moderne avait, autant qu'il est permis à ce latin bâtard de l'avoir, un arrière-goût d'antiquité; avec Bembo, studieux imitateur de la gravité pompeuse de Cicéron et des coquetteries érotiques de l'amant de Laure, devenu cardinal par la grâce de Pétrarque; avec Michel-Ange Buonarotti surtout, dont l'amour tendre et respectueux fut pour elle, dans un avenir qui s'approchait, une glorieuse consolation. Le talent de Vittoria n'était encore connu que par des promesses, mais ces promesses valaient mieux que les fruits de bien d'autres.

On ne sait combien de temps se prolongea son séjour à Rome; mais il paraît qu'elle y était encore en 1520, lorsque la mort lui ravit son père, et lorsque, se rallumant dans le Milanais, la discorde, à son de trompe, lui redemanda une dernière fois son époux. Il était dit que la guerre ne devait pas ne frapper que pour un à la porte de sa maison; le vieux Fabrizio n'avait plus à lui répondre, mais il se trouva près de sa fille quelqu'un pour le remplacer. Il lui fallut se séparer de son fils d'adoption, que Pescaire voulait emmener et qui brûlait lui-même de gagner des éperons. Le jeune homme croyait qu'on ne peut jamais s'y prendre trop tôt. Les plaisirs perdus se retrouvent, mais l'honneur ne s'ajourne pas.

Tous les amis et parents du marquis de Pescaire désapprouvaient cette résolution. Ils lui représen-

taient combien, n'ayant pas d'enfants, il était imprudent d'exposer aux hasards des armes l'unique rejeton d'une si noble race. Vittoria seule, dont l'âme était toute romaine, ne mit point obstacle à ce dessein, qui n'était douloureux que pour elle. « Que le marquis del Vasto parte avec vous! disait-elle à son mari en lui faisant ses derniers adieux. S'il périt, ce ne sera qu'un homme de moins, et de moins aussi un seul lignage; il n'y a pas là de quoi rougir: ce qu'il faut craindre, c'est de voir le patrimoine de gloire de vos ancêtres possédé par des lâches, et des cœurs indignes de tant de biens. »

Venga il marchese del Vasto con esso voi! perchè mancando un uomo solo, s'egli mancasse, è un solo lignaggio, se il vostro manca; non è cosa tanto da abbominare e temere, quanto il veder la sostanza e la gloria de' vostri antepassati posseduta da gente vile e indegna di tanto bene.

Le courage n'empêche pas la douleur, et, portant au fond de l'âme le deuil d'un double départ, Vittoria Colonna reprit le chemin d'Ischia, où l'attendait sa compagnie ordinaire, ses souvenirs et ses études. Les Muses, comme cela se disait encore dans ce temps-là, s'y montrèrent plus attentives que jamais à soulager ses peines; et son talent, qui se fût peut-être engourdi dans les langueurs de la félicité, commença à recevoir de son inquiétude un degré de maturité qu'acheva bientôt le malheur. Tantôt

elle essayait de célébrer en vers les hauts faits de son mari ; tantôt elle conversait avec lui dans de longues lettres pleines de douces redites, qui semblaient le ramener près d'elle et donner une voix à sa solitude. Elle s'entretenait de même avec les esprits d'élite du siècle, avec Michel-Ange et Bembo, avec Galeazzo Tarsia, qui l'aimait en poëte et en amant, avec Annibal Caro, Molza, et le politique Balthasar Castiglione, qui lui dédiait son livre du *Courtisan*. Elle se marquait ainsi sa place, non pas peut-être sans le savoir, mais à coup sûr sans le chercher, parmi les écrivains les plus illustres de son temps.

Ces distractions occupaient ses veilles sans la consoler. Pas un messager pourtant n'arrivait, qui ne lui fournît des motifs de se réjouir et de se rassurer. La renommée de Pescaire croissait de combats en combats ; amis et ennemis en parlaient déjà comme du plus grand capitaine de l'époque. Quelquefois elle se prenait à désirer que le ciel multipliât ses occasions de triomphe, et sous ce vœu se cachait l'espérance secrète que, en avançant la paix, ses exploits hâteraient leur réunion. D'autres fois elle s'accusait de désirer de nouvelles batailles, qui ne pouvaient être que de nouveaux périls, et de sacrifier ainsi à une vaine ambition de gloire la sécurité de son amour. Une sorte de pressentiment l'agitait, que demander un succès de plus, c'était

demander la mort de son mari ; et elle tâchait de réparer l'effet de ses prières, en lui donnant des conseils de prudence, en lui écrivant que le devoir d'un chef n'était pas de s'exposer comme un simple officier, mais de ménager en lui le salut de son armée : sagesse d'un grand cœur, qui n'est peut-être ici toutefois que de l'amour déguisé.

Tandis qu'elle écartait d'une main, pour le ramener de l'autre, le réseau de vagues tourments qui se serrait autour d'elle, le marquis de Pescaire continuait à se montrer un des meilleurs lieutenants de Charles-Quint. Il se distinguait à la bataille de la Bicoque, il prenait Lodi, il faisait capituler Crémone, s'emparait de Gênes, battait l'amiral Bonnivet, et enfin, le 24 février 1525, contribuait pour sa bonne part à la défaite de François Ier dans les champs de Pavie. Il y fut grièvement blessé ; mais Vittoria n'apprit de lui que la victoire, et l'éclatante récompense qui en fut presque immédiatement la suite. Lannoy, qui commandait les Impériaux, et à qui le roi de France avait remis son épée, ayant été chargé de conduire le monarque prisonnier en Espagne, le marquis de Pescaire fut nommé généralissime des troupes de l'empereur. C'était sans contredit le plus haut poste qu'il pût ambitionner. Il fut cependant sur le point de ne pas s'en contenter.

L'Italie était alors, comme elle l'a du reste presque toujours été, partagée en plusieurs camps.

On y comptait en ce moment trois partis bien prononcés : le parti français, celui des Impériaux, et le moins nombreux peut-être des trois, celui des Italiens. Le premier venait d'être battu par le second. Les deux autres restaient donc seuls en présence. Le parti national crut l'instant favorable, et conçut l'espérance d'affranchir son pays. Une ligue se forma, à la tête de laquelle était un expert et rusé diplomate nommé Morone, conseiller intime de Maximilien Sforza, duc de Milan, et on essaya de séduire Pescaire par les offres les plus magnifiques. Morone s'engageait à le faire nommer roi de Naples, s'il voulait aider les patriotes à chasser du territoire les Espagnols et les Allemands. Quoi qu'on en ait pu dire, il est certain que le nouveau généralissime écouta ces propositions et ne s'empressa pas de les rejeter.

Ses apologistes ont prétendu que, politique aussi adroit qu'il était habile guerrier, il avait feint de prêter l'oreille à ces projets, pour entraîner des confidences qui l'aideraient à les déjouer. Cela n'est pas. Le marquis de Pescaire était un brave soldat et un excellent général ; ce n'était pas une grande âme, et il fut fortement ébranlé. Je sais que d'habitude les hommes ne méritent guère qu'on se dévoue pour eux, et qu'on ne fait que les prévenir en les abandonnant ; mais se disculper ainsi, c'est s'accuser. Ce n'est pas pour eux qu'on leur reste fidèle, c'est pour soi. Pescaire n'avait pas cette rectitude de

jugement qui est le plus sûr indice de la droiture du cœur, cette solidité de délicatesse qui n'hésite pas une minute entre un devoir et un intérêt, et il hésita. Le devoir finit par l'emporter; mais tout affirme que, s'il n'eût été secouru, le devoir eût succombé.

Si Pescaire n'avait pas de principes assez arrêtés pour décider, sans tâtonnement, de son honneur, il eut au moins le bon esprit d'en référer à une conscience plus ferme que la sienne; il soumit à sa femme des perplexités qui peuvent se comprendre, mais qui ne s'excusent pas. Celle-ci, tout Italienne qu'elle était dans l'âme, ne balança pas entre la promesse d'une couronne et le respect du serment. « Il devait se souvenir, répondit-elle, de sa conduite accoutumée, de sa réputation de probité qui l'élevait au-dessus de la fortune et de la gloire de bien des princes. Ce n'est point par l'importance des États et des titres, mais par la voie seule de la vertu, que s'acquiert ce trésor d'estime publique, qui de louange en louange arrive à nos derniers neveux. Pour moi, je n'ai jamais désiré être la femme d'un souverain : je veux rester celle de ce célèbre capitaine, qui, dans la guerre par sa valeur, dans la paix par sa magnanimité, a su vaincre les plus grands rois. »

Scrisse gli che volesse ricordarsi della solita sua virtù, con la cui riputazione e lode egli avanzava la fortuna e la gloria di molti re. Perciocchè non con la grandezza de' regni, e de' titoli, ma per la via della virtù l'onore s'ac-

quista, il quale sempre con chiara lode arriva a' descendenti; che ella non desiderava d'esser moglie di re, bensù del gran capitano, il quale non solamente in guerra col valore, ma ancora in pace con la magnanimità, avea saputo vincere i re più grandi.

Cette noble lettre raffermit la fidélité plus que vacillante de Pescaire. Mais il alla par malheur, comme c'est assez l'ordinaire des fidélités qu'on remonte, plus loin que ne le lui conseillait Vittoria. Il ne se borna pas à découvrir à l'empereur toute la conjuration qu'il avait surprise, non point comme il le disait, en ayant l'air de s'y prêter, mais en s'y prêtant : il sévit avec fureur contre les conjurés. Après l'avoir attiré dans un piége, il fit lâchement arrêter Morone, qui ne sortit que dix-huit ans après des cachots de Pavie. Il fit déclarer le duc de Milan traître et félon; il fut impitoyable pour ceux dont il avait failli devenir le complice; il semblait vouloir se venger sur eux d'avoir été près de céder à la corruption. Ses rigueurs lui font, dans l'histoire, plus de tort qu'un moment de faiblesse.

Maximilien Sforza, pour se dérober aux menaces de Charles-Quint, fut s'enfermer dans une de ses forteresses, devant laquelle Pescaire vint mettre le siége. Mais les fatigues de ce blocus, ses remords qu'il avait essayé de cacher par des persécutions, les haines qu'il s'était attirées par sa hauteur et sa duplicité, allumèrent bientôt dans son corps, af-

faibli par de récentes blessures, une fièvre qu'il ne fut pas le dernier à juger incurable. Se sentant mortellement atteint, il fit prévenir sa femme, qu'il voulait embrasser encore une fois; c'était s'y prendre bien tard, et l'idée qu'il n'aurait pas le temps de la revoir ne fit qu'augmenter son danger.

La marquise de Pescaire ne fut pas plutôt avertie de la catastrophe qui la menaçait, qu'elle partit en toute hâte de Naples. Arrivée à Rome dans les premiers jours de décembre, elle ne voulut pas, quoique malade elle-même, s'y reposer d'une course qui était alors un voyage des plus pénibles, et elle prit immédiatement la route de Milan; mais elle n'alla pas jusque-là. La nouvelle qu'elle redoutait d'apprendre à chaque relais l'attendait à Viterbe. Le marquis de Pescaire avait succombé le 4 novembre précédent; et, conduit à Gênes par le marquis del Vasto, le cercueil voguait déjà vers Naples, où il fut quelque temps après inhumé en grande pompe dans l'église de Saint-Dominique.

V.

La douleur de Vittoria Colonna fut aussi grande que l'avait été son amour, et devait durer davantage. Ne se croyant plus d'un monde d'où venait de fuir celui qui l'y retenait, mais trop chrétienne

pour s'en arracher, il lui fallait, sans recourir à une délivrance défendue, se rapprocher autant que possible de la mort, et elle résolut de cacher dans un cloître les restes d'une vie dont la moitié était déjà sous la terre. Dès qu'elle se sentit la force de quitter les lieux où le coup le plus cruel et le plus irréparable l'avait frappée, elle revint à Rome, et se réfugia dans le monastère de Saint-Sylvestre, qui était placé sous la protection de la famille Colonna. C'était un premier pas de fait hors des voies où elle avait marché, et elle ne croyait pas tarder à en faire un second.

N'ayant plus foi qu'au ciel, Vittoria ne demandait qu'à prononcer ses vœux, et, quoiqu'elle n'eût aucun besoin d'expiation, à finir dans la pénitence des jours qui n'étaient plus pour elle qu'un supplice. Clément VII, alors souverain pontife, ne lui permit pas tant de sévérité contre elle-même. Il ordonna aux sœurs de Saint-Sylvestre de la recevoir, mais leur défendit de lui laisser prendre le voile. Sachant qu'il n'y a pas de cœur inconsolable, et ne prenant pas comme elle le désespoir pour de la vocation, il ne voulut pas qu'une dévotion exagérée par la douleur retranchât de la société une femme qui la charmait par sa beauté et la ravissait par son génie. Une lettre papale du 7 décembre 1525, écrite, dit-on, par le cardinal Sadolet, ou du moins sous son inspiration, enjoint

formellement à la supérieure de ne pas laisser la marquise embrasser l'état monastique, sous peine de l'excommunication *latæ sententiæ*. Ces menaces prouveraient au besoin qu'il n'y a souvent rien de plus religieux que de prendre en main les intérêts du monde.

L'existence de Vittoria Colonna, durant les premiers mois de son veuvage, fut ce qu'elle pouvait être dans un couvent où ne pénètre aucune distraction : d'une tristesse fiévreuse et monotone. Après avoir longtemps pleuré, elle éprouva enfin le besoin d'essayer de nouvelles formes d'affliction, et d'appeler son talent au secours de ses peines. Ce fut alors qu'en les chantant, elle tenta de laisser à l'avenir un monument de sa détresse, une trace de ses aspirations à rejoindre près de Dieu celui que le ciel s'était trop hâté de lui reprendre. Ceux qui ne savent pas ce que c'est que les vers, prétendent que, lorsque la poésie vient, c'est que le chagrin s'en va. Eh! mon Dieu, non; il ne s'en va pas, il change de face, voilà tout! Pour peindre une infortune comme on la sent, pour y atteindre par la parole, il faut absolument y penser, et y penser c'est l'approfondir. Il peut arriver que, dans ce travail, on s'arrête à une expression qui paraisse forcée; mais ne vous y trompez pas! elle n'en est peut-être que plus près de la vérité. Elle n'en atteste que mieux l'application du poëte

à sonder les plaies de l'âme, et cette application les envenime. Étudier sa souffrance, c'est l'aviver.

La plupart des anciens biographes de Vittoria Colonna prétendent que c'est à ce premier fleurissement du génie après le silence et l'agonie du cœur, que nous devons l'admirable *canzone :*

Spirto gentil, che sei nel terzo giro.

La pièce est imprimée dans toutes les éditions de ses œuvres, mais ce n'est pas une raison pour que ce soit là sa place. Les vers sont dignes de ce talent chaste et dévoué qui sut retrouver, pour mieux gémir, les larmes cadencées du magicien d'Arqua; mais il suffit de les lire pour cesser de les lui attribuer : leur angélique pureté aura sans doute passé pour une signature. C'est, il est vrai, l'élégie d'une femme en deuil de son mari; mais ce mari, dont la mort doit mettre en émoi les sept collines et faire sangloter jusqu'aux roseaux du Tibre, n'a pas le moindre rapport avec le marquis de Pescaire. Des critiques, plus instruits que ceux d'autrefois, assurent qu'elle fut composée à la prière d'une dame romaine, qui, ayant perdu son époux, aurait supplié l'Arioste de le pleurer pour elle; je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mémoire de l'Arioste n'a point à rougir de pareils pleurs, et que ce n'est pas peu d'honneur pour Vittoria Colonna qu'on lui ait supposé

si longtemps des yeux capables de les verser et une plume capable de les traduire.

N'ayant pu prendre le voile comme elle l'aurait désiré, elle finit par céder, vers les derniers jours de l'année 1526, aux instances de ses frères qui la rappelaient à Naples. Quoi qu'elle en ait pu dire dans ses rimes, le malheur n'avait nullement altéré sa beauté. Il lui avait même prêté un charme de plus, et il y avait plus de séduction dans l'abattement de son visage qu'il n'y en avait jadis dans son enjouement. Célèbre avec cela par son talent, non moins célèbre par ses vertus, de hauts et puissants seigneurs sollicitèrent sa main. Sa famille, que pouvait flatter quelqu'une de ces riches alliances, la pressait en vain de faire un choix. Elle repoussa obstinément toutes les prétentions. A chaque nouvelle offre elle avait coutume de répondre que, bien que son soleil fût éteint pour les autres, il était toujours allumé pour elle :

Che il suo sole, quantunque degli altri fosse riputato morto, appresso di lei sempre vivea.

Elle écrivit à ce sujet deux sonnets remarquables, mais d'une élégance raffinée plus propre à discréditer ses plaintes qu'à éveiller les nôtres. Le premier :

D'ogni sua gloria fu largo al mio sole
Il ciel....

ne nous paraît pas valoir le second. Nous citerons

celui-ci tout entier pour donner une idée de cette poésie contournée du XVI[e] siècle, où, franc pour celui qui l'éprouve, faux pour celui qu'il veut convaincre, le sentiment le plus vrai, quoi que nous ayons pu soutenir tout à l'heure, ne s'aperçoit pas qu'il s'émousse en s'aiguisant.

Di cosi nobil fiamma amor mi cinse,
Che poco apprezza il trapassar dell' ore :
E col suo dolce, casto, e santo ardore,
Ogni altra nel mio petto altera estinse.

Ricco legame al bel giogo m'avvinse,
Tal che disdegna umil catena il core;
Nè più speranza vuol, nè più timore;
L' arse un incendio, un sol nodo lo strinse.

Scelto dardo pungente all' arco tese,
Che fè la piaga, ch' or serbo immortale,
Per schermo contra ogni amoroso impaccio.

Amor le faci spense ove l' accese,
L' arco spezzò all' avventar d' un strale,
E ruppe i nodi all' annodar d' un laccio.

Elle est si noble et si pure, la flamme dont m'a enveloppée l'amour, qu'elle s'inquiète peu de la fuite des heures; avec son doux éclat, avec sa chaste et sainte ardeur, elle a étouffé toute fièvre d'orgueil en mon âme.

Un lien si riche m'attachait à mon beau joug, que mon cœur dédaigne aujourd'hui d'humbles fers. Il ne veut plus d'espérance, il ne veut plus de crainte : un seul incendie l'a brûlé, une seule chaîne enchaîné.

La pointe aiguë d'un trait de choix m'a frappée, et la blessure qu'il m'a faite est éternelle : je la garde comme un bouclier contre les assauts des passions.

Où l'amour l'alluma, l'amour a éteint son flambeau : la flèche a brisé l'arc en s'échappant ; le nœud qui m'a serrée a rompu d'avance tout autre nœud.

Dans le recueil assez volumineux des poésies de Vittoria, on retrouve à chaque instant ce même courant d'idées qui finit, en la berçant, par submerger l'attention. Comme ceux de Pétrarque, *l'Aurore et le Laurier*, ses vers affectionnent un peu trop l'astre, désormais couché, dont elle avait réfléchi la lumière, et on peut dire qu'il y a trop de soleil dans le long clair de lune de son veuvage. Il est juste d'ajouter, par contre, que ces petites fadeurs brillantées sont rachetées avec usure par des traits d'une sensibilité exquise, d'une délicatesse toute féminine. Une fois que le chagrin se fut incorporé à elle, elle ne lui chercha point une langue particulière pour l'exprimer : elle lui donna la sienne, celle dont elle avait l'habitude de se servir. Cette langue avait la grâce apprêtée de l'époque : il y eut de la grâce et de l'apprêt dans sa consternation ; cette langue était spirituelle, et sa tristesse le fut.

Après quelques mois de séjour à Naples, où la retinrent sans doute quelques-unes de ces affaires qui suffiraient seules pour nous donner le regret des morts, elle s'empressa de retourner dans cette

île bénie d'Ischia, dont son culte conjugal voulait se faire une sorte de Thébaïde perpétuelle, une sorte de couvent libre, qui lui tiendrait lieu du cloître qu'on avait fermé devant elle. Se retrouvant là sur son terrain, fortifiée par une solitude si sympathique à sa mémoire, elle reprit de plus en plus à la poésie, la seule affection peut-être qui ne soit pas infidèle à l'adversité, et c'est de cette retraite que s'échappèrent par le monde tant de plaintes mélodieuses, qui ont longtemps charmé bien des douleurs, et qu'on n'écoute plus maintenant, comme si ces douleurs qu'elles apaisaient avaient cessé.

L'isolement et l'obscurité où elle vivait accrurent bientôt sa renommée, tant le mystère ajoute à notre dévotion. Moins on voit l'ouvrier, plus on est tenté d'admirer l'œuvre, et Dieu sait bien ce qu'il fait en ne se montrant pas davantage aux hommes. Vittoria n'était guère plus visible, et tous les yeux se tournaient instinctivement de son côté, cherchant à l'horizon le nouvel astre poétique dont ils n'apercevaient que les rayons. Les écrivains le plus en faveur s'honoraient de payer tribut à son génie. Tous étaient jaloux de lui plaire, les uns à son cœur, les autres seulement à son esprit, et tous lui adressaient, soit en vers, soit en prose, leurs félicitations, leurs prières, leurs vœux. Cherchant à se dérober à elle-même par son activité, elle répondait à toutes les lettres, à toutes les civi-

lités ou flatteries de la littérature, gracieuse à tout le monde sans encourager personne, ne perdant jamais l'occasion de mêler un mot de tendresse pour son mari à l'expression de sa gratitude pour ceux qui auraient bien voulu le lui faire oublier.

C'est d'Ischia qu'il faut dater quelques-unes de ses plus belles pièces, celles qui sont des remercîments à des rivaux empressés de lui rendre les armes, comme Veronica Gambara, par exemple, qui s'élevait à sa hauteur en se mettant à ses pieds; celles encore où elle s'associe volontairement à des pertes qui lui rappelaient la sienne. Au nombre des dernières sont les trois sonnets de condoléance, qu'elle envoie porter ses pleurs au seuil orphelin de Molza. Parmi les autres, il faut placer en première ligne celui qu'elle répondit aux calembours de cérémonie de Bembo :

Alta Colonna e ferma alle tempeste....

Il est encore en honneur dans quelques mémoires, et il devrait l'être dans celle de tout ami des lettres que les splendeurs modernes n'ont point rendu aveugle à l'éclat du passé.

Ahi! quanto fù al mio sol contrario il fato,
Che con l' alta virtù dei raggi suoi,
Pria non v' accese, che mille anni e poi
Voi sareste più chiaro, e lei più lodato.

Il nome suo col vostro stil pregiato,

Ond' han gli antichi scorno, invidia noi,
A mal grado del tempo avreste voi
Dal secondo morir sempre guardato.

Deh! potess' io mandar nel vostro petto
L' ardor ch' io sento, e voi nel mio l' ingegno!
Chè avrei forse al gran volo conformi l' ale:

Chè così temo 'l ciel non prenda a sdegno
Voi, perchè preso avete altro soggetto;
Me, ch' ardisco parlar d' un lume tale.

Ah! combien le destin fut contraire à mon soleil, quand il ne permit pas à ses rayons de vous pénétrer plus tôt de leur splendeur et de leur vertu! Dans mille et mille années d'ici, vous en seriez plus lumineux, et lui plus renommé.

Une fois embaumé dans ce style, qui aux anciens fait honte, et à nous envie, son nom serait impérissable; vous l'auriez toujours, en dépit du temps, gardé d'une seconde mort.

Que ne puis-je, en votre sein, faire passer l'ardeur qui me brûle, et vous, votre génie dans mon âme! Peut-être aurais-je alors des ailes moins incapables d'un grand vol:

Car je crains que le ciel indigné ne nous prenne à partie: vous, pour avoir choisi un autre sujet de chants; moi, pour oser parler d'une telle lumière.

Pietro Bembo, l'un des esprits les plus cultivés et les plus fleuris du XVIe siècle, mais dont les œuvres ne sont guère plus connues aujourd'hui que celles de Vittoria Colonna, regardait ce sonnet comme un brevet de gloire pour lui, comme un titre d'honneur pour elle. Ce fut aussi plus tard

l'opinion du grave Muratori, qui, dans son traité de la poésie italienne, le présente comme un type achevé du talent de l'auteur, un monument d'une architecture aussi solide qu'élégante, que bien peu de génies seraient capables d'égaler, et dont les plus sublimes auraient raison de se vanter.

Cette apologie si méritée nous fournit ici le sujet d'une remarque purement bibliographique, mais qui n'est pas sans importance : c'est que ce sonnet ayant été reçu, imprimé et loué sous la forme que nous lui avons conservée, il n'aurait pas fallu la changer, au moins sans en prévenir. C'est ce que n'a pas fait le récent éditeur de Vittoria Colonna. Il a eu entre les mains ses manuscrits, et il y a recueilli d'heureuses variantes qu'il a presque toujours préférées aux anciennes leçons. On a le plus souvent à l'en remercier, mais il en résulte aussi quelquefois qu'il faut parcourir la moitié du volume avant de trouver ce qu'on y cherche. Et voilà précisément ce qui arrive à l'occasion de ce sonnet ! Vous voulez le relire dans le recueil de M. Visconti, et on dirait qu'il n'y est pas; c'est qu'au lieu de commencer comme autrefois, il commence aujourd'hui par ce vers :

Se v' accendeva il mio bel sole amato,

qui ne me paraît pas supérieur à celui qu'il remplace, et qui, sans avantage marqué pour l'esprit, a le tort

de déranger une habitude de la mémoire. Il valait mieux garder le texte connu, qui est désormais consacré, et proposer en note la dernière correction de l'auteur, qui n'est peut-être pas une amélioration.

Parmi les coryphées littéraires qui se faisaient un devoir d'admirer et d'applaudir l'illustre veuve, et avec lesquels elle entretenait une correspondance assidue, il faut, outre ceux que nous avons indiqués, outre le complaisant Paul Jove, qui se fit pour elle le Tite Live gratuit où non du marquis de Pescaire, outre le disert Bernardo Tasso, que l'on oublierait moins si on ne se souvenait pas tant de son fils, il faut distinguer Lodovico Martelli, qui a perdu tous ses titres de noblesse, à qui personne, je crois, ne les rendra, mais qui n'en fut pas moins un des astres de sa pléiade; Lodovico Dolce, qui justifiait son nom par une aménité qu'on ne retrouverait pas dans ses écrits; Guidiccioni, évêque de Fossombroni, qui laissait la galanterie se glisser sous sa mitre; Angelo da Costanzo, enveloppant du brouillard mystérieux de ses vers une énigme de tendresse, dont le mot paraît être le nom de Vittoria; et le fameux Arioste enfin, qui lui consacre, dans le trente-septième chant de son poëme, six octaves tellement louangeuses qu'elles ont peut-être encouragé la contradiction. Il m'étonne qu'une pareille place, dans un poëme qu'on n'a jamais cessé de lire, n'ait pas mieux gravé dans nos souvenirs

un nom qui n'avait cependant pas besoin d'auxiliaires pour s'y fixer.

Non content de ces stances d'apparat, où il est dit que, si Alexandre eût vécu du temps de Vittoria, il aurait pu se dispenser d'envier au fier Achille la trompette d'Homère, l'Arioste lui avait adressé cette ingénieuse épigramme latine, dans laquelle il la met au-dessus de la fille de Caton, morte, avant son mari, de la peur de lui survivre.

« Non vivam sine te, mi Brute, » exterrita dixit
Porcia, et ardentes sorbuit ore faces;
« Avale, te exstincto, dixit Victoria, vivam.
Perpetuo mœstas sic dolitura dies. »
Utraque Romana est, sed in hoc Victoria major;
Nulla dolere potest mortua, viva dolet.

C'est à cette épigramme peu connue qu'elle répondit par un sonnet qui ne l'est pas davantage, mais qui mérite au moins tout autant de l'être.

Veggio a' miei danni presto e largo il cielo,
E ne' miei desir giusti e tardo e parco :
E del mal, ond' ho sempre il petto carco,
Mostro la minor parte, e l' altre celo.

Ne spero più giammai per caldo e gelo
Girando il dì, ch' a mio mal grado varco,
Che lo stil cangi, o che men grave incarco
Provi l' alma il mortal nojoso velo.

Beata lei, che con un fuoco estinse
L'altro più interno, e dall' ardita morte
Fu 'l morir lungo in sì brev' ora spento!

Ma timor dell' eterne fè più corte
Le pene sue; il mio voler restrinse
Maggior paura : e non minor tormento.

Je vois, du ciel prompt à s'ouvrir, pleuvoir sur moi les infortunes; je le trouve, pour mes justes désirs, insouciant et avare; et du grand mal dont j'ai toujours la poitrine chargée je ne montre que la moindre partie, je cache l'autre.

Que les jours, dans leurs révolutions, passent du froid à la chaleur, je n'en attends pas d'allégement à ma tristesse. Il n'y a plus à espérer que mon âme change de style, et que le voile d'ennui mortel qui la couvre lui soit un fardeau moins pesant.

Heureuse est celle qui éteignit avec du feu le feu intérieur qui la dévorait, et, par une mort intrépide, réduisit à si peu de temps le long mourir du cœur!

La crainte de peines éternelles fit les siennes plus courtes; moi, qui retint ma volonté? une peur plus grande, et non pas certes un moindre tourment.

Nous ferons, en passant, à l'occasion de ces vers, dont quelques-uns viennent se placer à leur date dans cette biographie, une remarque qui n'excuse pas l'incurie de la postérité, mais qui peut, jusqu'à un certain point, l'expliquer : c'est que, bien que ces poésies roulent à peu près toutes sur le même sujet, nous n'en avons cependant pas la clef. On ne sait pas, la plupart du temps, si elles ne sont qu'un entretien solitaire du poëte avec lui-même, ou des réponses à quelqu'un de

ses émules, qui se faisait une glorieuse obligation de gémir avec elle. De là des obscurités qui nous fatiguent, des allusions qui nous échappent. Il faut souvent un travail minutieux, une véritable étude pour découvrir à qui telle ou telle de ces pages est dédiée, à quelle idée sous-entendue tel ou tel passage se rattache, quelle circonstance ou quel accident l'a dicté. Eh! quel est le lecteur qui se donne beaucoup de peine pour remonter à l'origine d'un sonnet, si sublime qu'on le suppose et qu'il puisse être?

Rien n'était plus facile que de remédier à cet inconvénient, et je m'étonne que le nouvel éditeur n'y ait pas songé : c'était de faire précéder chacune des pièces de son recueil d'une ou deux lignes d'argument, qui en auraient été tout à la fois la préface et le commentaire. Il était à même de le faire mieux que personne, et nous regrettons qu'il ne l'ait pas fait : il nous eût épargné une dépense de conjectures fort chanceuses, et bien hasardées pour un étranger. Nous le regrettons d'autant plus que nous approchons de la période la plus romanesque de l'existence de Vittoria, celle où, sans manquer à la fidélité de son veuvage, elle ne fut pas inaccessible à une tendresse qui, si elle n'était pas de l'amour, n'en était certes pas très-loin.

VI.

Au nombre de ceux qui correspondaient le plus assidûment avec la marquise de Pescaire, nous avons omis de mentionner le plus remarquable de tous, le seul peut-être qui fût capable de ranimer, dans ce cœur consumé par la passion, un reste de flamme mortelle, trop faible sans doute pour lui faire oublier ses premiers feux, assez vive du moins pour mêler de quelques douces lueurs la sombre nuit de ses derniers jours. Cet homme, un des plus éminents dont se puisse vanter le monde, qui unissait à un génie presque universel une intrépide noblesse de caractère, cet homme complet, aussi haut de cœur que de pensée, nous n'avons pas besoin de le nommer : c'était Michel-Ange Buonarotti.

Il avait connu la marquise à Rome, lorsqu'elle était dans toute la fleur de sa jeunesse, dans tout l'épanouissement de son bonheur et de sa beauté, et s'il avait cru voir en elle le type idéal des perfections que poursuit l'artiste, elle, de son côté, avait cru reconnaître en lui un des types les plus saillants de la grandeur humaine. Il lui avait voué dès le premier abord une espèce de culte, tendre, exalté, respectueux; et, flattée d'un tel hommage, elle y avait répondu par une reconnaissance qui

aurait pu changer de nom, si son cœur eût été plus libre. Elle se sentait fière d'avoir sa place à part dans ce cerveau large et puissant, qu'électrisait son regard, dans ce firmament d'idées, dont elle aurait pu dire, en ses termes d'habitude, que son image était le seul soleil.

Michel-Ange avait aussi sa place à part dans les affections de Vittoria. Elle préférait son entretien plein de séve et de substance, où la lumière de ses quatre âmes, comme dit Pindemonte, ouvrait à tout moment devant elle d'immenses horizons, à l'éloquence pointilleuse et rétrécie des hommes alors le plus en vogue. Elle aimait mieux ses vers quelquefois rudes et mal polis, mais taillés d'un seul coup dans le marbre de sa pensée, que tous les jolis petits camées dont les favoris de la mode enrichissaient son écrin. Elle sentait en lui un génie et un cœur sur lesquels elle pourrait s'appuyer avec confiance dans l'adversité; et, quand sa présence lui manquait, elle s'était fait un besoin de le chercher dans ses lettres. En la traitant comme un être qui n'est pas de la terre, il encourageait son esprit à s'élever au-dessus d'elle.

Depuis qu'elle était veuve, il se pourrait que l'affection de Michel-Ange se fût modifiée; qu'il eût conçu, sans même se l'avouer, l'espoir de se rapprocher d'elle pour ne plus la quitter. Cet espoir n'eût point été une témérité. La marquise de Pescaire

avait refusé des princes, mais elle pouvait, même sans déroger suivant les idées de son temps, accorder sa main à ce prince souverain des arts, qui joignait à la royauté du génie l'avantage, un peu moins relevé, d'une haute naissance. On ne sait plus aujourd'hui que Michel-Ange était de grande maison et de la famille des comtes de Canossa. Une grande maison, c'est si petit à côté d'un grand homme! Il en était pourtant, et personne alors ne se fût déclaré contre une alliance que tout pouvait justifier, les convenances du rang, de la fortune et des talents. Il est assez probable qu'ils y songèrent l'un et l'autre, mais plus probable encore qu'ils s'abstinrent de s'en parler. Ils étaient tous les deux trop en dehors de l'humanité pour agir comme ceux qui n'en sortent pas.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, quand la position de la marquise de Pescaire eut changé, le langage de Michel-Ange ne changea pas. C'était toujours de sa part le même respect, la même réserve, le même détachement de toute pensée mondaine et terrestre. Il fallait qu'elle mourût pour qu'il s'aperçût qu'il y avait quelque chose de mortel dans son affection pour Vittoria. C'est qu'en elle ce n'était réellement pas la femme qu'il aimait, c'était l'âme. Pour se rendre sensible et se manifester, elle avait pu s'envelopper d'un corps aussi beau qu'elle, mais c'était surtout cette âme qu'il chérissait. La beauté physique n'en était pour lui qu'un symbole,

un emblème, une image, et, s'il s'en montrait épris, c'est que son cœur ne séparait pas ce que Dieu avait si étroitement mêlé.

Nous concevons mal aujourd'hui des passions si pleinement dégagées des intérêts matériels, qui sont à peu près le seul mobile des nôtres. Nous ne concevons pas ce silence absolu du désir, et que cette chair frémissante, où la nôtre s'allume et cherche à s'abîmer, ne soit pour d'autres yeux qu'un tissu d'air transparent et glacé, à travers lequel luit la flamme incréée du Très-Haut. Il faut cependant bien tâcher de le comprendre, si l'on veut entrer dans le secret de cette poésie, toute spiritualisée, que les lakistes en Angleterre ont essayé de réveiller, dont nous n'avons en France aucune idée, et qui est celle de Dante dans son *Canzoniere*, celle de Pétrarque et de Michel-Ange.

Vous croyez que c'est à un être comme celle que vous aimez qu'ils s'adressent? Non. Ce n'est ni Béatrix, ni Laure, ni Vittoria qu'ils chantent, qu'ils célèbrent, qu'ils adorent, non; c'est la beauté même, dont elles ne sont que des apparitions corporelles et fugitives. La beauté pour eux, c'est tout ce qu'il y a de noble, d'imposant, de fascinateur dans la création, de pur ou de majestueux dans l'intelligence; c'est la poésie, c'est l'art; c'est la lumière devenue palpable, pour qu'elle puisse, en touchant nos sens, mieux pénétrer dans nos esprits; c'est l'accord de

tous les sentiments se fondant en un seul, la religion, la charité, la foi, le dévouement, la patrie, la liberté. Aussi l'amour n'est-il pas chez ces petits-fils de Platon, comme pour nous les grossiers descendants d'Épicure, une de ces fantaisies de la volupté, qu'un caprice fait naître et qu'un caprice emporte, une félicité qui vient avec les fleurs et se fane avant elles, que l'absence décolore ou que le souffle du temps refroidit : leur amour résiste à toutes les influences délétères où se perdent les nôtres ; il survit aux altérations frileuses de l'âge, et, quand l'éclat des formes s'éclipse et disparaît, il recrée par la mémoire les rayons évanouis qui l'échauffent encore.

Ces idées, que j'exprime avec quelque complaisance, sont tellement en opposition avec notre manière de voir et de sentir, qu'on pourrait croire que j'invente, et que je donne ici mes rêves pour des vérités ; cela n'est pas. On les retrouvera toutes, et rendues avec une puissance de diction intraduisible, dans les poésies trop peu lues de Michel-Ange. C'est de cet amour pur et vivace, toujours planant dans les régions immaculées dont la beauté qu'il chante est descendue :

Spiegando, ond' ella scese, in alto l' ale ;

c'est de cet amour tout divin, qui lui montre le chemin qui mène à Dieu,

Che mi mostra la via ch' a Dio mi guide ;

c'est de cet amour invieillissable, qui se rit des cheveux gris et des rides, que brûlait le mâle adorateur de Vittoria, et peut-être ne serait-ce pas trop s'avancer que de dire qu'elle le lui rendit.

« Il s'était pris pour la marquise de Pescaire, dit Condivi dans l'histoire de ce grand homme, d'une passion qui allait jusqu'à l'idolâtrie; et elle, de son côté, ne l'aima pas moins éperdument. Il conserve encore de cette femme des lettres toutes remplies d'une chaste et naïve ardeur, telles qu'il en pouvait sortir d'une si belle âme; et elle, à son tour, gardait de lui une foule de sonnéts admirables, où la pensée se montre sévère avec tendresse, vigoureuse avec douceur. »

Pour qu'on ne croie pas aveuglément à cet éloge, suspect dans la bouche d'un disciple, et qu'on ne nous accuse pas nous-même d'y croire sur parole, nous citerons ici un de ces sonnets, qui n'est peut-être pas le plus beau du recueil, mais qui, en trahissant l'ongle fougueux du statuaire, révèle en même temps le spiritualisme éclairé du poëte.

Molto diletta al gusto intero e sano
L' opra della prim' arte, che n' assembra
I volti e gli atti, e con sue vive membra
Di cera, o terra, o pietra, un corpo umano.

Se poi 'l tempo ingiurioso aspro e villano
Lo rompe, o storce, o del tutto dismembra,

La beltà che prim' era si rimembra
Dentro 'l pensier che non l' accolse in vano.

Similmente la tua gran beltade,
Ch' esempio è di quel ben che 'l ciel fa adorno,
Mostroci in terra dall' artista eterno,

Venendo men col tempo, e con l' etade,
Tanto avrà più nel mio desir soggiorno,
Pensando al bel ch' età non cangio, o verno.

Comme il plaît à un goût complet et sain, ce chef-d'œuvre du premier des arts, qui rassemble en un foyer et les traits et les gestes de l'homme, et fait, avec ses membres ou de cire, ou de terre, ou de marbre, vivre un corps humain !

Si, dans la suite, le temps injurieux le touche de sa main rude et grossière, le brise, le tord ou le disloque, la beauté qu'il avait d'abord revit dans la pensée, qui ne l'a pas vainement conçue.

De même ta grande beauté à toi, ce modèle de toutes les perfections dont le ciel s'embellit, ce divin type offert à ce bas monde par l'Artiste éternel,

Que la vieillesse et les ans l'amoindrissent, elle n'en régnera que mieux, et tout entière, en ce cœur qui ne pense qu'au beau, ce beau inaltérable que ne changent pas l'âge ou les hivers.

La poésie ne suffisait pas à Michel-Ange, la correspondance la plus active non plus, pour tromper dans l'exil les sollicitudes de son amour. Il avait besoin, pour l'exprimer complétement, de jeter sa pensée dans le moule privilégié du sculpteur ou du peintre, et il adressait constamment à la marquise

de Pescaire des bas-reliefs, des dessins, des tableaux, conçus et terminés exprès pour elle. Vasari, dans son *Histoire des peintres*, en cite plusieurs comme des ouvrages inimitables : une *Mater dolorosa*, une *Samaritaine*, un *Christ en croix* surtout, au bas duquel il avait gravé de sa main ce vers sublime :

Non ci si pensa quanto sangue costa.

Ces morceaux d'art étaient comme autant d'aveux, dont il se plaisait à meubler sa lointaine retraite. Absent, il voulait lui être présent par son génie. C'est en lui envoyant une de ces toiles ou quelqu'un de ces marbres, qu'il lui écrivit ces vers tout à la fois forts et charmants où il s'excuse de ne pouvoir égaler, avec des œuvres si périssables, et le don de son affection, et cette grâce enivrante, qui semble en pluie divine s'épancher de sa beauté :

Per esser manco, alta signora, indegno
Del don di vostra immensa cortesia,
Con alcun merto ebbe desire in pria
Precorrer lei mio troppo umile ingegno.

Ma scorto poi ch' ascender a quel segno
Proprio valor non è ch' apra la via,
Vien men la temeraria voglia mia,
E dal fallir più saggio al fin divegno.

E veggio ben com' erra, s' alcun crede
La grazia che da voi divina piove
Pareggiar l' opra mia caduca e frale.

L' ingegno, e l' arte, e l' ardimento cede;
Che non può con mille opre, e chiare o nove
Pagar celeste don virtù mortale.

Pour être moins indigne, noble dame, du don si précieux de votre affection, mon trop humble génie fut tenté de la prévenir par quelque preuve de mérite;

Mais le but est trop haut, et m'apercevant que, pour y monter, il n'est point en moi de force qui m'ouvre le chemin, ma volonté téméraire fléchit et mon erreur m'a rendu sage.

Et je vois bien comme il se trompe, celui qui croirait pouvoir, à cette pluie de grâces qui tombe toute divine de votre âme, comparer une œuvre caduque et fragile!

Le génie, l'art, l'audace, tout doit céder: car avec mille et mille ouvrages, si neufs et si brillants qu'ils soient, quelle vertu mortelle pourrait payer un don céleste?

Qu'on nous pardonne de céder aux vers de Michel-Ange une place qui pourrait être remplie par ceux de Vittoria! N'est-ce pas encore la citer que de citer ce qu'elle inspire? On ne peut plus désormais la séparer de cet amour, qu'il était glorieux d'avoir fait naître, et qu'elle s'honorait sans doute de partager. Il serait difficile, en effet, de ne pas croire à sa prédilection pour cet homme que l'Arioste appelait le divin,

Michel, più che mortale, angel divino,

et qui, par une sorte d'hymen mystique, portait ainsi en commun avec elle le surnom qu'elle avait

conquis. Mais cet amour, qu'elle ne cherchait à déguiser ni dans ses lettres ni dans ses démarches, il ne se trahit pas dans ses poésies; ou la trace en est tellement voilée, qu'on la découvre moins qu'on ne la soupçonne. Tandis qu'elle ne se faisait aucun scrupule de répondre dans leur langue aux poëtes qui se déclaraient officiellement ses esclaves, elle n'acordait pas un vers à celui qu'elle préférait. Elle semblait craindre que l'œil jaloux du public ne se glissât dans cette sainte union, où, sans se dissiper, s'endormaient ses longs chagrins; cette réserve n'est pour moi qu'un aveu.

Une partie de la famille Colonna habitait Rome; mais il est permis de croire que ce n'est pas toujours pour visiter les siens que la marquise de Pescaire quittait, plus d'une fois par an, son tranquille ermitage d'Ischia. Souvent elle ne s'en éloignait que dans l'espoir de réconforter de sa présence l'âme chagrine et courbaturée de Michel-Ange; elle allait, par son entretien, rendre le souffle à ce génie haletant qui faisait le vide autour de lui, et, trop vaste pour le monde, s'emprisonnait dans la solitude, pour oublier qu'il était de la terre. Sans elle, cette âme de fer aurait pu se laisser gagner par la rouille de l'ennui, et il eût conçu ses derniers chefs-d'œuvre sans daigner les enfanter. On devrait, lorsqu'on les admire, détourner un peu de cette admiration vers celle qui

sut les aider à voir le jour, et ne pas condamner au divorce deux gloires qui s'étaient rapprochées pour se soutenir et se consoler. L'énergie de l'homme s'appuya constamment sur le cœur de la femme quand elle vivait; et, quand elle fut morte, sur son souvenir. En s'abandonnant à des découragements qu'elle avait vaincus, il eût craint d'avoir à rougir devant son ombre.

Leur liaison était si intime, leur empressement de se voir quelquefois si impérieux, qu'en 1541, alors que Vittoria Colonna était âgée de plus de cinquante ans, elle fut obligée de prier Michel-Ange d'en modérer l'ardeur. C'est dans ce sens qu'elle lui écrivait de Viterbe, où elle habitait à cette époque le couvent de Sainte-Catherine : « Si nous voulions continuer ainsi, cela m'empêcherait de passer dans la chapelle la soirée avec les sœurs, et cela vous empêcherait, vous, d'aller de bonne heure travailler à Saint-Pierre. De cette manière, l'un de nous deux manquerait aux épouses du Christ, et l'autre à son vicaire : »

Volendo continuar la con tanto calore, essa mancherebbe di stare la sera con le suore nelle cappella di santa Catarina, ed egli di andare di buon-ora a lavorare a San-Pietro : e così l' una mancherebbe alle spose di Cristo, e l' altro al vicario.

Il y a dans ce peu de mots une simplicité ravissante. Elle implique de part et d'autre une ingé-

nuité d'affection qui émeut, et, de la part surtout de ce grand homme déjà courbé par l'âge, une passion si jeune et si candide, qu'elle doit bien humilier notre jeunesse, vieille avant l'expérience et lasse sans avoir marché.

Tous ces détails sont épars dans des lettres du temps inédites ou publiées, dans les commentaires joints aux poésies de Michel-Ange, dans sa vie écrite par Vasari et Condivi, dans celle de Vittoria Colonna, qui précède la dernière édition de ses œuvres, donnée à Rome en 1840, la plus belle et la meilleure que nous ayons. On est étonné que Rota, l'éditeur de 1760, dont le travail préliminaire sur la marquise de Pescaire est, sinon remarquable, au moins consciencieux, n'ait pas dit un mot de ces relations. Plus près d'elles d'un siècle, il ne pouvait les ignorer, et on se demande quelle a pu être sa raison pour ne pas parler d'une affection sans tache qui est à la gloire de tous les deux. S'en taire, c'était presque en suspecter la pureté; c'était d'un jansénisme de pudeur à autoriser les médisances de la postérité.

VII.

Ce que nous avions à dire de ces chastes et mystérieuses amours nous a fait anticiper sur les évé-

nements qui, peu après la mort du capitaine de Charles-Quint, se succédèrent en Italie, et contribuèrent à endolorir encore l'âme déjà si froissée de Vittoria. Ensevelie plutôt que cachée dans son studieux désert du golfe de Naples, les orages soulevés à Rome par sa famille, dont les chefs partisans de l'empereur étaient en antagonisme avec le pape, vinrent dès la fin de 1526 troubler les soucieux loisirs de son veuvage et interrompre brusquement ses chants. Ces agitations qui la touchaient de si près finirent en peu de temps par le bannissement des Colonna et la confiscation de tous leurs biens. C'est souvent un grand soulagement pour le cœur qu'un changement d'adversité; mais, cette fois, la distraction était trop violente pour être salutaire.

Soutenue par son haut rang, par l'éclat des louanges que l'Italie en masse lui avait votées, par ses vertus non moins vantées que ses talents, la marquise de Pescaire s'interposa d'abord avec quelque succès entre les siens et la colère du saint-siége; mais, quoi qu'elle pût faire, elle ne pouvait réconcilier de vieilles haines qui ne demandaient qu'à se donner des preuves mutuelles de leurs fureurs; et les sévérités rancuneuses du pontife furent bientôt suivies de terribles représailles. Rome fut pillée et saccagée de fond en comble, et le nom des Colonna, le premier dans ces désastres, mis au ban de l'Église

et de l'Europe. Dans *ces guerres plus que civiles*, comme disait Lucain, les calamités publiques n'absorbent pas les douleurs individuelles. Au lieu de les amortir, elles les exaspèrent.

Après la mort d'un époux, qu'elle n'avait cessé de pleurer, rien ne pouvait affliger plus cruellement Vittoria que de voir s'appesantir sur des fronts parents du sien la réprobation méritée du monde; que de voir périr une seconde fois, sous le décret de proscription morale qui frappait ses frères, tous ceux dont elle était habituée à chérir et vénérer la mémoire, dont elle était encore si fière de s'appeler la fille. Elle souffrait, au fond de l'âme, de toute la souffrance qu'aurait eue son père, s'il eût assisté vivant à la flétrissure de son blason, aux tristes funérailles de la renommée de ses ancêtres. Que pouvait le génie contre tant de maux ligués pour l'accabler? Elle crut sentir faiblir en elle ce talent, dont elle avait coutume de réclamer le secours dans ses angoisses, et ce fut sans doute une des causes qui l'engagèrent à se replier près de Dieu, à ne plus nourrir ses inspirations que de la manne du tabernacle.

Il y avait plus de sept ans qu'elle se débattait sous le poids de ses chaînes brisées, quand, reconnaissant la vanité de ses efforts pour vaincre ou adoucir ses peines, pour résister aux nouveaux tourments qui venaient les aigrir, elle eut l'idée

d'invoquer une plus haute assistance. Désertant alors les sentiers battus, elle chercha, pour ses études, des routes moins fréquentées du vulgaire. « La religion si charitable à tous, dit un de ses biographes, après avoir permis que l'exemple de sa fidélité resplendît au milieu du deuil de son veuvage, lui envoya la merveille d'un songe, pour dénouer son âme, et elle fut, comme elle le dit elle-même de si belle façon, recréée par cette même main qui créa le ciel. »

Sogno felice! e man santa, che sciolse
Il cor da varî nodi, e antichi danni,
E da dubbie speranze e chiari inganni
Alla strada del ver dritta il rivolse!

Quante in un' ora dalla mente tolse
Immagin false impresse per molti anni!
E l'alma de' suoi dolci acerbi affanni
Pentimento e dolor per frutto colse.

Non squarciò nube mai con tal furore
Impetuoso folgor, come il velo
Che 'l voler chiuse la ragione aperse.

Me riformò la man che formò il cielo,
E si pietosa al mio priego s' offerse,
Che ancor lieto ne trema ardendo il core!

Heureux songe! et sainte main qui me dégagea le cœur de tant de nœuds divers, de tant d'anciennes peines; qui le ramena de ses douteuses espérances, de ses erreurs trop évidentes, au chemin droit de la vérité!

Combien de mon esprit s'envolèrent en un instant de fausses images, amassées là par les ans! et mon âme a, pour

fruit de ses douces et poignantes anxiétés, cueilli le repentir et le regret.

Jamais impétueux éclair ne fendit la nue avec autant de fureur, que la raison le voile qui offusquait et retenait ma pensée.

La main qui fit le ciel a refait mon âme, et elle s'est montrée si compatissante à ma prière que, tout joyeux qu'il est, mon cœur qui brûle en tremble encore d'étonnement.

La poésie profane avait rendu Vittoria fameuse; la poésie sacrée la rendit illustre. On l'avait admirée pour quelques vers d'amour touchants et bien sentis, où le chagrin, trop soigneux de plaire au monde, ne dédaignait pas de broder son crêpe du clinquant des concetti; on l'adora, quand, au lieu d'exprimer des plaintes qui nous contristent, elle enseigna comment coule du ciel un baume qui guérit les âmes. Bornée à de plus humbles régions, la poésie n'avait pas encore abordé, de si près du moins ou avec tant de suite, ces mystères solennels qui consolent le cœur en humiliant l'intelligence, et on lui sut gré de donner de l'élégance aux leçons sévères de la piété. C'est cependant là sa véritable vocation. Tout ce qui épure, tout ce qui élève, tout ce qui la rapproche des cimes dont elle descend, lui appartient.

C'est surtout de Vittoria Colonna qu'il est juste de dire, comme les anciens de la sœur d'Oreste, qu'elle s'était faite gardienne d'une cendre et prêtresse d'un tombeau. Contente d'y prier, elle ne s'oc-

cupait guère du bruit que pouvaient faire au dehors ses prières. Elle dut s'en occuper davantage, quand ses hymnes agrandies eurent élargi son temple et demandèrent d'autres échos. Consacrée à d'humaines douleurs, elle avait laissé jusque-là sa lampe poétique briller pudiquement sous le boisseau, et il fallait errer longtemps tout alentour avant d'en voir à travers les fentes briller quelques rares lueurs. Elle fut moins peureuse, quand cette lampe purifiée n'eut plus à veiller que pour l'autel; et sa sainte lumière, dégagée des voiles dont sa timidité l'entourait, put s'envoler librement par le monde. Le monde aux aguets en recueillit avec ferveur les rayons. Peu s'en fallut qu'il ne s'en fît un astre, l'astre même d'Apollon, et que, par esprit de dévotion pour le Christ, on ne finît par redevenir tout à fait païen.

Quoique l'Italie comptât plus d'un poëte qui lui rappelait ses beaux jours, c'était Vittoria qu'elle préférait. On se faisait un cas de conscience d'être au fait des moindres événements de sa vie littéraire. On s'arrachait à peine éclos ses vers, écrits, comme elle osait le dire dans un langage qui n'est pas celui des Pères, non point avec une plume, mais avec les clous mêmes de la croix trempés dans le sang du Sauveur. Cela leur donnait aux yeux des fidèles, à qui la fleur des saints va mieux que l'Évangile, la valeur d'une amulette ou d'une relique. Manuscrits ou imprimés, ils circulaient de

main en main, salués par la foule, commentés par les habiles, répétés même en guise d'oraisons dans les églises et dans les cloîtres. C'était comme un nouveau psautier plus agréable au Seigneur que celui de David; comme un jardin mystique dont les roses artificielles avaient plus de parfum, pour la religion efféminée du jour, que l'odeur un peu âcre des roses du Saharon.

On ne se borna pas à faire en peu d'années plusieurs éditions de ces saintes poésies : c'est un hommage trop commun, quoiqu'il n'en ait pas moins de prix, pour un poëte si rare. On lui rendit des honneurs inusités qui se sont depuis vulgarisés en récompensant des courtisanes qui chantent et des courtisanes qui dansent; mais ils n'étaient encore accordés qu'aux grands hommes. On frappa, par toute l'Italie, des médailles à l'effigie de cette pieuse affligée, dont le génie avait sanctifié les larmes, et, ne trouvant probablement pas dans l'Écriture un modèle de veuve assez éplorée, on la représenta sous les traits de Thisbé se lamentant sur le corps de Pyrame. On lui consacra aussi, par allusion à des vers où elle n'est pas assez sobre de soleil, l'emblème fabuleux du phénix allumant au miroir ardent du jour le bûcher de sa résurrection. Tout cela n'est pas excessivement orthodoxe; on s'en dédommagea par un autre genre d'apothéose. N'osant, parce qu'elle était

trop mondaine, décerner à son front la palme du Capitole, on lui décerna le nimbe et l'auréole des madones. Elle fut, d'une voix unanime, surnommée la divine. Il se pourrait bien qu'il y eût encore un peu de paganisme dans cette affaire; mais, en fait d'apothéoses, les plus chrétiennes ne sont pas d'ordinaire très-catholiques.

Une fois que sa muse eut, comme celle de Milton, mis le pied dans l'empyrée, Vittoria Colonna n'en redescendit presque plus pour cueillir en nos chemins les fleurs dont elle avait le mieux aimé à parer sa ruche et composer son miel. Du sein de sa retraite elle continua à laisser s'exhaler dans le monde, comme une fumée d'encens du fond d'un sanctuaire, ses chastes hymnes empreintes d'une adorable austérité. On eût dit que, n'ayant pu faire profession dans un cloître, elle avait chargé sa plume de prononcer ses vœux. Nulle ne fut plus fidèle à cette maxime, qu'il faut tenir sa vie cachée; mais ce n'est pas pour être heureuse qu'elle la cachait.

Cette gloire recluse, et presque monastique, n'en fut peut-être que plus retentissante. C'est au point que, lorsque Charles-Quint fit en 1535 son entrée triomphale à Naples, le monarque se détourna de son triomphe (si cela peut s'appeler se détourner), pour aller s'entretenir avec la marquise de Pescaire, croyant que, sous peine d'être incomplète, sa couronne universelle avait besoin d'une parole ou d'un

sourire de cette illustre femme. L'histoire ne chôme pas de reproches à faire à Charles-Quint; mais cette démarche demande grâce pour plus d'une faute. On aime à voir le pouvoir payer ainsi sa dette au génie : il s'enrichit de ce qu'il donne. Ce n'est pas la seule fois, au reste, que l'orgueilleux monarque lui rendit publiquement hommage, et que sa royauté terrestre fit courtoisement acte de vassalité devant une royauté qui venait du ciel. Lorsqu'il entra, l'année suivante, à Rome, sachant que Vittoria Colonna s'y trouvait, il quitta son cortége pour aller la voir. A qui des deux cette marque de déférence doit-elle faire le plus d'honneur?

Ces glorieux respects qui accouraient au-devant d'elle, ses devoirs de sainteté rigoureusement remplis, ses diligents et sérieux travaux, les témoignages de dévouement qu'elle recueillait de toutes parts, les sentiments secrets qu'elle nourrissait pour de chères amitiés, ne comblaient pas encore dans cette âme le vide qu'y avait creusé la perte d'un premier amour. La plaie peut-être était guérie ; mais la cicatrice était restée douloureuse, et elle condamnait quelquefois avec sévérité, dans ses scrupules de mémoire et de conscience, des lueurs de bonheur qui ne lui faisaient cependant aucun bien. Constamment en lutte avec son cœur et son imagination, elle changeait sans cesse de retraite, sans changer d'agitations, et ce fut en cette même année 1536

que, moitié par dévotion, moitié pour s'échapper à elle-même dans les dangers du voyage, elle résolut d'accomplir le vœu souvent formé d'aller en pèlerinage à Jérusalem. Elle brûlait de visiter ce pays de rédemption, pour lequel elle avait toujours regretté que son mari n'eût pas combattu.

Gia si rinverde la gioiosa speme
Che quasi secca era da me sbandita,
Di veder l' alma, e mal da noi gradita,
Terra che 'l gran sepolcro adorna e preme.

Déjà reverdit en moi la joyeuse espérance, que j'avais comme sèche rejetée de mon cœur, de voir les lieux sublimes par nous si négligés, cette terre de l'âme, que presse, en la parant, le poids du grand sépulcre.

Dès que le marquis del Vasto, qui avait remplacé son oncle comme généralissime des troupes impériales dans le Milanais, eut appris que, malgré sa santé chancelante, celle qu'il appelait sa mère se disposait à s'embarquer pour les lieux saints, il accourut à Rome pour l'en dissuader. Accoutumée à s'oublier pour les autres, elle sacrifia l'ambition de sa piété aux craintes affectueuses de son élève, et renonçant à tenter, pour se rétablir, le remède incertain du péril, elle ne s'occupa plus que de jouir de la présence d'un fils dont elle était privée depuis tant d'années. Le bruit de son départ avait soulevé partout comme un concert d'alarmes; elles furent remplacées par un concert de bénédictions, dont le

marquis del Vasto eut sa part. On lui sut gré de préserver de la foudre, comme disait Bembo, une des plus fermes colonnes de la patrie.

Pour retenir plus longtemps près d'elle ce fils, qu'elle avait, hélas! si peu de temps à voir, elle imagina de flatter son goût pour les beaux-arts, en lui faisant visiter lentement tous les antiques monuments de la capitale chrétienne. C'est un souvenir dont aurait pu s'inspirer Corinne dans le récit d'une excursion semblable, et je regrette qu'elle ne l'ait pas fait. Personne n'était plus digne que Mme de Staël d'apprécier le génie de Vittoria Colonna, et un mot d'elle l'eût peut-être ressuscitée.

On raconte qu'elle était accompagnée, dans cette pérégrination, de tout ce que Rome comptait alors d'artistes et de lettrés, et qu'un jour, éblouie de cette vieille magnificence romaine, dont elle contemplait les restes, elle s'écria en soupirant: « Heureux ceux qui ont vécu dans des temps si beaux! »

Oh! loro beati che furono a tempi si belli!

Le poëte Molza, qui la suivait, prit aussitôt cette exclamation pour thème d'un de ses sonnets les mieux tournés, et, feignant que les anciens, tout assourdis qu'ils fussent par la pierre qui les couvrait, l'avaient cependant entendue, il leur fit répondre à Vittoria: « qu'ils étaient moins heureux qu'elle ne le croyait, puisqu'ils ne l'avaient pas vue; » pensée

spirituelle, mais devenue un lieu commun, que nous ne rapporterions pas, si elle n'était une preuve de plus de l'attention qu'on prêtait à ses moindres paroles, et du culte qu'on professait pour elle. On se faisait de l'admirer un titre à l'admiration des hommes et de la postérité. Qu'est-il resté de tout cela, et qu'en résulte-t-il? Rien ; le souvenir d'un étranger qui s'effacera demain.

On est obligé, en écrivant l'histoire de Vittoria Colonna, de revenir, comme elle dans ses vers, perpétuellement sur les mêmes idées. C'est qu'en effet sa vie n'est, d'un bout à l'autre, qu'une même pensée de désolation qui peut changer de forme, mais qui ne change pas d'intensité. Secourue par la poésie, soutenue par la foi et par la gloire qui est aussi une religion, aimée de tous ceux dont elle pouvait désirer être aimée, on eût pu croire qu'avec les ans, dont le fardeau semble en alléger d'autres, ou du moins nous empêcher d'en sentir le poids, l'existence lui deviendrait moins lourde. Il n'en était rien : elle continuait à ne trouver nulle part le calme qu'elle avait demandé tour à tour au monde et à la solitude, à la prière ou aux beaux-arts. Elle avait fait de son âme un tombeau ; mais dans ce tombeau vivaient des passions qui ne voulaient pas mourir, et réclamaient contre leur sépulture. Plus elle avait jeté de cendres sur son cœur, plus la flamme s'était révoltée contre le linceul qui l'é-

touffait, et, quoiqu'elle eût vaincu dans ces combats, on peut dire qu'elle succombait à ses victoires. Sa santé était dévastée, et le célèbre Fracastor, qui guérissait mieux les maladies qu'il ne les chantait, répondit à ceux qui le consultaient : « Que ce n'était pas à son corps, mais à son âme, qu'il fallait un médecin ; qu'autrement la plus belle lumière de ce monde ne tarderait pas à s'éteindre. »

En dépit de tout ce qui pouvait l'y rattacher, elle trouvait que pour elle la vie avait assez duré ; qu'elle y avait fait un assez long stage de douleur pour être enfin admise à plaider devant Dieu la cause de son repos. Au milieu des méditations ascétiques où elle cherchait à s'absorber, elle était visitée par les émotions les plus violentes. Elle était prise quelquefois de tels accès de tristesse, que, sans la fermeté de ses croyances, comme elle en fait dans ses lettres l'aveu à ses amis, comme elle se le dit à elle-même dans ses vers, elle eût ouvert sa porte à la mort pour la fermer à ses ennuis.

A che sempre chiamar la sorde morte
E far pietoso il ciel col pianger mio,
Se troncar l' ali io stessa al gran desio
Posso, e sgombrare il duol dal petto forte?

Meglio assai fora che alle chiuse porte
Chieder mercede, aprirne una all' obblio,
Chiuder l' altra al pensier : così poss' io
Vincer me insieme e la nimica sorte.

Gli schermi tutti, e quante vie discopre
L' anima, per uscir dal carcer cieco
Di sì grave dolor, tentato ho in vano.

Riman solo a provar, se vive meco
Tanta ragion, ch' io volga questo insano
Desir fuor di speranza a miglior opre.

A quoi bon toujours appeler la sourde mort, et vouloir attirer la compassion du ciel avec mes pleurs, si je puis couper moi-même les ailes à mes désirs et débarrasser courageusement mon cœur de ses angoisses?

Plutôt que d'aller demander merci à des portes closes, ne serait-il pas mieux d'en ouvrir une à l'oubli, de fermer l'autre à la pensée? Ce n'est qu'ainsi que je puis vaincre tout à la fois et moi-même, et le sort ennemi.

J'ai essayé de toutes les armes; tout ce que l'âme peut découvrir de chemins pour sortir de l'aveugle prison où le chagrin l'enchaîne, je l'ai en vain tenté.

Il ne me reste maintenant qu'à voir s'il subsiste en moi assez de raison pour que mes vœux insensés puissent, au delà de l'espérance, passer à quelque chose de meilleur.

Ce sont certes là d'admirables vers fortement pensés, vaillamment exprimés. De ce qu'elle ne s'est pas tuée après les avoir faits, il n'en faut pas conclure que la tentation n'était pas forte, et qu'elle pouvait s'en débarrasser avec des mots. Ce serait étrangement méconnaître le cœur humain et le cœur de Vittoria. Elle y revient trop de fois pour

que ce soit une idée de passage; on ne rend pas de cette manière celles dont l'esprit ne s'est pas habitué à remâcher l'amertume. Nul doute pour moi qu'elle n'y ait souvent songé, et que, sans les défenses de l'Église, elle n'eût fini par y céder. Elle-même avait, je crois, conscience de la faiblesse qui pouvait l'entraîner, et ce fut vraisemblablement un des motifs qui la déterminèrent à répondre aux appels de quelques villes d'Italie, qui désiraient la posséder; à essayer si le mouvement du voyage, qui est quelquefois un remède aux maux du corps, ne serait pas également salutaire aux souffrances dont il n'a que le contre-coup.

Quoi qu'il en soit, elle partit de Rome au printemps de 1537, et, après s'être arrêtée quelques moments à Lucques, elle se rendit à Ferrare, où elle avait dessein de séjourner. Elle y fut reçue, par le duc régnant, en suzeraine dont on est fier de relever. Il invita à sa cour, pour lui faire honneur, les écrivains les plus considérés de Venise et de la Lombardie, et tous s'empressèrent de venir l'y fêter, curieux de connaître et de saluer la merveille du siècle. C'était Bernardo Tasso, qui, pour préluder à l'*Amadigi*, avait déjà mis au jour plusieurs centuries de sonnets; Marco Cavallo, dont la notabilité ne m'est pas très-bien démontrée; Luigi Alamanni, l'auteur de cinq ou six épopées justement inconnues, et d'un poëme de l'Agriculture qui devrait

ne pas l'être ; le fameux Trissino surtout, qui, bien qu'il eût publié la tragédie de *Sophonisbe*, et *l'Italie délivrée* (des Goths peut-être, mais pas, hélas ! de ses vers, tout aussi barbares que les Goths), n'en passait pas moins pour un de ces météores qui font comète dans le ciel du génie. Je sais que c'est malheureux pour le génie, mais cela ne diminue pas la valeur de sa courtoisie, d'autant plus méritoire qu'il venait spontanément incliner ses éclairs postiches devant une réputation qui n'avait, Dieu merci ! rien de commun avec la sienne.

Il paraît, si l'on s'en rapporte aux mémoires épistolaires du temps, qu'elle revint à Rome en 1538, et qu'elle repartit en 1539, soit pour visiter d'autres contrées de l'Italie, soit pour revoir sa solitude maintenant négligée d'Ischia, vers laquelle s'envolaient souvent ses songes ; que redemandaient ses souvenirs, quand elle en était loin ; qui ravivait ses peines, quand elle se retrouvait face à face de ce calvaire, où saignait encore son bonheur crucifié. Deux de ses sonnets expriment avec éloquence ces mouvements contradictoires de l'âme, qui lui faisaient tour à tour aimer et haïr, chercher et repousser cette retraite.

Quand' io del caro scoglio miro intorno
La terra e 'l ciel nella vermiglia aurora,
Quante nebbie nel cor son nate allora,
Scaccia la vaga vista e 'l chiaro giorno.

S' erge il pensier col sole; ond' io ritorno
Al mio che 'l ciel di maggior luce onora;
Et da quest' altro par ch' ad ora ad ora
Richiami l' alma al suo dolce soggiorno.

Per l' esempio d' Elia, non con l' ardente
Celeste carro, ma col proprio aurato
Venir se 'l finge l' amorosa mente,

A cangiarne l' umil doglioso stato
Con l' altro eterno; e in quel momento sente
Lo spirto un raggio dell' ardor beato.

Quand, de ce cher écueil, je regarde autour de moi la terre et le ciel qu'*envermeille* l'aurore, tout ce qu'il m'a pu naître de nuages au cœur se dissipe, chassé par ces perspectives ravissantes et la clarté du jour.

Ma pensée se lève avec le soleil, puis je m'en éloigne pour retourner au mien, qui honore le ciel d'une splendeur plus grande, et il me paraît que, d'heure en heure, celui-là rappelle mon âme à son doux séjour.

A l'exemple d'Élie, non sur le char ardent de l'Écriture, mais porté sur l'or roulant du sien, mon imagination amoureuse se figure le voir venir :

Je crois qu'il vient changer mon humble état de douleur contre l'éternelle félicité, et je sens, en ce moment, pénétrer dans mon esprit un rayon enflammé de sainte béatitude.

D'une teinte plus triste et plus sévère, le second de ces sonnets me semble mieux peindre son état habituel. Le premier n'est qu'une fiction, une de ces consolations de l'esprit qui ne sont souvent

qu'un leurre, et dont le rêve ne va pas jusqu'au cœur; l'autre est douloureux comme la réalité.

Vivo su questo scoglio orrido e solo,
Quasi dolente augel che 'l verde ramo
E l' acqua pura abhorre; e a quelli ch' amo
Nel mondo, ed a me stessa ancor m' involo,

Perchè espedito al sol che adoro e colo
Vada il pensiero. E sebben, quanto bramo,
L' ali non spiega; pur quand' io 'l richiamo
Volge dall' altre strade a questa il volo.

E 'n quel punto che giunge lieto e ardente
Là ve l' invio; sì breve gioia avanza
Qui di gran lunga ogni mondan diletto.

Ma se potesse l'alta sua sembianza
Formar, quant' ella vuol, l' accesa mente;
Parte avrei forse qui del ben perfetto.

Je vis sur ce rocher horrible et solitaire comme l'oiseau plaintif à qui le rameau vert et l'eau pure répugnent : et à ceux que j'aime dans le monde, et à moi-même aussi je me dérobe;

Parce que ma pensée agile se hâte d'aller à ce soleil que je révère et que j'adore; et, bien qu'elle ne déploie pas autant que je voudrais ses ailes, cependant, quand je le lui ordonne, elle se détourne de toute autre route pour voler à celle-là.

Et, aussitôt qu'elle arrive ardente et satisfaite au but où je la dirige, une si courte joie surpasse de bien loin tout plaisir de la terre.

Ah! si mon esprit enflammé pouvait, autant qu'il le

désire, revêtir d'une forme vivante sa haute et sublime image, j'aurais peut-être ici-bas une part du bonheur parfait.

Au milieu des distractions inévitables que pouvaient entraîner tous ces changements de lieux, l'âme de Vittoria Colonna restait toujours recueillie dans son immuable et religieux isolement; elle ne s'écartait pas un jour de la contemplation des choses célestes, et, loin de se ralentir, son pieux génie semblait, en se dépensant, redoubler de force et d'opulence. Elle en devenait, s'il se peut, plus populaire; chacune de ses nouvelles productions était comme de nouvelles ailes qu'elle donnait à son nom, mais ces ailes ne lui servaient pas à gagner le port. Elle était résignée sans être calme, et sa santé délabrée se détériorait de plus en plus.

Ses poésies n'étaient pas seulement pour elle l'occasion d'une renommée à laquelle elle se montrait chaque jour moins sensible; elles étaient une instruction pour le monde, une sorte de prédication silencieuse, qui ramenait les âmes malades aux sources vivifiantes de la croix. Elle ne l'ignorait pas, et continuait à s'illustrer par esprit de charité. Elle s'était imposé le devoir d'écrire, et elle remplissait cette mission volontaire avec un zèle d'exactitude qu'on aurait pu prendre pour de la vanité, si elle ne se fût fait de sa gloire une dévotion de plus. Ce n'était point par ostentation qu'elle se

proposait pour exemple; elle croyait ne pouvoir citer un plus frappant témoignage de l'efficacité du sang de Jésus-Christ, de son ardeur toute-puissante à fondre la glace de nos fautes, *il gel delle nostre colpe*. Ce que la malveillance eût bien voulu nommer l'orgueil de l'abaissement, n'était pas même de l'humilité : c'était de la candeur.

Quelquefois elle prenait l'initiative des conseils; le plus souvent elle attendait qu'on les réclamât, et elle avait assez à faire de répondre aux questions qu'on lui soumettait. On la consultait de toutes parts comme une sainte : on s'adressait à elle pour s'informer du bon chemin, quand on l'ignorait; pour le retrouver, quand on l'avait perdu. La reine de Navarre lui demandait des avis pour son salut, et la duchesse d'Amalfi des règles de conduite. Veronica Gambara, qui l'a presque égalée comme poëte, prosternait sa ferveur devant la sienne. Le cardinal Bembo avait besoin de ses vers pour raffermir son âme ébranlée par le doute. Le pape Paul III recevait d'elle des leçons de clémence. « Donnez-moi vos élans pour me porter près du Seigneur, » lui écrivait Bernardo Tasso, dont les longues infortunes avaient peut-être fait chanceler la croyance :

Vous qui êtes en faveur près de Dieu, ne me refusez pas votre protection. Montrez-moi la route par laquelle vous marchez avec tant de sûreté au salut éternel : priez

celui qui vous voit cheminer par ce chemin, qu'il m'appelle avec la voix de sa miséricorde : et ne vous indignez pas si je m'attache aux traces de votre vertu, si, suivant comme je peux vos pas, je viens à distance derrière vous.

Cette lettre n'est-elle pas précieuse, et n'est-il pas charmant de voir un homme comme le père du Tasse s'adresser à une femme d'ici-bas absolument comme à la sainte Vierge ?

Le temps n'était plus où ces louanges, confirmées par celles de Michel-Ange, auraient pu chatouiller son amour-propre. Plus la foule attentive avait les yeux sur elle, plus elle s'en détournait, plus elle se rattachait à l'idée d'enfermer pour jamais dans quelque froide et paisible abbaye les restes avariés de ses jours battus par tant de flots contraires. Après avoir longtemps hésité entre des liens à rompre et des liens à former ; après s'être longtemps demandé si elle obéirait aux sollicitations de plus en plus sourdes du monde qui voulait la retenir, ou aux appels réitérés du ciel, tout grand ouvert pour la recevoir, le besoin du repos l'emporta ; elle crut pouvoir se délasser de l'existence avant de la quitter, et, le 15 mars 1541, elle se retira dans un monastère d'Orvieto. Elle n'y resta que quelques mois, et s'en fut bientôt à Viterbe réclamer l'ombre hospitalière du couvent de Sainte-Catherine, où sa vie, prête à disparaître, devint le modèle de la perfection chrétienne.

VIII.

A partir de cette époque, on ne sait presque plus rien de l'humble et noble cénobite, sinon qu'elle partageait son temps entre la prière et la poésie, qui n'était pour elle qu'une autre manière de prier Dieu. Que dire, d'ailleurs, de ces jours qui coulent, l'un à l'autre semblables, dans l'ombre et le silence? L'histoire humaine ne se compose que d'orages, et le livre est fini quand le calme renaît. Celui de son génie ne l'était pas encore, et c'est dans ce moutier de Sainte-Catherine, assise déjà sur les premières marches de son tombeau, qu'elle en a tracé les derniers feuillets. C'est là, dit son moderne historien, qu'absorbée plus que jamais dans ses visions d'éternité, elle exhala ses derniers vers, où respire véritablement un souffle divin, ceux-ci par exemple, qui ressemblent à un soupir de sainte Thérèse :

Quando vedrò di questa mortal luce
L' occaso, e di quell' altra eterna l' orto,
Sarà pur giunta al desiato porto
L' alma cui speme ora fra via conduce :

E scorgerò quel raggio che traluce
Sin dal ciel nel mio cor, del cui conforto
Vivo, con l' occhio più di questo accorto,
Com' arde, come pasce, e come luce.

Soave fia il morir per viver sempre,
E chiuder gli occhi per aprirgli ognora
In quel sì chiaro, e lucido soggiorno!

Dolce il cangiar di queste varie tempre
Col fermo stato! oh, quando fia l' aurora
Di così chiaro avventuroso giorno?

Quand je verrai le coucher de cette lumière mortelle, et se lever l'aube de l'éternité, mon âme sera parvenue au port si désiré, vers lequel l'espérance est maintenant en chemin;

Et je verrai briller ce rayon qui part du ciel pour m'entrer dans le cœur, cet éclair consolateur dont je vis; et mon œil, grâce à lui plus adroit, regardera comme il brûle, comme il nourrit, comme il illumine.

Il sera doux de mourir pour vivre toujours, et de fermer ses yeux pour les ouvrir sans fin dans ce séjour si lucide et si pur.

Il sera doux de changer tout le précaire d'ici-bas contre le solide et l'inébranlable! Oh! quand se lèvera l'aurore de ce fortuné beau jour?

Malgré la pureté évangélique de ses hymnes, elle craignait parfois qu'un reste de levain mortel ne fermentât dans des vers destinés pour le ciel, et elle essaya de prier dans la langue accoutumée des fidèles, mais avec des mots qui seraient les siens, avec des pensées qui ne seraient pas celles des autres. Ce fut dans cette idée qu'elle dicta quelques homélies aux religieuses ses sœurs, en employant,

pour ces saintes compositions, le latin, qu'elle supposait mieux convenir que l'idiome vulgaire à la majesté de la religion. De ces oraisons il ne nous en reste qu'une seule de quelques lignes, qui n'est pas, sans doute, un modèle d'éloquence, mais que nous rapporterons comme une curiosité littéraire qu'on ne verrait, je crois, mentionnée dans aucun livre français.

Da, precor, Domine, ut ea animi depressione quæ humilitati meæ convenit, eaque mentis elatione, quam tua postulat celsitudo, te semper adorem; ac in timore quem tua incutit justitia, et in spe quam tua clementia permittit, vivam continue; meque tibi uti potentissimo subjiciam, tanquam sapientissimo disponam, et ad te ut perfectissimum et optimum convertar. Obsecro, pater pientissime, ut me ignis tuus vivacissimus depuret, lux tua clarissima illustret, et amor tuus ille sincerissimus ita proficiat, ut ad te nullo mortalium rerum obice detenta felix redeam et secura.

Donne-moi, je te prie, Seigneur, qu'avec cet abaissement d'âme qui convient à mon humilité, avec cette élévation d'esprit que demande ta sublimité, je t'adore toujours; accorde-moi de vivre continuellement dans la crainte qu'imprime ta justice, dans l'espoir que permet ta clémence; fais que je me soumette à toi comme au plus puissant des êtres, que je t'obéisse comme au plus sage, et que je t'appartienne tout entière comme au plus parfait et au meilleur des maîtres. Je t'en conjure, père très-miséricordieux, envoie-moi ta flamme incorruptible pour qu'elle m'épure, ta lumière inaltérable pour qu'elle m'éclaire; allume en moi ce feu de l'amour divin qui consume nos fautes, et

que, libre enfin des liens du monde et des choses mortelles, je te revienne heureuse et guérie de la terre.

Quelque rigoureuse que fût sa retraite, il paraît cependant qu'elle l'échangeait de temps en temps contre le séjour de Rome, où l'appelaient soit des devoirs de bienfaisance, soit le désir impérieux de retremper, dans les entretiens sévères de Michel-Ange, un génie qui faisait partie de sa foi. Entraînée par les habitudes rêveuses de son esprit et de son cœur, Vittoria Colonna laissait quelquefois trop volontiers l'imagination gouverner sa piété, et paraissait avoir du penchant pour des innovations théologiques qui lui semblaient élargir la sphère de la poésie. Elle se méfiait de cette faiblesse, et elle avait souvent besoin qu'un austère confident réprimât ces témérités. C'est ce que ne manquait pas de faire le rude Toscan qu'elle aimait, et qui était tout à la fois pour elle et un amant dévoué et un directeur inflexible. Cet homme si audacieux dans ses conceptions et ses ouvrages, si disposé à s'affranchir des lois et des règles de la coutume pour y substituer les siennes; cet homme qui n'avait jamais pris, en fait d'art, conseil que de lui-même et de sa pensée, ne transigeait pas en matière de dogmes et de principes. Dans une nature incertaine et flottante comme la nôtre, il croyait qu'il faut à l'âme un point fixe où elle puisse recourir en toute sécurité, et que c'était, de la part de la raison, un

crime que de vouloir examiner de trop près la base où l'on s'appuie : l'examiner, c'était l'ébranler, c'était la détruire, et on n'avait rien à mettre à la place que quelque chose d'aussi vague et d'aussi confus que la raison humaine; de là vient qu'il ne ménageait pas les tendances novatrices de Vittoria. Le poëte passionné disparaissait pour faire place au confesseur. Il la reprenait avec une âpreté de tendresse qui ne lui déplaisait pas, à laquelle, en tout cas, elle se soumettait sans répliquer. Il sut ainsi l'arrêter sur la pente des mysticités, dont elle n'osait fuir d'elle-même le péril, et qui auraient pu finir par frôler l'hérésie.

Quelques esprits d'un rigorisme exagéré, ou d'une bienveillance problématique, ont pu élever des doutes sur la nature de ces relations, dont personne en leur temps ne contesta la pureté : rien ne les autorise; tout, au contraire, les dément. Il est possible que ces conversations ne roulassent pas tout entières sur des points litigieux de croyance ou d'observance religieuse; mais ceux dont le scepticisme serait le plus enclin à se méfier de l'innocence de ces controverses ne doivent pas oublier que la marquise de Pescaire n'avait plus de jeune que l'imagination, et que, pour être encore dans toute la force de son génie, Michel-Ange n'en avait pas moins alors près de soixante et dix ans.

Quoique déjà si éprouvée par le sort, la pauvre

Vittoria n'était cependant point au bout de ses misères. Il lui restait encore un chagrin à connaître, un des plus cuisants de tous, et il ne lui fut point épargné. Quoique sévèrement fermée aux rumeurs du monde, la grille de son couvent desserra ses barreaux pour y laisser entrer la nouvelle de la mort du marquis del Vasto, qui avait péri dans la fatale expédition d'Afrique. Éloigné d'elle et de ses conseils, il avait un peu repris de sa farouche nature, et on pouvait lui reprocher des duretés qui ressemblaient à des crimes; mais trop bonne pour y croire, si le bruit en était venu jusqu'à elle, elle était trop chrétienne, si ces fautes lui avaient été prouvées, pour ne pas les couvrir de son indulgence et de son pardon.

Ce coup ne pouvait manquer de réveiller d'anciennes blessures, et frappée tout à la fois comme épouse, comme mère, comme alliée d'une antique famille qui perdait son représentant, sa santé reçut un choc dont elle ne devait pas se relever. Elle ne poussa ni un cri ni une plainte : elle accepta cette mort comme un présage de la sienne, et pria silencieusement le ciel de ne pas la faire attendre. Un premier malheur avait fait son génie, celui-ci le tua. A partir de ce moment, ses prédications poétiques cessèrent, et elle ne s'occupa plus que de loin en loin de fixer dans ses vers l'éclat tremblant d'un souvenir ou le rare et fugitif trésor d'une larme.

Personne n'en eut connaissance, et ce ne fut que longtemps après qu'elle eut achevé de souffrir, qu'on put ajouter quelques grains de plus aux perles de son rosaire, quelques pages à ses œuvres, ce sonnet entre autres qu'elle avait mis sous l'invocation de son fils ou plutôt de son ombre.

Figlio e signor, se la tua prima e vera
Madre vive prigion, non l' è gia tolto
L' anima saggia, o 'l chiaro spirto sciolto,
Nè di tante virtù l' invitta schiera.

A me, che sembro andar scarca e leggiera,
E 'n poca terra ho il cor chiuso e sepolto,
Convien ch' abbi talor l' occhio rivolto,
Che la novella tua madre non pera.

Tu per gli aperti spaziosi campi
Del ciel cammini, e non più nebbia o pietra
Ritarda o ingombra il tuo spedito corso.

Io grave d' anni agghiaccio: or tu, ch' avvampi
D' alma fiamma celeste, umil m' impetra
Dal commun padre eterno omai soccorso.

Fils et seigneur, si ta première et vraie mère vit prisonnière, elle a du moins gardé la sagesse de l'âme, son éclatant esprit est toujours libre, elle a toujours autour d'elle l'invincible armée de toutes ses vertus.

Pour moi, ta nouvelle mère, qui semble aller légère et sans fardeau, et qui, dans un peu de terre, ai le cœur enfermé et enseveli, il convient que je regarde de temps en temps attentivement à ne pas trébucher sur ma tombe.

Toi, tu marches maintenant par les champs ouverts et spacieux, et il n'est plus ni pierres ni nuages qui retardent ou embarrassent la rapidité de ta course.

Moi, pesante d'années, je m'engourdis de froid! O toi, qui maintenant brûles des généreuses flammes des cieux, obtiens-moi de notre commun père éternel l'humble aumône d'un secours.

Je ne soutiendrai pas que ce sonnet soit, pour moi du moins, d'une éblouissante clarté; mais c'est presque un adieu de Vittoria Colonna à la poésie et à la terre, et j'ai pensé qu'on serait curieux d'observer les dernières lueurs d'un génie qui s'éteint dans le marasme et les mortifications du cloître. Elle n'a guère écrit d'autres vers après ceux-là. Le faix de ses années, quoi qu'elle en die, n'était pas encore d'un poids à l'écraser; mais le froid du chagrin lui remontait du cœur au cerveau, et elle n'avait courage à rien, qu'à user ses genoux aux marches des autels. Le malheur l'avait touchée de cette main de plomb qui ne souffre pas qu'on la secoue; et, à dater du jour où Dieu lui retira le fils qu'il ne lui avait pas envoyé, mais qu'elle s'était donné, elle ne fit plus que languir et traîner.

Il fut bientôt connu de toute l'Italie que sa santé déclinait de jour en jour, et que le monde était prochainement menacé d'un grand deuil. L'inquiétude et la consternation furent universelles. On fit pour elle des prières publiques, comme pour le sa-

lut des souverains. Les églises de Rome restèrent ouvertes la nuit comme le jour, pour qu'on pût à toute heure intercéder en sa faveur. Ses amis alarmés consultèrent en vain les médecins les plus renommés; aucun ne put les rassurer. Presque tous, au contraire, s'accordèrent à répondre qu'il n'y avait plus à s'adresser à la science; que Dieu pouvait guérir, mais que les hommes ne le pouvaient pas.

On peut juger en quelle estime elle était dans le monde, et des regrets qu'elle allait coûter, sur une lettre que le chef de la famille des Tolomei écrivait de Florence au docteur Cincio : « Ce que vous m'avez mandé sur l'état de la marquise de Pescaire me consterne; car elle est de ces femmes que l'univers entier doit révérer, tant elle a su réunir en elle de vertus, de courage et de bonté, et pour avoir surtout, dans ces temps de corruption, mis tant de zèle et de talent au service de Jésus-Christ. Mais je ne veux pas entrer maintenant dans l'énumération de tous ses mérites : j'en laisserai plus tard, j'espère, un témoignage irrécusable à ceux qui viendront après nous. Bien que sa vie soit telle qu'elle brillera dans tous les temps comme un autre soleil et se renouvellera comme celle du phénix, que vos soins ne se ralentissent pas !... De grâce, maître Cincio, hâtez-vous d'user de tous vos moyens pour le salut d'une si noble dame, qui fait

plus pour le monde, avec son génie et ses exemples, que tant d'autres avec leur dogmatisme et leurs sermons. Mettez là toute votre diligence, employez tout votre savoir : car si, pour notre malheur, cette femme-là venait à nous manquer, l'Italie pourrait bien dire :

« Spento il primo valor, qual fia il secondo? »

Se sentant arrivée à la dernière frontière de cette vie, où elle avait connu, disait-elle (on s'en souvient), si peu de douces larmes et tant d'amères, elle ne voulut pas la franchir sans essayer de revoir encore une fois quelques-uns de ceux qu'elle avait aimés, sans prendre congé surtout du malheureux grand homme qu'elle allait laisser derrière elle pour la pleurer. Elle se fit, au commencement de l'année 1547, transporter du couvent de Sainte-Catherine à Rome, et conduire dans le palais de Giulia Colonna sa cousine, la seule de ses parentes que la proscription de sa famille n'eût pas atteinte. Michel-Ange qu'on avait prévenu l'attendait, et, au premier regard qu'il jeta sur elle, un frisson l'avertit qu'elle était perdue; il sentit bien que c'était un adieu qu'elle venait lui faire, un adieu qu'elle venait chercher.

Il est rare qu'on se trompe, quand c'est un malheur qu'on prévoit, et il n'y eut bientôt pas moyen de s'abuser sur le sort de la marquise de Pescaire.

Elle était arrivée mourante, et la mort ne pouvait tarder à compléter son œuvre. Une fois admis près d'elle, Michel-Ange ne la quitta pas. Assis au chevet de son lit, la main de Vittoria Colonna dans la sienne, c'était lui qui la veillait, qui la soutenait, qui l'exhortait, qui lui donnait le courage qu'il n'avait pas, qui lui révélait dans sa langue poétique, empreinte de je ne sais quel attendrissement sévère qui la rendait plus éloquente, toutes les sublimités des espérances chrétiennes. Quel autre était plus digne de lui ouvrir le ciel que ce vieillard qui semblait en venir? Pontife ordonné par lui-même et par Dieu, pour conduire doucement hors du monde le seul être qu'il y eût aimé, il était là, près d'elle, avec ses cheveux blancs et son génie, comme un témoin vivant de l'immortalité. Quelle agonie! mais quel confesseur, et quel viatique incomparable que sa parole!

Vittoria Colonna n'était déjà presque plus de la terre. Elle écoutait encore de l'âme le ministre qui l'y retenait, sans le savoir, en la préparant au départ; mais, immobile et muette, elle ne pouvait déjà plus lui répondre qu'en le regardant. Cela dura jusqu'au 15 février. Ce jour-là, elle se sentit plus faible : vers le soir, Michel-Ange, qui l'observait, se leva tout à coup, effrayé d'un surcroît de pâleur. « Je me meurs, lui dit-elle : aidez-moi à réciter tout bas ma dernière prière; je ne m'en souviens

plus ! » Il la lui récita, tenant toujours sa main roidie d'où la chaleur se retirait, tandis que les lèvres attentives de la mourante remuaient sans rien articuler. Soudain toute son âme éclata dans ses grands yeux attachés sur son ami qui pleurait ; un sourire d'adieu trembla sur sa bouche, et elle expira tranquillement, en balbutiant des mots qu'il n'entendit pas. Michel-Ange morne et désolé tomba les deux genoux en terre devant la morte, et, la bouche collée sur sa main glacée, il ne pria pas pour elle, qui n'en avait plus besoin : il pria pour lui.

Ainsi finit, à l'âge de cinquante-sept ans, une des plus nobles femmes dont se puisse glorifier, je ne dirai pas l'Italie, mais l'humanité ; laissant dans la littérature de son pays un vide qui ne fut pas rempli et dont on ne s'aperçut pas, laissant après elle d'immenses regrets qui s'éteignirent bientôt, excepté dans un seul cœur. Michel-Ange fut aussi dévoué à sa mémoire qu'il avait été fidèle à sa vie. Pendant vingt ans qu'il lui survécut, c'est à elle qu'il rapporta constamment ses travaux, ses inspirations, ses pensées, car il travailla et pensa jusqu'à son dernier jour. Rien ne put fléchir que le corps chez cet indomptable vieillard, et ses vers d'octogénaire ont encore la séve et la fraîcheur de sa jeunesse. On sent souvent comme un souffle de femme passer, pour l'amollir, dans la poésie de bronze du géant : c'est le souffle de Vittoria Colonna.

Jamais son souvenir puissant ne le quitta d'une minute. Morte pour tout le monde, il semblait qu'elle vécût encore pour lui, d'une vie invisible il est vrai, mais toujours présente. Elle ne lui parlait pas, mais il l'entendait. C'était elle qu'il interrogeait en lui dans ses jours de trouble et de découragement, et, aveugle, il se faisait relire ses lettres, pour tâcher, en l'écoutant, de la revoir dans son âme. C'est après une de ces lectures qu'il dit à Condivi, le plus cher de ses disciples, qu'il emportait une sorte de remords au tombeau : c'était de n'avoir point osé toucher de ses lèvres le front livide et froid de la marquise de Pescaire. Il semblait que, s'il eût ainsi épousé sa mort, il n'eût pas attendu si longtemps pour la rejoindre, et que cette espèce d'hymen funèbre lui eût assuré sa possession pour l'éternité.

Le désespoir de Michel-Ange n'avait pas de ces rages de larmes qui s'épuisent par cela même qu'elles tombent. Tout était à fond de cœur chez lui. Tout revêtait chez lui le caractère de la force et de la durée. Il portait dans ses moindres sensations la vigueur de sa pensée, et la vivacité de son chagrin se trahissait moins par la tendresse de l'expression que par sa persévérance. Il n'avait pas la tristesse abandonnée des faibles, cette tristesse à fleur de terre qu'emporte le premier vent qui passe; la sienne, solidement plantée dans le sol de son intelligence, était inquisitive

et raisonneuse : elle jetait tout à la fois ses branches et ses racines dans l'infini. Ces douleurs-là n'ont d'autre terme que le nôtre. Voilà ce qu'il faut bien se dire, quand on veut juger les vers armés de toutes pièces que le sublime artiste semble avoir, comme d'impérissables sentinelles, posés devant la tente mortuaire de Vittoria. Il faut s'y arrêter longtemps pour s'apercevoir de ce qu'ils ont de vivace et de pénétrant. Il suffit, pour justifier notre opinion, de la lecture de ce sonnet qui ne fait point pleurer, mais penser; qui n'a point le caractère fuyant d'un soupir ou d'une larme, mais le caractère solide de la réflexion.

Quando il principio dei sospir miei tanti
Fu per morte dal cielo al mondo tolto,
Natura, che non fè mai si bel volto,
Restò in vergogna, e chi lo vide, in pianti.

O sorte rea dei miei desiri amanti,
O fallaci speranze! o spirto sciolto,
Dove se' or? La terra ha pur raccolto
Tue belle membra, e 'l ciel tuoi pensier santi.

Mal si credette morte acerba e rea
Fermare il suon di tue virtuti sparte,
Ch' obblio di lete estinguer non potea,

Che spogliato da lei, ben mille carte
Parlan di te; nè per te 'l cielo avea
Lassù, se non per morte, albergo e parte?

Quand, par la mort, le ciel ravit au monde celle qui fut pour moi la cause de tant de soupirs, la nature, qui ne fit jamais si beau visage, en demeura toute honteuse; et ceux même qui n'avaient fait que la voir pleurèrent.

O destinée mauvaise à mes fervents désirs! ô fallacieuses espérances! ô esprit délivré du monde, où es-tu maintenant? La terre a recueilli tes beautés mortelles, et le ciel tes saintes pensées.

Elle s'est bien trompée dans sa perversité, la mort, si elle a cru, en se hâtant, arrêter par l'univers le retentissement de tes vertus, que tout l'oubli du Léthé ne pouvait éteindre.

Car, veufs de ta présence, des milliers d'écrits nous parlent de toi, et ce n'est que par la mort que le ciel, en t'ouvrant là-haut un asile, pouvait avoir sa part de tes richesses.

Le temps, qui se rit de tous les flambeaux et de toutes les poussières, a dispersé, avec les cendres de Vittoria Colonna, toutes ces nuées phosphoriques d'épitaphes et d'élégies, qui vinrent un instant, comme un dais, se suspendre au-dessus de sa mémoire, ou s'allumer comme des cierges autour de son cercueil : car, si Michel-Ange n'eut pas de rivaux dans son amour, il en eut plus d'un dans ses regrets; et, dès que le monde eut perdu celle qu'il devait oublier si vite, les poëtes les plus famés entonnèrent à l'envi ses louanges. Ce fut au reste la

seule pompe qui honora ses funérailles. Elle avait demandé, dans son testament, à être inhumée comme une simple sœur professe, et l'on obéit fidèlement à l'humilité de ses dernières prescriptions. Ses restes furent portés au couvent de Sainte-Anne qu'elle avait habité, et il y a tout lieu de croire qu'ils furent déposés dans le caveau commun des religieuses de l'ordre. C'était en quelque sorte, pour réparer ce qu'elle appelait les erreurs de sa vie, prendre le voile après sa mort.

« Vittoria Colonna eut ainsi, dit le chevalier Visconti, le dernier et le plus consciencieux de ses historiens, une tombe aussi humble que son berceau avait été superbe; une tombe d'abord ignorée, et qui fut ensuite, je l'ajoute avec rougeur, complétement négligée; et rien, ni l'éclat du talent et de la vertu, ni le sentiment de l'honneur national, ni le respect des grandeurs du pays, rien n'a fait naître à personne l'idée de lui élever un monument qui serait peut-être moins à sa gloire qu'à la nôtre! »

Ce monument qui manque à l'Italie, où on en a tant érigé, comme partout, à une foule de nains ridicules qu'on donne pour des colosses, il n'y eut jamais dans le monde qu'un homme capable de le lui élever, et il ne se sentit pas de force à l'entreprendre. Il lui avait bâti dans sa pensée un mausolée dont il était jaloux, et dont il n'eut pas le courage d'arracher les toiles, pour l'exposer aux

regards profanes des indifférents. Craignant de l'immoler une seconde fois en essayant de la faire revivre, son génie effrayé recula devant sa tâche. Intimidé par la douleur, il n'osa ni la sculpter ni la peindre. Il avait peur d'offenser Dieu en reprenant au ciel par la force de son art ce que le ciel avait repris à la terre par la mort, et Vittoria Colonna n'eut pas, tant qu'il vécut, d'autre temple que son âme. Il se contentait de songer à elle, et de se murmurer tout bas son éloge, sans même prononcer son nom; c'était sa manière de la pleurer.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

C'est surtout pour ces êtres marquants, dont la vie est injustement confinée dans les limites de leur siècle, que l'histoire demande à ne pas s'arrêter au tombeau; c'est pour eux qu'il doit y avoir une sorte de biographie posthume, occupée de recueillir tout ce qui les recommande à l'attention de leurs derniers neveux. Il faut, quand elle en est digne, tâcher de ranimer leur gloire défunte, et regarnir de feuilles le lierre chauve et jauni de leur couronne; il faut, dans le seul intérêt de la morale et de la vérité, aider leur mémoire à franchir la barrière, toujours si bien gardée, de nos préventions ou de nos dédains, et, contrôlant leurs titres, assigner hardiment l'oubli devant l'opinion.

C'est ce devoir d'honneur et de conscience que nous voulons essayer de remplir en faveur de Vittoria Colonna. Après avoir tenté de rappeler à l'attention capricieuse des hommes les divers accidents

d'une vie qui fut un modèle d'amour et de dévouement, il nous reste à interroger de plus près ce noble type du génie féminin, à examiner plus en détail les œuvres dont notre négligence a laissé périmer la valeur. Ce n'est qu'après avoir soigneusement compté et remis dans leur jour ces reliques, que nous pourrons savoir d'une manière moins équivoque jusqu'à quel point elle a mérité d'être déifiée par décret de ses concitoyens, décret contre lequel semble protester depuis trois siècles le silence de ses descendants.

Je veux bien croire que sa beauté, sa richesse, son rang, le demi-jour splendide où elle se tenait cachée comme la divinité dans sa lumière, aient exercé, quand elle vivait, une action toute-puissante sur le jugement des poëtes de son temps. Les poëtes, même les plus habiles, sont assez sujets à se laisser éblouir, et il est convenu que les vers ne prouvent rien autre chose que le talent de ceux qui les font. Mais à côté de ces vers, qui sont faits pour la montre et pour le public, il y a des éloges qui paraissent d'autant plus véridiques, d'autant plus sincères qu'ils sont plus secrets, et qu'ils n'auraient aucune raison d'être, s'ils n'étaient l'expression franche et désintéressée d'un sentiment et d'une opinion ; c'est là ce qu'il faut voir.

Nous n'attachons qu'une importance fort secondaire à des galanteries de rhétorique, toujours

prêtes à pousser sous les pas d'une jolie femme; nous n'en attachons même qu'une assez médiocre aux octaves monumentales élevées à Vittoria dans le vaste temple de l'Orlando. Nous avons l'expérience de ces sortes de courtoisies, et ce n'est pas d'hier que les plus grands écrivains ont vu briller, tout exprès pour les vanter, les plus belles âmes dans les plus beaux yeux. Cela ne tire pas à conséquence. Mais que, dans leurs lettres confidentielles, ces mêmes hommes répètent et motivent des louanges dont ils n'ont rien à attendre, ni un compliment de reconnaissance, ni le remercîment d'un regard ou d'un sourire, il me semble que la thèse est toute différente, et qu'on peut avoir quelque confiance dans des panégyriques qui n'en demandent pas d'autres.

Je fais bon marché des politesses lyriques de Bembo, mais j'ai foi dans la sincérité de sa prose. Je crois qu'il pensait ce qu'il disait, quand il parlait d'elle tout bas comme il eût parlé de quelque grande reine; quand il se félicitait de tout ce que sa pourpre avait gagné depuis les lignes flatteuses qu'elle avait écrites à son intention :

Ne penso giammai d' aver cotanto guadagnato, quanto ora, poichè ella così onorotamente da me scrive.

Agostino della Chiesa, qui n'avait pas reçu d'elle les mêmes témoignages d'estime et d'affection, ne

se fait pas prier pour la porter aux nues d'emblée. « Dans ses merveilleuses rimes, s'écrie-t-il, elle a bâti à son époux un mausolée qui durera autant que le monde, et qui sera toujours honoré. » Il est certain que le prophète a tort, mais cela n'empêche pas le critique d'avoir raison. Le même auteur, dans son *Teatro delle donne letterate*, ne craint pas d'affirmer « qu'il n'y a aucun écrivain italien de son temps, qui, soit en vers, soit en prose, ne l'ait célébrée et élevée au-dessus de tout son sexe, *soprà tutto il sesso donnesco.* » Et ce n'est pas là une vaine assertion! Pour peu qu'on se donne la peine de feuilleter les archives littéraires du XVIe siècle, on est tout étonné de cette foule de noms distingués qui fait cortége au nom de Vittoria Colonna, et plus surpris encore que cette escorte n'ait pas forcé les portes de l'avenir.

Il semblait, mandait Guidiccioni, évêque de Fossombroni, à Giuseppe Jove son confident, que « l'âme non-seulement de Pétrarque, mais de Platon même, se fût envolée et réfugiée dans cette sainte poitrine. » Giammateo Toscano en disait autant sous d'autres formes. Sadolet, dans une lettre au cardinal Polo, s'applaudit d'avoir été cité et approuvé par elle : « Ce dont je me réjouis incroyablement, » reprend-il avec enthousiasme. *Quod ego incredibiliter gaudeo.* Tous ces gens-là n'étaient sans doute pas des esprits de première force; mais

c'étaient des hommes très-éclairés, d'un savoir élégant et facile, très-capables d'estimer les personnes et les choses à leur valeur. Où en serions-nous d'ailleurs, s'il fallait absolument avoir du génie pour juger et apprécier celui des autres? Le génie à ce compte, comme c'est du reste assez son habitude, courrait grand risque de ne prêcher que dans le désert.

On est à peu près sûr de retrouver un écho de ces sentiments et de cette sympathie d'admiration chez la plupart des contemporains de cette docte héroïne, qui ont laissé, je ne dirai pas un nom, mais une trace de leur existence. Lodovico Dolce se faisait gloire d'éditer ses œuvres, et Giovanni Filocalo, d'écrire l'histoire de sa vie. Fabricio Luna oubliait la philologie pour s'extasier devant celle qui tient, suivant lui, le premier rang entre les femmes,

Che delle donne tien la prima gloria.

Le cardinal Pompeo Colonna entreprend en son honneur un livre où nous autres hommes n'avons pas beau jeu, *Le lodi delle donne*, et le cardinal Contarini ne se croit pas libre de ne pas mettre sous la protection d'un si beau nom son savant ouvrage du *Libre arbitre*. Sannazare enfin, qui est resté plus célèbre qu'elle, en parle comme un vassal de sa souveraine. Pourquoi? ce n'est probablement pas pour la remercier du sonnet qu'elle devait écrire sur sa mort.

Elle exerçait un charme inconcevable sur ceux qui la voyaient. Elle avait en elle tout ce qui attire et tout ce qui retient. « J'ai été rendre visite à la marquise de Pescaire, écrivait Luca Contile au comte Carpegna son ami, et j'y suis resté, malgré moi, plus de quatre heures. Dans sa gracieuse modestie, elle ne me montrait aucun déplaisir d'une indiscrétion qui lui semblait sans doute naturelle : et moi, fier avec raison de son indulgence, je ne m'inquiétais guère d'abréger l'entrevue. J'ai vraiment cru que je ne pourrais jamais me résoudre à m'en aller. » A qui l'avait connue, dit un de ses biographes, il restait un regret continuel de ne plus la voir, un souvenir qu'aucun éloignement, aucune absence ne pouvait effacer. C'est ce que le poëte Alamanni lui écrivait à elle-même, dans une lettre qui mérite d'être conservée : « Je n'imaginais pas avoir tant de peine à partir, et emporter avec moi de Rome un si grand désir d'être auprès de Votre Excellence, une si grande douleur de l'avoir quittée. Je traîne après moi ce tourment tout le long du chemin, et plus je m'éloigne, plus il s'accroît. Je n'ai, à ce sujet, qu'une grâce à rendre à la fortune, c'est de m'avoir donné pour compagnon de route le cardinal Hippolyte d'Este, mon patron. Je vois avec plaisir que votre souvenir ne le sert pas d'autre manière que moi. Cela me console un peu de n'être pas le seul si maltraité. »

Son nom, tant qu'elle vécut, servit de terme de comparaison pour toutes ces Saphos en herbe, qui annonçaient ou paraissaient annoncer des fleurs : elle est, ou elle sera, une Vittoria-Colonna! Longtemps après, on lui rendait encore hommage en le dépréciant : cette femme surpasse ou surpassera Vittoria! On ne croyait pas pouvoir pousser plus loin l'éloge, et le fait est qu'il n'y en a guère au delà. « Vous êtes le soleil d'un ciel dont Vittoria n'est que la lune, » écrivait Benedetto Arrighi à Tullia d'Aragone.

Vittoria una luna, e Tullia un sole.

Se servir d'une gloire pour en exalter une autre, c'est la reconnaître.

Si on voulait, comme c'était l'usage au XVI[e] siècle, rassembler, sous le titre de *Tumulus Victoriæ Columnæ*, tous les madrigaux honorifiques dont elle a été l'objet, un volume n'y suffirait pas. Bernardo Tasso en remplirait à lui seul bien des pages. Outre une demi-douzaine de sonnets à son adresse, autant d'odes, et trois ou quatre canzones, deux de ses pastorales, et elles sont fort longues, lui sont entièrement consacrées. Après lui et quelques autres déjà cités, on trouverait dans cette cour d'adorateurs, parmi les Italiens seulement, Francesco della Torre, Allegretti, Giovanni della Casa, Tebaldeo, Toscani, Gonzaga, voire même ce ca-

pitan de Marino, qui, un siècle après qu'elle ne pouvait plus s'en plaindre, s'avisa de placer son portrait dans le musée en Espagne qu'il se faisait bâtir, en y accolant un huitain ridicule où l'addition de ses mérites se termine par un total de deux Vénus, quatre Grâces et dix Muses. On y rencontrerait aussi plus d'une femme : Veronica Gambara, dont elle a aimé le talent et la personne; Camilla Guidiboni, Gaspara Stampa, Laura Terracina enfin, qui mourut assassinée par son mari, et que cette distinction, heureusement fort rare, n'a pas fait vivre davantage. Viendraient ensuite les Latins, Vida en tête, avec son églogue de Nice, qui ne vaut pas mieux que tout ce qu'il a fait, mais une églogue d'évêque a toujours son prix; Flaminio, avec ses délayages de Catulle; Le Minturno, avec les fragments de sa *Colonnéide*, et vingt autres qui valent peut-être l'honneur d'être nommés, mais qu'on ne me saurait aucun gré de faire connaître. Je ne répondrais pas que ce livre fût très-amusant; mais rien que la table des matières serait une excellente leçon de philosophie.

Que serait-ce maintenant, si l'on ajoutait, à ces révérences de la poésie, tout ce qu'ont dit de Vittoria Colonna les critiques qui ont vécu après elle : Rinaldo Corso, qui a écrit sur son mince recueil un énorme volume d'énormes gloses; Crescimbeni, Tiraboschi, Muratori, Quadrio, Maz-

zuchelli, Corniani, Denina, et tant d'autres dont j'omets les noms, parce que je le veux bien, ou parce que je ne les sais pas! ce serait certainement là un ouvrage des plus curieux, et un sujet d'observations bien tristes, de voir tous les efforts qu'ont faits tant d'ingénieux esprits pour empêcher de s'enfoncer dans l'oubli une mémoire qui devrait n'avoir besoin d'aucun secours pour surnager.

Si leurs plaidoyers apologétiques n'étaient que des complaisances à l'adresse de quelque héritier jaloux de redorer le blason de son aïeule, nous n'aurions pas à y réfléchir; mais il n'en est rien : ce sont des décisions de conscience, que de sévères savants prononcent ou croient prononcer devant la postérité, des savants d'une probité exacte et scrupuleuse, qui ne se feraient pas, pour caresser l'orgueil des vivants, les flatteurs assermentés d'une ombre. Ils peuvent se tromper, mais c'est de bonne foi qu'ils se trompent, en observant minutieusement toutes les formes de la justice, et l'on ne doit voir dans leur jugement que l'expression vraie d'un sentiment raisonné, qui aurait dû rencontrer des échos plus dociles et surtout plus nombreux.

Nous avons déjà eu l'occasion de rapporter l'avis favorable de Muratori. Voici maintenant les termes de Quadrio, qui ne le lui cèdent en rien :

« Vittoria Colonna ne marchait pas seulement l'égale des poëtes les plus renommés ; on peut dire que, dans son habileté à peindre les affections les plus près du cœur, elle a su l'emporter sur ses contemporains. Tous les écrivains qui ont traité de ces matières ont payé largement leur dette à la plus chaste et la plus glorieuse de nos muses. Nous, nous ne saurions mieux la louer qu'en répétant, avec le jésuite Possevino, que tous ses vers, sans exception, respirent la dignité de l'âme, la sainteté de la religion, la grandeur de l'intelligence. » Il n'y a là ni emphase ni surcharge d'expression ; cela porte avec soi le cachet de la franchise. C'est à nous de voir si le critique a mis cette franchise au service du bon goût ou de l'erreur, et c'est ce que nous ne tarderons pas à établir.

Quoique passablement flatteuse, cette opinion est presque terne à côté des formules tant soit peu dithyrambiques de Crescimbeni. Il semble que le sang du vieux docteur se réchauffe à l'idée de redonner du lustre à cet astre voilé par les brouillards de l'indifférence et la poussière de nos vanités toujours en lutte les unes avec les autres. Nous transcrirons en entier sa tirade, qui a d'ailleurs le mérite de la brièveté, d'autant qu'au xvie siècle l'Italie comptait plus de cinquante femmes poëtes, presque toutes remarquables par leur talent, et que la préférence éclatante qu'il donne à une

d'entre elles ne peut avoir d'autre cause qu'une supériorité manifeste.

« La barbarie du siècle précédent, dit-il, reçut alors un coup dont elle ne put se relever, et ce coup lui fut porté par la valeureuse main d'une femme. Il semblait que le ciel eût fondu en elle, non-seulement tous les charmes des muses, mais toutes les sciences, et, comme en un lieu sûr et choisi, déposé dans son sein les dons les plus précieux. Je veux parler de cette merveilleuse Vittoria, dont Rome, je dirai même la terre entière, n'a jamais vu et ne verra peut-être jamais l'égale, soit pour l'éclat de la naissance, soit pour la beauté du corps, et la beauté plus inaltérable de l'âme. Si, frappé de ces qualités, le monde ne sut pas l'appeler l'unique, la Toscane reconnut bien qu'elle l'était dans son art. Personne n'a manié la lyre avec plus d'adresse ; elle en a touché les cordes avec tant de bonheur et d'autorité, qu'elle s'est élevée au-dessus de toutes ses rivales, et peut se glorifier de marcher de pair avec les plus grands des successeurs de Pétrarque : aussi se sont-ils accordés à lui donner le titre de divine, qui lui a été depuis universellement confirmé ; et ce n'est pas sans raison qu'on lui a décerné cet honneur, car elle a dispersé et caché dans ses vers de telles semences de savoir, que son canzoniere peut se dire une mine inépuisable de l'or le plus pur et des pierres

les plus rares. C'est à la découverte de tant de trésors que s'appliqua, sans épargner son zèle et sa fatigue, le très-savant évêque de Strongoli, Rinaldo Corso. Il regarda comme une fortune pour son talent de pouvoir orner de ses doctes et élégants commentaires les œuvres de cette incomparable femme. »

Devant des éloges si divers et toujours unanimes, qui paraissent évidemment n'avoir d'autre but que l'équité, on reste confondu de la négligence non moins unanime qui leur a succédé. D'où peut venir, d'une part, ce respectueux faisceau d'admirations ; de l'autre, ce dédaigneux concert d'indifférence ? S'il n'y a pas de motif pour soupçonner l'intégrité des premiers juges, y en a-t-il pour suspecter la nôtre ? Sommes-nous simplement ignorants et orgueilleux de l'être, ou sommes-nous tellement saturés des chefs-d'œuvre d'aujourd'hui, que nous n'ayons pas à nous inquiéter des merveilles d'hier ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il n'y a point d'effet sans cause, et, quoique peu confiant à l'espoir de changer en attention une insouciance de parti pris, je ne crois pas inutile de rechercher pourquoi, contre toute raison, nous nous obstinons à ne pas penser comme nos pères. S'il ne faut pour cela que relire une à une les pièces du procès, nous les relirons ; et nous ferons plus, nous les discuterons.

II.

Quoi qu'ait pu faire Vittoria Colonna, sans peut-être y viser, pour que sa mémoire ne fût pas aussi cachée que son tombeau, l'arc-en-ciel de sa renommée s'est éteint avec sa vie, et ce n'est pas d'elle que l'on peut dire ce qu'elle disait, avec amour, de son *beau soleil* éclipsé :

La morte fama al suo valore aggiunge;
E il tempo avaro, che i bei nomi asconde,
Quella del suo velen serba.

La mort a rehaussé sa gloire, et le temps avare, qui cache les beaux noms, épargne à celui-là son venin.

Le temps a été pour elle à peu près aussi impitoyable qu'il pouvait l'être, et il ne s'en est pas tenu là. Il lui a infligé l'affront qui lui eût été le plus sensible, si elle avait pu le prévoir; il a rejeté dans l'ombre, et maintenu à peine dans les arrière-plans de l'histoire, le nom guerrier de cet époux qu'elle avait si soigneusement embaumé dans ses vers. Je ne sais si c'est injuste pour lui, mais c'est barbare pour elle.

Tout déplorable que soit de notre part un oubli qui n'est pas sans exemple, il faut cependant convenir qu'on pourrait alléguer, pour le justifier,

des raisons qui ne sont pas toutes mauvaises. La première, c'est que, jusqu'en 1840, on ne possédait guère de ses œuvres que des éditions fautives et incomplètes. Et Dieu sait si depuis 1840 on a eu le temps de s'occuper en Europe de quelques larmes âgées de trois cents ans! La seconde, que nous avons déjà donnée, c'est que, dans ce dédale de regrets et d'espérances, nous sommes absolument sans lumière et sans guide. Chaque pièce se contente d'avoir un numéro, et ce n'est peut-être pas assez pour nous éclairer. La meilleure raison de nos négligences enfin, c'est que les poésies de Vittoria se composent à peu près exclusivement de sonnets, qui ne roulent que sur deux sujets : la mort de son mari et la religion. On peut craindre que ce ne soit monotone, et, quoique ces pièces soient fort courtes, elles sont si multipliées qu'on peut craindre que ce ne soit bien long.

Il y en a, je le sais, davantage dans Pétrarque, dont la renommée est désormais inexpugnable; mais c'est Pétrarque, et il paraît avoir absorbé à son profit tout ce que nous avions d'attention à donner à ces doubles quatrains de mesure pareille, toujours suivis de deux tercets. Cette préférence de la mémoire peut d'ailleurs s'expliquer par le motif qu'il est le premier en date, et le premier aussi sous le rapport du talent. Ses sujets ne sont pas plus variés, mais il supplée à l'unifor-

mité de ses thèmes et de son rhythme par ses coquetteries d'harmonie, par l'abondance et la souplesse de ses pensées, voire même par ses jeux de mots insolites, dont le faux goût n'est jamais sans grâce. Je n'oserais pas affirmer qu'il soit aujourd'hui, sauf de nom, beaucoup plus connu que ses imitateurs, mais on le lit encore de temps en temps; c'est au détriment de ses disciples, qui en ont approché quelquefois d'assez près. Les curieux qui l'ont lu pensent avoir assez fait pour l'honneur du sonnet, et, supposant avec la clairvoyance de leur paresse qu'on ne peut pas aller plus loin que lui, ils se croient dispensés de s'en assurer. Voilà pourquoi tant d'esprits choisis, qui ont marché sur ses traces, n'ont pas laissé vestige de leur passage. Pétrarque a effacé d'avance les pas de ses successeurs.

Après une longue interruption de ferveur de la part des fidèles, le culte de ce divin génie se reprit à fleurir au XVIe siècle avec une sorte de fanatisme. Bembo donna le signal de cette recrudescence, et fut bientôt suivi par une interminable procession de rimeurs à l'eau rose, dont les noms se sont envolés sans écho, comme, des cordes de la viole, ces bouquets de notes qui s'effeuillent et se fondent dans l'air en s'y épanouissant. Ils s'attachèrent à mouler le tour de leur pensée sur celle du maître, à faire jouer dans leurs vers mordorés tous ces reflets de métaphores qui miroitent

dans les siens. Ils n'ont pas toujours manqué le but, mais trop souvent aussi ils ont pris leurs mines pour de la physionomie, et, trompés par l'analogie sur la valeur des termes, là où Pétrarque a jeté des fleurs, ils ont semé des fioritures. Puis presque tous, croyant que l'amour conduit au Capitole, ont simulé des passions qu'ils n'avaient pas. Ils se sont, en vue de les peindre, arrangé des misères de convention : ils ont fait toilette de tourments, et battu dans leurs vers de la fausse monnaie de douleurs. Ils ont fait de l'amour le marchepied de leur poésie; c'est le contraire, quand on est réellement épris : on fait de la poésie le marchepied de son amour.

C'est le sentiment de cette distinction qui établit, entre tous ces bateleurs et Vittoria Colonna, une si énorme différence. Elle est bien, à leur façon, légèrement maniérée, et, comme eux, elle met bien par-ci par-là un peu de rouge à sa souffrance; mais sa pâleur ne se cache pas tout entière sous le mensonge du fard. Un vrai cœur saigne sous les dentelles que chiffonnent ses vers, et ses gémissements chantés ne sont pas pour cela des chansons. En dépit des atours dont se pomponne son affliction, elle est bien celle qui a pu dire d'elle-même avec vérité :

Se mai misero visse in doglia e pena,
Avvolto in nero duolo, in nero manto,
Quella son' io che vivo sol di pianto.

Si jamais infortunée a vécu dans la douleur et dans la peine, enveloppée dans le noir manteau du deuil, c'est moi : je suis celle qui ne vis plus que de pleurs.

Il est certain que, par un reste d'habitude mondaine, elle drape quelquefois avec trop d'art les plis sombres de sa bure, et qu'elle prend de préférence un mouchoir brodé pour s'essuyer les yeux. Mais ce qu'il y a de tout aussi sûr, c'est qu'elle a réellement besoin de les essuyer, et qu'elle n'écrit pas par gentillesse et par vanité : elle écrit pour user sa douleur, en lui donnant une forme ; pour que cette douleur, en s'exhalant dans ses vers, ne soit plus aussi entière en son âme. Je n'en veux pour témoin que le premier sonnet imprimé dans ses œuvres. Malgré quelques taches d'afféterie qui sont plutôt encore la faute du temps que la sienne, il est impossible de se méprendre au sentiment qui l'a dicté.

Scrivo sol per sfogar l' interna doglia
Di che si pasce il cor, ch' altro non vole,
E non per giunger lume al mio bel sole,
Che lasciò in terra sì onorata spoglia.

Giusta cagione a lamentar m' invoglia;
Ch' io scemi la sua gloria assai mi dole;
Per altra penna e più saggie parole
Verrà chi a morte il suo gran nome toglia.

La pura fè, l' ardor, l' intensa pena

Mi scusi appo ciascun, grave cotanto
Che nè ragion, nè tempo mai l'affrena.

Amaro lagrinar, non dolce canto,
Foschi sospiri, e non voce serena,
Di stil nò, ma di duol mi danno il vanto.

Je n'écris que pour exhaler la douleur intérieure dont se nourrit mon âme, qui ne veut rien autre chose; non pour ajouter quelque lumière à mon beau soleil, qui a laissé sur terre une dépouille si honorée.

Une juste cause me porte à gémir, et cependant la crainte de diminuer sa gloire en la chantant m'afflige. Une autre plume, des paroles plus éloquentes viendront, qui raviront à la mort son grand nom.

Que la fidélité, l'amour, la violence de ma peine m'excuse près de chacun, une peine si vive, qu'il n'est ni temps ni raison qui puissent lui mettre un frein.

L'amertume des larmes, non la douceur du chant, de ténébreux soupirs et non pas la sérénité de la voix, me donneront le mérite : du style? non; mais de la douleur.

La première partie des œuvres de Vittoria Colonna se compose d'une épître que nous avons déjà cataloguée, d'un canzone et d'un madrigal que nous ne compterons que pour mémoire, et de cent trente-quatre sonnets qui sont à peu près tous autant de méditations sur ses chagrins. Ils forment en quelque sorte l'histoire poétique de son cœur, et on peut, en les lisant attentivement, traverser page à page toutes les vicissitudes de cette passion que la mort

brise sans l'interrompre, et qui se prolonge au delà du tombeau. Il se trouve à peine quelques épisodes dans ce long poëme de fidélité rétrospective, et on ne serait pas fâché qu'il y en eût davantage, quoique l'accessoire soit presque aussi triste que le fond. C'est sans doute une condition essentielle que de pleurer, si l'on veut faire pleurer les autres ; mais il y faut de la mesure, et le plus sûr moyen de tarir les larmes d'autrui est de ne pas discontinuer les siennes. C'est un art que n'a pas Vittoria Colonna, preuve évidente, à mes yeux du moins, qu'elle ne songeait pas au public, qu'elle n'usait de la parole que comme moyen de mettre sa peine à l'aise, et, si cela peut se dire, donner de l'air à son chagrin.

L'ordre dans lequel ces sonnets ont été rangés dès l'origine, ordre adopté ou prescrit par elle-même pour dérouter la curiosité, ne me paraît pas être celui dans lequel ils lui sont tombés de l'âme ou venus à la plume. Quoiqu'elle eût fait, pour ainsi dire, profession de constance, et que la sienne fût à l'abri de tout soupçon, il est cependant certain que sa douleur eut des intermittences, et qu'elle finit par s'endormir. On voudrait pouvoir suivre pas à pas ces alternatives; et, si cela n'est point tout à fait impossible, c'est tout au moins fort difficile. Ici, en effet, on croit s'apercevoir que, bien qu'elle se rappelle encore ses serments, un germe inavoué

d'oubli lève à côté d'eux dans son cœur. Plus loin, ses regrets amortis reparaissent avec vivacité, comme pour cacher qu'un engourdissement passager les a surpris. C'est ainsi que le sonnet quarante-huitième, où elle invoque un cher souvenir contre les orages et les séductions du monde, les troubles de l'Océan et le chant captieux des Sirènes (indice peut-être que, si elle ne l'avait point écouté, elle l'avait pour le moins entendu), me paraît postérieur au soixante-dix-huitième, écrit à l'occasion du quatrième anniversaire de la mort de son époux, à une époque où elle était encore dans toute la ferveur de son deuil, et ne songeait guère que le monde pût avoir des dangers pour elle. Je sais que le cœur est assez sujet à ces flux et reflux de la passion qui vous inonde et se retire, puis revient vous assaillir avec une nouvelle impétuosité; mais, si fréquents dans l'amour qu'on a pour les vivants, je ne sais jusqu'à quel point ces ressacs d'affection peuvent agiter l'amour qu'on professe pour les morts. Il me semble que celui-là doit en avoir l'immobilité, l'invariable et mystérieuse fixité, et que, vouloir y porter le mouvement de la vie, c'est le détruire.

III.

Je me suis jusqu'ici montré si partial pour cette noble femme, qu'on pourrait supposer qu'un examen plus approfondi de ses œuvres a changé mon jugement et me force à retrancher de mes éloges. Il n'en est rien ; je les maintiens tous. Je crois seulement devoir y joindre quelques observations que je m'étais abstenu de faire, et qui, tout en les modifiant, leur donneront peut-être plus de prix. Quoique cela n'arrive que trop souvent, louer n'est pas mentir, et le seul moyen suivant moi de faire valoir les qualités est de ne pas cacher les défauts. Il y en a de très-marquants chez Vittoria Colonna.

Un des plus sensibles est cette stagnation d'intérêt, qui résulte naturellement d'un amour sans avenir et sans péripéties. Elle-même n'est pas sans inquiétude sur le froid que peut jeter dans ses vers une passion qui n'a plus où se prendre, et elle cherche à y échapper par la subtilité. Elle se pose à ce sujet une série de questions sophistiquées, où l'aiguisement de la douleur n'en est une preuve que pour elle.

S' alla mia bella fiamma ardente speme
Fu sempre dolce nodrimento ed esca,
Ond' è che quella spenta l' ardor cresca
E in mezzo 'l foco l' alma afflita trema?

Fugge il piacere a la speranza insieme,
Come dunque la piaga si rinfresca?
Chi mi lusinga, o qual cibo m' inesca,
Se morte ha tolto i frutti, i fiori, e 'l seme?

Quel foco forse, che 'l mio petto accende,
Da così pura face tolse amore,
Che l' immortal principio eterno il rende.

Vive in se stesso il mio divino ardore :
Nè il nutrir manca : chè dall' alma prende
Il cibo, ch' è ben degno al suo valore.

Si l'ardente espérance fut toujours le doux aliment dont s'entretint ma belle flamme, d'où vient que, cette espérance éteinte, mon ardeur s'accroît, et qu'au milieu du feu, mon âme affligée frissonne?

Le plaisir et l'espérance ont coutume de fuir ensemble : comment donc se fait-il que ma plaie se ravive? Qui peut flatter ma faim, et qui peut l'apaiser, si la mort a tout cueilli sur mon arbre, et les fruits et les fleurs et la graine?

Ce feu peut-être qui me brûle le sein, l'amour l'a emprunté d'un flambeau si pur, que son principe impérissable le rend éternel.

Ma divine ardeur subsiste d'elle-même, et la subsistance ne lui manque pas; c'est de l'âme qu'elle tire ce qui la fait vivre, et l'aliment est digne de ce qu'il nourrit.

Il n'y a rien à dire à la confection de ce sonnet, rien à reprendre au style sous le rapport de la précision, de l'élégance et de l'harmonie. Le second quartetto même est d'une grande beauté. Mais cela n'a pas le caractère de simplicité qui touche et qui émeut.

L'idée est alambiquée ; l'auteur aux abois cherche à se réfugier dans l'antithèse contre le vice d'une situation qui a, pour nous comme pour elle, le malheur de ne pouvoir changer. Elle n'y réussit qu'imparfaitement, et l'on voit déjà dans cette poésie saine encore, quoique prête à se gâter, poindre ce goût fiévreux d'expressions antilogiques, qui fit si contagieusement grimacer la littérature italienne sous la tutelle de Marino et des muguets de son école : le vent des pleurs, la pluie de soupirs, le feu glacé, la glace enflammée, *Il vento di pianto, la pioggia di sospiri, il gelato foco, l' inflammato ghiaccio.* Les alliances de mots ne sont des richesses qu'autant qu'il y a inclination de part et d'autre, mais les mariages forcés sont la ruine des langues.

Hâtons-nous d'ajouter que, s'il y a dans le recueil de Vittoria Colonna plus d'un sonnet où l'esprit a égaré le cœur, il y en a davantage où le cœur a si bien conduit l'esprit, qu'en ne s'adressant qu'à l'imagination, c'est à l'attendrissement qu'elle arrive. En voici un que nous nous empressons de choisir pour dédommager du précédent, et qui, bien que d'une forme allégorique, parvient pourtant à l'émotion. Il est plein de ces douces réminiscences qu'on aime à voir, comme des feux follets, voltiger et trembler dans les brumes de l'âme.

Oh ! che tranquillo mar, oh ! che chiare onde
Solcava già la mia spalmata barca,

Di ricca e nobil mercè adorna e carca,
Con l' aer puro, e con l' aure seconde!

Il ciel, ch' ora i bei vaghi lumi asconde,
Porgea serena luce e d' ombra scarca;
Ahi! quanto ha da temer, chi lieto varca!
Chè non sempre al principio il fin risponde.

Ecco l' empia e volubile fortuna
Scoperse poi l' irata iniqua fronte,
Dal cui furor si gran procella insorge.

Venti, pioggia, saette insieme aduna,
E fiere intorno a divorarmi pronte;
Ma l' alma ancor la fida stella scorge.

Oh! quelle tranquille mer, oh! quelles claires ondes sillonnait naguère ma barque goudronnée, fière de sa riche et noble cargaison, avec l'air pur et les brises propices!

Le ciel, qui maintenant cache ses astres amoureux et charmants, répandait alors une lumière sereine qu'aucune ombre n'effleurait. Hélas! que n'a-t-il pas à craindre, celui qui s'embarque joyeux? Il est si rare que la fin réponde au commencement!

Voici tout à coup que la fortune impie et capricieuse découvre un front chargé d'inique colère, et sa fureur soulève une immense tempête!

Elle convoque à ma ruine les vents, la pluie et les éclairs; elle assemble autour de moi des monstres prêts à me dévorer; mais, à travers tous ces dangers, mon âme aperçoit toujours sa fidèle étoile.

Cette petite pièce me paraît complétement irréprochable. Le mouvement en est rapide, l'idée nette, et suivie d'un bout à l'autre avec une ai-

sance de naturel qui demande beaucoup d'art. L'image a peut-être aujourd'hui le tort de manquer de nouveauté, mais elle ne l'avait pas encore du temps de Vittoria. On a un peu, depuis elle, abusé de l'Océan et des barques plus ou moins bien calfatées qui s'y hasardent; mais ce n'est que de la poésie de barcarolles, qui n'est bonne à chanter nulle part. Ce dont on n'abuse pas, c'est de vers semblables au dernier; il est d'une grâce de mélancolie ravissante, et, si on ne savait pas à quelle sphère appartient l'étoile qui s'y allume, on pourrait la chercher dans le ciel de Pétrarque.

Nous avons cité tout à l'heure un exemple de cette espèce d'idéologie amoureuse, où la force de s'engager une passion sans issue. Ce n'est pas le seul que nous pourrions donner. Elle ne se laisse que trop souvent aller à ces raffinements d'analyse qui suppléent chez elle aux événements. Elle y revient sans cesse, mais quelquefois avec un bonheur qui prouve qu'il n'y a pas de sujet pauvre quand la pensée est riche. Quelle élégie plus énergique et plus touchante que ces quatorze vers où elle se débat tout entière, cœur et génie, dans des nœuds qu'elle ne peut pas briser et qu'elle ne voudrait pas rompre? N'est-ce pas là le cri d'une de ces âmes malades, qui, pour parler comme saint Jean Chrysostome, se complaisent dans leurs blessures et les brûlures de leurs plaies?

Chi puo troncar quel laccio, che m' avvinse,
Se ragion diè lo stame, amor l' avvolse;
Nè sdegno il rallentó, nè morte il sciolse;
La fede l'annodó, tempo lo strinse?

Chi 'l fuoco spegnerà, che l' alma cinse,
Che non pur mai di tanto ardor si dolse,
Ma ognor più licta a grande onor si tolse,
Che nè sorpir, nè lagrimar l' estinse?

Il mio bel sol, poi che dalla sua spoglia
Voló lontano, dal beato regno
M' accende ancora e lega, e in cotal modo;

Che accampando fortuna, forza e ingegno,
Mai cangeranno in me pensieri e voglia:
Si m' è soave il foco, e caro il nodo!

Qui peut rompre le lien dont je suis enlacée, si l'amour en a tordu le fil fourni par la raison; si la colère du sort ne l'a pas détendu; si la mort ne l'a pas tranché; si le nœud que fit la foi, le temps l'a serré?

Qui amortira le feu dont mon âme est assiégée, quand, au lieu de se plaindre de tant d'ardeur, elle en est à tout instant plus heureuse, et tient toujours à grand honneur que ni larmes ni soupirs ne l'aient éteint?

Mon beau soleil s'est envolé du monde, pour regagner le ciel; mais du haut de son bienheureux séjour il m'enflamme encore, et me lie, et de telle façon,

Qu'en se liguant avec la fortune, ni force, ni génie ne changeront jamais en moi mes pensées ou mes désirs, si douce m'est cette flamme, et si cher m'est ce nœud.

Nous voyons encore là revenir ce beau soleil dont

elle est si prodigue, et qui, tout exilé qu'il est de son horizon, semble pourtant n'en pas bouger. Qu'on accepte ou non ce mot d'affection (peut-être naturel, parce que rien n'est plus vrai qu'il y a pour nous des êtres qui font le jour en se montrant), j'avoue que cette métaphore ne me plaît pas infiniment. Je me fais malaisément l'idée d'un soleil qui s'envole, en laissant sa dépouille sur la terre. Qu'est-ce que c'est qu'une dépouille de soleil? Est-ce que les astres changent de peau comme les serpents? Décidément j'aimerais mieux une autre image que celle-là. Il faut cependant bien s'accoutumer à cette dénomination assidue de soleil, quand on veut lire Vittoria Colonna : car c'est un solstice perpétuel que ses vers, et les malheureux rayons de l'ombre de Pescaire se retrouvent à presque toutes les pages. On s'y fait; souvent même on n'est pas fâché de les apercevoir, et, dans mainte circonstance, elle en tire merveilleusement parti. Nous donnerons, à l'appui de ce dire, un de ses plus éloquents sonnets; il est d'une élévation toute lyrique, mais l'exaltation du style n'ôte rien au poëte de sa tristesse :

Parmi che 'l sol non porga il lume usato
In terra a noi, nè in cielo a sua sorella :
Nè più scorgo pianeta o vaga stella
Chiari i raggi rotar del cerchio ornato.

Non veggio cor più di valore armato :
Fuggito è il vero onor, la gloria bella :

Nascosta è ogni virtù nobil con ella,
Nè vive in arbor fronde, o fiore in prato.

L' acque torbide sono, e l' aer nero :
Non scalda il fuoco, nè rinfresca il vento,
Ch' hanno smarrito la lor propria cura.

Di poi che 'l mio bel sol fu in terra spento,
O è confuso l' ordin di natura,
O il duolo ai sensi miei nasconde il vero.

Il me semble que le soleil ne verse pas ses feux accoutumés, ni à nous sur la terre, ni dans le ciel à sa sœur. Je ne vois plus le char brillant des planètes ou des étoiles tourner là-haut sur leurs roues de lumière :

Je ne vois plus de cœurs armés d'héroïsme : le véritable honneur a fui, la belle gloire aussi : toute vertu est cachée comme elle. Il ne vit plus de feuilles sur l'arbre, ou de fleurs dans la prairie.

Les eaux sont troubles, et l'air est noir : le feu n'échauffe plus, le vent ne rafraîchit pas ; les éléments déroutés ne savent plus ce qu'ils ont à faire.

Depuis que mon beau soleil, à moi, s'est éteint sur la terre, ou l'ordre de la nature est dérangé, ou la douleur cache à mes sens la vérité.

Il faudrait n'avoir jamais aimé pour ne pas sentir combien ce sonnet est pris à fond dans l'âme. Qui n'a pas éprouvé qu'à certains moments de la vie la présence bénie d'un seul être semble semer autour de nous les miracles, et qu'il les emporte en s'éloignant? Cette présence est à la

lettre comme un soleil immatériel qui, en l'illuminant, transfigure autour de nous l'univers : cette absence est comme une invasion des ténèbres qui dérobe tout à nos regards, une nuit sans étoiles qui ne nous laisse pas espérer d'aurore. Ces idées ont cessé d'être neuves, et les poëtes anglais de nos jours, qui connaissent mieux que d'autres les moindres secrets de la mélancolie, n'ont pas manqué de s'en emparer pour en développer la pensive opulence; mais ils n'ont fait que suivre, avec une grâce de tristesse plus persuasive et plus ferme, la voie tracée par Vittoria Colonna. C'est quelque chose pour sa gloire d'avoir été la première, et d'avoir fourni un modèle qu'il est toujours plus facile de surpasser que de créer. Surpasser? pas toujours. Qui ne croirait, en effet, si on en taisait la date, lire dans le sonnet suivant une traduction inédite de Coleridge?

Nel fido petto un' altra primavera,
Di vaghi fiori e verdi frondi adorna,
Produce quel gran sol, che sempre aggiorna
Dentro 'l mio cor dalla sua quarta spera.

È la sua luce d' ogni tempo intera :
Non s' asconde la notte, o il dì ritorna :
Ma in questo e in quello albergo ognor soggiorna,
Quì co' be' rai, là con la forma vera.

Sono i soavi fior gli alti pensieri,
Ch' odoran lieti per quell' alma luce,
Che sol li crea, nodrisce, apre e sostiene.

Le frondi verdi son la dolce spene
Ch' egli dal ciel mi manda; e vuol ch' io speri
D' esser con lui beata ov' ei riluce.

C'est dans mon sein fidèle un autre printemps, orné de belles fleurs et de vertes feuilles, que produit ce grand soleil, qui, de sa haute sphère, fait encore le jour dans mon âme.

Sa splendeur inaltérable est toujours tout entière. Il ne ne se cache pas la nuit, il ne revient pas avec l'aurore ; ou la nuit ou le jour, il ne quitte ni mon cœur ni son ciel. Il y demeure sans cesse, ici avec ses beaux rayons, et là avec sa véritable forme.

Les belles fleurs sont les hautes pensées qui se parfument, joyeuses, à cette sublime lumière, qui seule les crée, les nourrit, les épanouit et les soutient.

La douce espérance fait les vertes feuilles qu'il m'envoie du ciel, et il veut que j'espère de partager un jour, là où il brille, sa béatitude avec lui.

Ce qui distingue particulièrement ce petit chef-d'œuvre, c'est une qualité bien rare dans la poésie italienne, surtout à cette époque : le sentiment des beautés de la nature se mêlant aux émotions du cœur, soit pour en adoucir le fiel, soit pour en augmenter l'amertume. Ces mystérieuses associations entre l'âme et le monde extérieur, qui sont un des grands charmes de la poésie du Nord, sont généralement peu communes chez les peuples du Midi, où tout est en dehors, où il semble qu'on n'ait pas à rêver autre chose que ce qu'on voit; où

le ciel, toujours pur, semble interdire à l'âme les nuages qu'il n'a pas; où le soleil, toujours chaud et radieux, prête au chagrin l'éclat qu'il donne à la joie, et fait aussi bien des opales avec nos pleurs qu'avec des gouttes de rosée. Vittoria Colonna, qui portait dans l'âme « un hiver d'affliction, » a su trouver de ces traits de sympathie cachée entre le paysage et celui qui l'admire, et ils nous saisissent d'autant plus qu'on s'attend moins à les rencontrer. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire encore quelques-uns de ces vers, où, de la contemplation des choses mortelles, elle s'élève à la réflexion des plus hautes vérités :

Nella dolce stagion non s'incolora
Di tanti fiori oppur frondi novelle
La terra, nè sparir fa tante stelle
Nel più sereno ciel la vaga aurora;

Con quanti alti pensier s' erge ed onora
L' anima accesa, ricca ancor di quelle
Grazie del lume mio, ch' altiere e belle
Mostra ardente memoria d' ora in ora.

Tal potess' io ritrarle in queste carte,
Qual l' ho impresse nel cor! che mille amanti
Accenderei di casti fuochi eterni.

Ma chi potria narrar l' alme cosparte
Luci del mortal velo, e quegl' interni
Raggi della virtù sì vivi e tanti?

Dans la douce saison la terre ne s'encolore pas d'autant

de fleurs et de feuilles nouvelles ; l'aurore vermeille ne fait pas, du ciel serein, disparaître autant d'étoiles,

Qu'il s'élève de hautes et nobles pensées dans mon âme enflammée, riche encore de toutes ces grâces de ma lumière, dont l'ardente mémoire me reproduit d'heure en heure la céleste pureté.

Ah ! si je pouvais les retracer sur ces pages, telles que je les porte imprimées dans le cœur, j'embraserais tous ceux qui aiment de chastes feux éternels.

Mais qui pourrait dire les sublimes étincelles dont le voile mortel de l'âme est constellé ? qui pourrait compter les rayons intérieurs de la vertu, si vifs et si nombreux ?

Ces idées, d'un ordre sévère, quoique peut-être bien encore entachées de quelque recherche, annoncent, par leur caractère même de tranquillité, plus de vraie douleur que des vers plus éplorés. Elles annoncent aussi une certaine tendance à se retrancher contre l'acuité de ses maux dans le calme de la création. C'est presque s'en guérir que de savoir l'associer à ses peines ; ce qu'on lui donne de son deuil, on se l'ôte de l'âme. Vittoria Colonna paraît ne pas l'ignorer, et, quoique ces allusions ne soient pas aussi fréquentes qu'on le voudrait, elles sont cependant chez elle plus nombreuses que dans aucun poëte de son temps. Quelquefois elle consacre à ce genre de pensées un sonnet tout entier ; quelquefois ce n'est qu'un trait qu'elle encadre dans sa composition, et qui fait

longtemps rêver; car l'œuvre matérielle de Dieu ne change pas plus que le cœur humain, et, tant qu'il y aura des prairies en fleur et des âmes souffrantes, on soupirera comme elle en voyant ces prairies et ces fleurs :

Se verde prato, e se fior vari miro,
Priva d' ogni speranza trema l' alma :
Che rinverde il pensier del suo bel frutto
Che morte svelse.

Si je vois la prairie brodée de mille fleurs diverses, mon âme, dont l'orage a effeuillé toute espérance, frissonne; car je sens reverdir en moi la pensée du beau fruit qu'elle donne, et que la mort a cueilli.

Ce style figuré n'a cependant rien qui choque les habitudes prosaïques des esprits qui s'honorent le plus du nom de positifs. Il est clair et intelligible pour tout le monde; mais Vittoria Colonna ne s'en contente pas toujours. En essayant d'y échapper, il lui arrive de s'égarer dans des contorsions qui donnent au chagrin des traits méconnaissables. Son platonisme tourmenté se distille en images, spirituelles sans doute, mais avant tout bizarres. Le sentiment est vrai, l'expression fausse. Elle rend, en l'imitant, la nature même artificielle. Sa douleur se déforme et devient sous sa plume ce que les ifs de Versailles deviennent sous la serpe qui les torture. Ce sont toujours au fond des arbres, mais ils n'en ont pas l'air, et ils n'ont pas l'air non plus

de ce qu'on veut qu'ils soient. Ces plantes déguisées de force en obélisques, ces végétaux sculptés en pyramides, ne sont pas plus du domaine du jardinage que du domaine de l'architecture. C'est tout uniment du mauvais goût, et c'est ce mauvais goût dont il n'est pas rare de retrouver la trace dans les poésies du XVIe siècle, et en particulier dans celles de Vittoria Colonna. Qui croirait, par exemple, que le sonnet que nous allons citer est de la même main que les deux précédents?

Mentre un pensier, dall' altre cure sciolto,
Con l'alma del comun danno si lagna,
Sì largo pianto il tristo sen mi bagna,
Che forma un fonte il vivo umor raccolto.

Ove, come in un specchio, il suo bel volto
Rimiro : onde le lagrime ristagna
Quel piacer, che dall' altro mi scompagna.
Ma nè questi, nè qual m' appaga molto!

La grata vista il lagrimar affrena :
E rimangon sì caldi i miei sospiri,
Ch' asciugan del già scorso pianto l'onde.

Se ciò non fusse, per la dolce vena
Delle lagrime mie, gli alti desiri
Avrian le stelle avverse quì seconde.

Tandis qu'une pensée, dégagée de tout autre souci, se lamente avec mon âme de leur perte commune, des pleurs si abondants baignent mon triste sein, qu'en se réunissant ils forment une source vive ;

Là, comme en un miroir, je revois son beau visage : d'où il arrive que mes pleurs s'arrêtent, suspendus par ce plaisir de voir qui me dérange de celui de me plaindre ; mais ni ceci ni cela ne me satisfait beaucoup.

La gracieuse vision m'enlève au besoin de pleurer, et mes soupirs demeurent si brûlants qu'ils essuient les flots de larmes que je viens de verser.

S'il n'en était pas ainsi, mes hauts désirs, par la douce vertu de ces larmes, auraient ici pour propices les étoiles les plus adverses.

Je ne répondrais pas que cette version fût fidèle, quelque soin que j'aie pu prendre pour la rendre exacte. On a beau saisir en effet, ou croire saisir le sens de cette poésie quintessenciée, il se volatilise dès qu'on cherche à le fixer. Notre langue, si sage de sa nature, malgré les tours de force et de passe-passe qu'on lui a fait faire, se refuse à donner une forme quelconque à ces arguties, qui sont plutôt des impressions que des idées, et qui trouvent dans la langue italienne un moule si harmonieux, que l'oreille trompée finit par abuser l'entendement. Je ne sais si ce sonnet a jamais compté beaucoup d'admirateurs, mais je ne suppose pas qu'il ait jamais été clair. Quant à moi, qui m'imagine le comprendre, je n'oserais me charger de l'expliquer. J'admets l'image des pleurs formant goutte à goutte un miroir où se peint trait pour trait le fantôme qu'ils évoquent. Je conviendrai même qu'elle

est d'une délicatesse hardie, qui ne me déplaît pas; mais que d'art, que d'adresse il faudrait pour dégager le diamant de la coque terreuse où il se cache ! Sauf le style, qui est d'un ton plus décidé, d'un tissu plus solide que celui des *seicentisti*, c'est déjà le même parti pris de ne pas vouloir, quand on souffre, s'habiller de souffrances qui ont déjà servi. Cela peut avoir son avantage; l'inconvénient n'est pas moindre. Si vous vous appliquez à verser des larmes d'une essence particulière, il pourrait se faire que personne ne les prît pour des larmes.

IV.

On doute à bon droit des peines qu'ont chantées, dans le siècle suivant, tous ces singes lyriques de Gongora, qui sanglotaient à la dernière mode, et renchérissaient de pathos sur les hyperboles sentimentales dont le Bembo ne fut pas assez économe; il n'en est pas de même pour Vittoria. Quoiqu'elle ne se refuse pas de temps à autre un costume de petite-maîtresse, on aperçoit encore sa douleur à travers les plis chatoyants de sa robe, et jusque sous le velours parfumé de son masque. On peut sans contredit blâmer chez elle ces fantaisies de ruisseaux et de fontaines, coulant tout exprès de ses yeux, pour réfléchir à sa pensée l'astre absent qui ne luit plus dans son âme; mais ce ne

sont là que des mirages, qui s'en vont, comme ils font tous, aussi vite qu'ils viennent. Son deuil sincère en a bientôt raison. A part la gaze métaphysique où s'entortille parfois son cœur, on sent qu'elle est vraiment poëte et vraiment malheureuse.

Ce qui distingue spécialement ses poésies, ce n'est pas l'abondance des pensées, c'est la persistance d'une seule, attestant la persistance de ses regrets; c'est l'incroyable quantité de formes qui se présentent à elle pour l'exprimer. Cette pensée dominante est : qu'elle et son époux avaient une seule existence pour eux deux; qu'elle participe de sa mort comme il participait de sa vie, et que, depuis qu'il n'est plus, elle se traîne péniblement dans le vide, planète à demi éteinte, qui n'aspire qu'à s'éteindre tout à fait en ce monde pour se rallumer dans l'autre.

> Mentre io quì vissi in voi, lume beato,
> E meco voi, vostra mercede, unita
> Teneste l'alma, era la nostra vita
> Morta in noi stessi, e viva nell' amato.

Deux pages plus loin elle reproduit la même thèse, mais avec d'autres développements et sous un nouveau jour. Depuis que le ciel a dénoué l'union chérie qu'il avait lui-même préordonnée, elle ne vit plus. Son âme est comme retenue dans une prison, d'où elle ne peut s'échapper pour se rejoin-

dre à son soleil perdu : elle n'aspire qu'à réchauffer son vol à sa lumière,

> Chè sol nel viver suo conobbe vita.

Nous retrouvons encore à cinq ou six sonnets de distance la même pointe de sentiment traduit par la même philosophie. La mort a eu beau briser le nœud qui l'enchaînait, le lien n'en subsiste pas moins. C'est grâce à lui qu'elle peut se détourner des erreurs du monde et se maintenir dans la voie de l'honneur. Si le ciel lui fut avare d'autres faveurs, si la mort lui a enlevé son bien le plus cher, elle n'en vit pas moins avec lui :

> Pur con lui vivo : ed è quanto desio.

Elle revient ailleurs, en y mêlant d'autres images, à cette part d'elle-même qui palpite obstinément dans la poitrine glacée d'un mort. D'autant plus cruel qu'on pourrait le supposer plus indulgent, le trépas n'a fait qu'effacer de la terre la lumière qui lui brillait, sans parvenir à l'étouffer dans son cœur, et le sort irrité veut la punir d'une constance qui l'outrage. Elle serait si heureuse, en mourant, d'en finir avec l'agonie, que le malheur se refuse à frapper un coup décisif et ne veut pas d'une victoire complète; il la laisse enfermée vivante dans cette vraie mort :

> Mi lascia viva in questa morte vera.

On la voit à de courts intervalles essayer de modifier ses regrets; puis ils reprennent petit à petit le même accent, et elle ne comprend pas qu'elle respire encore, quand

La moitié de sa vie a mis l'autre au tombeau.

Elle s'étonne de pouvoir cheminer encore dans ce monde, maintenant qu'elle est séparée du soleil qui la guidait. Quels ciseaux, sans en trancher tous les fils, ont pu couper la trame que le ciel avait serrée? Puisqu'elle ne vivait que dans celui qui la nourrissait de sa vie, est-ce qu'elle n'aurait pas dû se perdre et mourir dans sa mort?

Nella sua morte ancor dovea morire.

Quelquefois, tout en se plaignant de la mort qui l'a si durement frappée, elle ne laisse pas que de l'accuser d'impuissance; elle retient encore en son âme la noble flamme qui l'a brûlée, aussi vive, aussi entière que lorsque le ciel l'alluma. Comme une cire molle et fidèle à l'empreinte du cachet, elle s'est imprégnée de la gloire de son époux. Son cœur, en dépit du veuvage, est resté le pieux et secret sanctuaire où il déposait ses pensées, et la mort n'a pas appauvri ce trésor :

Nè di morte l'acerbe invide offese
Mi fan restar del gran tesor mendica :
Chè vivo di sue glorie al mondo sole.

Curieux sous le rapport de l'art, à cause de la variété de tournures que l'auteur sait mettre au service de son talent, on ne saurait cependant disconvenir que le retour infatigable de la même idée ne finisse par être fatigant pour le lecteur, qui n'a pas les mêmes raisons que le poëte pour s'y complaire. On en a bientôt assez de cette mort taillée à facettes comme un diamant et de cette vie taillée de même que la mort. Vittoria elle-même a paru le sentir, et elle interrompt parfois ces gammes de gémissements pour interroger d'autres cordes de douleur. C'est ainsi qu'elle suspend de temps en temps ses pleurs, soit pour donner une marque d'attention à des malheurs qui lui rappellent les siens ou qui lui semblent moins rudes que son fardeau, soit pour déplorer la perte d'un grand homme, soit enfin pour répondre à des preuves de sympathie qui allégent ses ennuis sans pourtant l'en distraire. Quelquefois c'est un livre qu'elle a pris pour s'oublier, et qui ne fait qu'affiler sa mémoire. Ici elle plaint Virgile d'être venu trop tôt, et de n'avoir pu connaître son époux. Quelle n'eût pas été son épopée, si, au lieu d'Énée, il avait pu choisir le marquis de Pescaire! Là elle félicite Bembo, dont elle vient de lire les ouvrages, et dont l'éloquence lui paraît digne des grandeurs qu'elle ne se sent pas la force de célébrer. Plus loin elle cherche à consoler Molza de la mort de son père et de sa mère, expirés tous

deux le même jour, et c'est pour leur envier le sort qui leur a fait si douces les heures qui sont aux autres si amères :

Che l' ultime ore a voi di morte
Fe' dolci, che son sempre agli altri amare.

Ailleurs on la voit s'interrompre dans la lecture de l'histoire romaine pour devenir jalouse de Julia, femme de Pompée, qui meurt de douleur en croyant que son époux vient d'être mortellement blessé :

Felice Giulia, dolor grave vinse
L' animo vostro, che di quello escluse
Desio di vita; e le speranze chiuse
Là dove insieme la ragion ristrinse!

L' amato sposo d' altrui sangue tinse
La veste, quando alto timor confuse
Il petto vostro, u' il suo ghiaccio diffuse
Allor che maggior male amor dipinse.

Quante morti vi tolse, e lunghe e vere
Quell' una che vi diede in un momento
Per fuggir grave mal piume leggiere?

Ma io che maggior danno or provo, or sento,
Ho dal mio chiaro sol voglie sì altiere
Che mio mal grado il cor vince il tormento!

Heureuse Julia! la douleur, qui a vaincu votre âme, en a chassé le désir de vivre : en même temps que la raison les resserrait, elle a clos vos espérances.

C'était le sang d'autrui qui teignait la toge d'un époux

aimé, quand la terreur a troublé votre sein ; vos sens se sont glacés au moment où votre amour se peignait un malheur qui n'était pas.

Oh ! combien de morts, de longues et véritables morts, vous a épargnées cet unique trépas, qui vous a, pour fuir le mal, donné en un instant des ailes si légères !

Mais moi, qui aujourd'hui subis et pleure une perte réelle, je ne meurs pas : je reçois de mon soleil de tels ordres d'existence, que mon cœur est bien forcé d'être plus fort que son tourment.

Quoiqu'ils s'écartent peu du sujet continuel de ses douloureuses préoccupations, il serait à désirer que ces sonnets épisodiques fussent plus nombreux. Ils aident le lecteur à mieux se figurer quelle pouvait être cette vie terne et solitaire de Vittoria Colonna, dont de si minces événements variaient seuls l'uniformité : une lettre, une lecture, un poëte qui se révèle, un poëte qui disparaît. Grâce à eux, on est plus étroitement initié aux habitudes de son chagrin. Elle s'y est pour ainsi dire cloîtrée, et il n'y a pas plus de situation dans le drame de ses jours qu'il n'y en a dans celui des solitaires. Aujourd'hui c'est la visite silencieuse d'un billet de Michel-Ange, d'une stance de la comtesse de Correggio, qui peuplera pour quelques instants sa cellule ; demain c'est un bruit du monde, qui, franchissant les clôtures de son couvent ou les rivages de son île, lui annoncera la mort d'un poëte ami, qui fait vide dans la littérature.

Poichè tornata sei, anima bella,
Alla porta celeste, onde partisti,
Quanto lasciati hai noi miseri e tristi,
Tanto lieta hai nel ciel fatt' ogni stella.

Non piango già il tuo ben, ma l'empia e fella
Sorte del mondo, il qual, mentre vivesti,
Col dotto stil così onorato festi,
Che non fu ugual in questa etade o in quella.

Rimaso è senza te povero e privo
D'ogni sua gloria, e per disdegno e doglia
Sommerso ha quasi Roma il Tebro altero.

Sol per te ha fatto quel, che per lo divo
Cesar già fece : e a par di quella spoglia
Pianto ha la tua, beato almo Sincero.

Depuis que tu es retournée, belle âme, à la porte céleste d'où tu étais partie, tu nous a laissés aussi misérables et aussi tristes, que tu as fait au ciel chaque étoile joyeuse.

Ce n'est pas ton bonheur que je pleure, mais l'impitoyable destinée du monde; tu l'as, durant ta vie, si bien honoré par tes doctes ouvrages, que dans aucun siècle, dans celui-ci ou dans celui-là, il n'eut pareil honneur.

Il est demeuré sans toi pauvre et privé de gloire, et peu s'en est fallu que, de douleur et de colère, le Tibre altier n'ait submergé Rome.

Le soleil a fait pour toi ce qu'il avait fait jadis pour le divin César, et, à l'égal de cette noble dépouille, il a pleuré la tienne, sublime et bienheureux Sannazar!

L'éloge est assurément un peu fort pour l'auteur du roman pastoral de l'*Arcadie* et du poëme

sacré des *Couches de la Vierge*, dont le latin vieillot ne rappelle en rien, quoi qu'on en dise, la jeunesse inaltérable du vieux latin de Virgile. Il est assez douteux qu'à l'occasion du décès de Sannazare le Tibre au désespoir ait songé à noyer Rome, et plus que douteux que la consternation du soleil ait été jusqu'à vouloir renouveler en son honneur l'éclipse dont il fit hommage à la mort de Jules César; mais le sentiment est noble et les vers sont beaux : c'est là l'important. Il n'y faut pas d'ailleurs regarder de si près, quand il s'agit de fêter les talents qui s'en vont. On leur fait un si piètre accueil quand ils arrivent, qu'il est bien permis de les saluer trop bas quand ils partent. Ce qu'on ne leur paye pas en vivat, on l'acquitte en adieux. Cela vaut encore mieux que de rester insolvable.

V.

Un des charmes les plus irrésistibles de Pétrarque est, au milieu d'une diversité infinie de pensées et d'images, au milieu d'une profusion inouïe d'expressions pittoresques, l'unité de sentiment qui règne dans ses poésies. Il vous transporte avec lui dans une région riche et fertile, où la température est toujours égale, où la terre mollement ondulée n'a ni montagnes inaccessibles, ni fondriè-

res que l'œil ne peut sonder, Il vous maîtrise par la grâce et le parfum de ses fleurs, par la saveur de ses fruits, par la fraîcheur de ses eaux, jamais par le désordre et l'imprévu de ses paysages, jamais par un de ces brusques accidents qui vous font passer inopinément du calme à la tempête et des glaces du pôle aux orages brûlants des tropiques. Il est tout à la fois tranquille et tourmenté, nuageux et serein, et l'impression qu'on en reçoit est d'une douceur de tristesse qui pénètre l'âme sans la déchirer. C'est dans cette espèce de quiétude mélancolique où il vous plonge, qu'il faut chercher le secret d'une popularité qui est peut-être un peu déchue, depuis qu'on a pris goût aux torrents de poésie tapageuse qui se sont naguère échappés des cavernes du romantisme, mais dont le retour est infaillible; l'état naturel de l'âme n'est pas la fièvre.

L'unité de sentiment est aussi un des mérites de Vittoria Colonna; mais ce sentiment, plus exceptionnel que celui de Pétrarque, cette constance qui ne peut donner lieu à aucun autre espoir que celui de la mort, ne pouvait exercer la même influence sur les esprits. Ajoutez aussi que la nature même de ce sentiment fait obstacle à l'essor de sa verve, et qu'on sent quelquefois passer dans sa poésie le froid de la tombe où elle est continuellement agenouillée. Il y a dans le *Canzoniere* de Pétrarque le double mouvement de son existence et

de celle de Laure. Il n'y a, dans les élégies de Vittoria Colonna, d'autre vie que la sienne. Je sais que dans Pétrarque un livre entier de ses poésies ne contient que des lamentations sur une perte dont il ne peut se consoler; mais il est précédé d'un autre où se renferment toutes ces alternatives de joie et de découragement, d'espérances et de déceptions, qui constituent la vie. Il n'y a rien de semblable dans son élève : elle commence où il finit; elle n'espère pas un instant voir s'arrêter ses pleurs, et l'on en vient, par compassion, à souhaiter comme elle un terme à ce supplice, qui menace de n'en pas avoir.

Dal vivo fonte del mio pianto eterno
Con maggior vena largo rivo insorge,
Quando lieta stagion d' intorno scorge
L'alma, ch' ha dentro un lagrimoso verno.

Quanto più chiaro e vago il ciel discerno,
E il mondo adorno, se la terra porge
Le sue vaghezze, misera s' accorge
Che 'l bel di fuor raddoppia il duolo interno.

Ristretta essendo in luogo orrido e solo,
Accompagnata dal proprio martire,
Legati i sensi tutto al bel pensiero,

Con veloce, spedito, e altiero volo
Giunger la mente al mio sommo desire,
Oggi è quanto di ben nel mondo spero.

La source vive de mes pleurs éternels se gonfle et s'é-

panche en plus large ruisseau, quand elle voit s'épanouir autour d'elle le joyeux été, mon âme, qui porte en elle un hiver d'affliction.

Plus je vois le ciel clair et enchanté, et le monde ravi, quand la terre étale ses charmes, plus mon âme attristée s'aperçoit que la beauté du dehors redouble le deuil intérieur.

Resserrée dans un lieu horrible et solitaire, accompagnée de mon propre martyre, liée de tous mes sens à la même pensée,

Je voudrais, orgueilleuse, pouvoir d'un vol prompt et rapide renouer mon esprit au but suprême où il aspire ; y parvenir est tout ce que j'espère de bonheur en ce monde.

On peut maintenant juger, sans que nous ayons besoin d'y insister, quel est le caractère général des premières œuvres de Vittoria Colonna : une douleur placide, parce qu'elle se croit incurable, une aspiration sans trêve à rejoindre dans un monde inconnu, mais meilleur, ce qui a cessé d'être de celui-ci. On ne s'étonnera pas, pour peu qu'on lise studieusement ces vers, que, lasse de semer ici-bas tant de larmes stériles, elle ait hâte de se confiner dans les cieux, et ne veuille plus attacher qu'aux branches de la croix toutes ces guirlandes d'immortelles qu'elle a suspendues jusqu'ici au marbre d'un tombeau. Mais ce ne sera pas sans un dernier combat contre ses souvenirs de la terre qu'elle prendra ce dernier parti, et l'on

sentira souvent que, même en la quittant, elle y tient encore par quelque fil :

Lasciar non posso i miei dolci pensieri
Ch' un tempo mi nudrir, felice amando;
Or mi consuman, misera! cercando
Pur quel mio sol per strani alti sentieri.

Ma tra falsi desiri e pianti veri,
La cagion immortal vuol che, obbliando
Ogn' altra cura, io viva al fin sperando
Un giorno chiaro dopo tanti neri.

Onde l' alto dolor le basse rime
Muove, e quella ragion la colpa toglie,
Che fa viva la fede e 'l duolo eterno.

In fin all' ultim' ora quelle voglie
Saran sole nel cor, che furon prime,
Sfogando il foco onesto, e il duolo interno.

Je ne puis laisser là ces douces pensées, qui, pendant un temps, m'ont nourrie, heureuse d'aimer; elles me consument à présent, malheureuse! qui poursuis mon soleil à travers les hauts sentiers inconnus.

Toujours flottante entre de faux désirs et de vrais pleurs, la Providence veut qu'oubliant tout autre soin, je me résigne à vivre, et qu'enfin après tant de jours sombres j'espère un jour serein.

Ma haute douleur relève mes humbles vers, et toute faute disparaît devant cette sainte raison qui fait la foi vive et la douleur éternelle.

Enfin, à mon heure dernière, elles seront seules dans

mon cœur, les pensées qui y ont germé les premières, exhalant à la fois le feu dont je m'honore, et le deuil intérieur que je porte.

Je prendrai occasion de ce sonnet, qui ne paraît pas, au premier abord, sortir du ton des autres, pour exprimer, sur l'ensemble des poésies de Vittoria Colonna, une idée qui m'a frappé à la dernière lecture que j'en ai faite; une idée qui, lorsque l'on connaît sa vie, peut donner une valeur de plus à ses vers. Cette remarque, que j'énonce sous toute réserve, et sans vouloir en rien la dépouiller de son martyre, c'est qu'à certains moments il s'établit chez elle une sorte d'antagonisme entre ses souvenirs et le temps qui les bat sourdement en brèche. Elle a peur d'être ingrate envers son premier bonheur; et elle en parle sans cesse, parce qu'elle sent qu'elle pourrait l'oublier. On ne peut pas douter de la ténacité de son amour et de son affliction; mais elle était de ce monde, où tout ce qui est fort s'affaiblit, où tout ce qui est acéré s'émousse. Elle a conscience de cette fragilité, et elle se fait, de l'ombre toujours chère de son époux, une sorte de rempart contre les tentations de l'esprit et les rêves du cœur. Ces mouvements presque imperceptibles de l'âme suppléent, dans ce long poëme élégiaque, aux péripéties que nous regrettions de n'y pas trouver; et, quand on a cru les apercevoir, on s'y attache avec d'au-

tant plus de force, qu'on a eu plus de peine à les saisir.

Je ne prétends point assigner de date aux inspirations de Vittoria, ni proposer une nouvelle classification de ses poésies. Mais essayez de les ranger dans l'ordre de progression que suivent d'ordinaire nos pensées et nos regrets, et peut-être adopterez-vous un avis qui ne semblera d'abord qu'un paradoxe. Plus le temps double autour d'elle les cercles assoupissants de son vol, plus on la voit opposer de résistance au calme qui veut rentrer en elle, et repousser comme un piége les hallucinations de l'espérance. Ce n'est qu'après la fuite de sa jeunesse, sacrifiée, verte encore, au respect de sa constance et d'une ombre, qu'épuisée de soupirs étouffés et perdus, fatiguée de victoires péniblement remportées sur son cœur, elle se jette tout entière en Dieu, et, trompant toutes ses passions par une autre, achève de brûler sur l'autel, avec les restes de son âme, les derniers grains de son poétique encens. Encore, à y regarder d'un peu près, ne serait-il pas impossible de surprendre dans la partie purement religieuse de son œuvre quelques traces de ces luttes terrestres, dont elle ne croit peut-être pas elle-même avoir laissé transpirer le secret dans ses vers.

Je puis me tromper; mais, lues à ce point de vue, ces confidences négligées acquièrent un in-

térêt qui les vivifie : ce ne sont plus seulement des plaintes qu'on écoute, et des plaintes qui ne peuvent que s'atténuer en se répétant ; c'est à une révélation qu'on assiste ; c'est un roman chaste et voilé qu'on entrevoit, et qui joint le prestige du mystère à l'attrait de la vérité. Ajoutez, si cela peut vous captiver davantage, que le mystère n'est pas très-difficile à soulever. Nous avons vu tout à l'heure quelles avaient été ses liaisons avec Michel-Ange, la passion de ce grand homme pour elle, et sa vive affection pour lui. Or jamais, je l'ai dit, elle ne lui consacre un de ces sonnets qu'elle ne se faisait aucun scrupule d'adresser à ceux de ses amis qui lui dédiaient les leurs ; elle ne prononce pas son nom, et cette prédilection du silence me paraît un signe caractéristique des préoccupations de son âme. Jamais la moindre allusion aux hommages qu'il lui fait de ses poésies, de ses dessins, de ses sculptures ! mais elle fait plus : elle se pénètre de ses idées, elle lui emprunte des formes, des expressions, des figures ; elle ne répond pas directement à ses vers, mais elle s'en empare, elle en dispose comme de son bien ; elle gémit avec des mots qui sortent d'un cœur tout à elle, qu'elle confond avec le sien. Elle ne s'avoue pas « qu'un empire s'achève et qu'un autre commence, » mais elle combat évidemment contre des pensées de tendresse qui veulent s'enraciner dans les ruines de

sa mémoire; et combattre, c'est avouer. Parmi tous ceux de ces sonnets qui pourraient donner lieu à un curieux commentaire, nous n'en citerons que trois ou quatre : ils ne démontrent certainement pas que nous ayons raison, mais ce sont peut-être des indices que nous n'avons pas tort.

Dans l'un, elle demande à l'Amour, dont son pied n'a jamais franchi la prison, dont elle porte encore fidèlement et le joug et la chaîne, auquel elle n'a rien repris de ce que son âme lui a d'abord donné, elle demande non pas de lui rendre une indépendance dont elle ne s'est jamais beaucoup inquiétée, mais de desserrer un peu le nœud qui l'étreint.

Fa omai da te, che'l nodo si rallente.

Pourquoi le supplier de relâcher ces liens, s'ils ne commencent pas à lui peser?

Dans l'autre, ce n'est plus à l'Amour qu'elle s'adresse; c'est la Raison qu'elle invoque, la Raison, qui a tourné si longtemps sa pensée vers une lumière bien-aimée, et qui devrait bien maintenant dissiper ses ténèbres. C'est la Raison qui lui a fait suivre les astres qui l'attiraient, insoucieuse de la liberté, et qui a mêlé d'espérance l'amertume de ses jours. « Mais maintenant qu'elle voit comme je me consume, il est temps désormais, s'il n'est cependant passé, qu'elle réprime en moi le désir, et jette le jour dans mon esprit. »

Ma or che vede come io mi consumi,
È tempo ormai, se non è pur passato,
Che 'l desir freni e la mente rischiari.

On n'invoque pas la raison quand on ne la sent pas chanceler ; on ne lui demande pas de réprimer des désirs quand on n'en a plus, et d'éclairer l'esprit quand l'ombre de la terre n'y entre pas.

Un troisième n'est pas plus explicite, mais il est plutôt de nature à corroborer nos présomptions qu'à les démentir; c'est encore un appel à l'amour. « Amour, si ma première espérance est morte, je vis pourtant et je brûle toujours de ma première ardeur. Le désir qu'un premier regard alluma dans mon cœur, je l'aurai à mon heure dernière. »

La vita e 'l bel pensier morranno insieme;

« Et quand ce serait bientôt pour l'une, ce serait tard pour l'autre. Mon âme ne cherche pas à renier ses fers : je demande seulement que le feu qui me brûle s'attiédisse, et que la vie me soit plus douce. »

. . . . Che l'ardente face
S'intepidisca, sì che 'l viver giove.

C'est presque un signe de décadence dans la douleur, que de penser qu'elle peut s'adoucir; et croire qu'on peut jouir encore de la vie, c'est se réconcilier avec elle.

On pourrait multiplier beaucoup ces citations, qui ne sont pas des preuves, mais qui sont peut-être plus que des probabilités. Ici elle se plaint d'errer, dans une barque fragile, au milieu des écueils et de l'orage, « attirée par la douce voix des Sirènes impies, et de n'avoir plus ni art ni génie pour se guider. »

E non ho più a guidarlo arte nè ingegno.

Là elle gémit d'être sans force pour suivre le vol de sa pensée ; son espérance est déracinée, et il ne tombe pour elle qu'obscurité des étoiles. Elle impose alors à son cœur de brûler sans en rien témoigner, à sa douleur de se cacher, à son âme de se taire et d'adorer en secret la Divinité.

Arda il cor pur senza mostrarne un segno :
Ascondasi il martir, ch'ogn'altro avanza ;
Alma, taci ed adora il sano nume.

Ces vers se rapportent-ils à un amour déjà proclamé par tant d'harmonieux soupirs, déjà confessé par tant de larmes, et dont elle s'était publiquement parée? Font-ils allusion à quelque sentiment mystérieux, qu'elle avait ses raisons pour tenir secret, et qui entait de nouvelles douleurs sur ses anciennes blessures? Se taisait-elle par respect pour un lien indissoluble que, dans ses croyances, la tombe même n'avait pas le pouvoir

de rompre, et pensait-elle qu'épouse d'un mort il ne lui était pas permis de se lier au sort d'un vivant? Avait-elle peur, en cédant à ses affections, d'encourager l'inconstance humaine, qui n'a que trop de pente à s'armer d'exemples qui la justifient? C'est un problème que chacun résoudra comme il l'entend : je me borne à le poser.

Je suis certes bien loin de vouloir donner mes conjectures pour des vérités, mais elles ne me paraissent pas dénuées de vraisemblance. Hasardées ou non, je serais heureux et fier de les avoir faites, si elles pouvaient stimuler un instant l'attention dédaigneuse de notre siècle, et contribuer à faire replacer avec honneur dans les galeries, souvent si mal peuplées, de la postérité, un des plus nobles portraits qu'on lui ait légués. Je ne défends pas la question que je soulève; mais je crois que, si l'on veut bien se la rappeler en lisant les œuvres de Vittoria Colonna, la pureté de sa vie n'y perdra rien, et que ses vers y gagneront. C'est une lampe que nous approchons d'eux pour en raviver les images noircies par les ans, et l'envie n'a pas intérêt à souffler dessus. L'admiration qu'on donne à ses ancêtres est autant de pris sur celle qu'on doit à leurs enfants.

VI.

Il ne reste plus, pour compléter notre tentative de résurrection, qu'à examiner les poésies religieuses de Vittoria Colonna. Ce que j'ai cru voir dans la première partie de ses œuvres n'est peut-être pas moins visible dans la seconde : un sentiment vivant, en guerre avec les débris vivaces du passé. Elle invoque les saints, les apôtres, les anges, et la Vierge et son fils : et le jour, malgré cela, ne se fait pas dans son cœur. Il y a, dans ces élans continuels vers la vraie lumière, je ne sais quelle défaillance, qui décèle une âme encore en proie aux ombres de la terre, et incapable de respirer l'air raréfié des hauteurs.

Il faut le dire, au reste, il n'y a pour l'âme qu'un coup d'ailes entre l'amour de la créature et celui du Créateur, et souvent ils se confondent. C'est la même passion qui, voulant voir plus loin que ne peuvent porter ses regards, s'attache de toutes ses forces à l'invisible, et qui, en redescendant de ses extases, rapporte dans ses liens du monde quelque chose de vague et de puissant comme l'infini. Souvent on se réfugie en Dieu contre l'instabilité des affections mortelles; mais souvent aussi, qu'on ne s'y trompe pas, ces affections, loin de s'y éteindre,

s'y retrempent et s'y fortifient; loin de tuer une tendresse tout idéale, la religion la nourrit.

On ne trouve pas que des aspirations morales ou dévotes dans les œuvres catholiques de Vittoria Colonna. Comme d'autres de la métaphysique, elle s'est fait une muse de la théologie, et elle cherche souvent dans ses vers, soit à expliquer par des images les énigmes sacrées du ciel, soit à augmenter le respect des saintes vérités par la grâce du dessin et la chaleur du coloris. D'amers critiques désapprouveront ses efforts, et répéteront, pour la blâmer, ce vulgaire anathème de l'art poétique :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Ils auront l'avantage de se tromper avec un homme d'esprit, ce qui vaut encore mieux que d'avoir raison avec des imbéciles. Si par ce mot d'égayés, d'ailleurs fort élégant, Boileau veut dire des ornements inventés par la gaieté, ou qui l'inspirent, il est tout à fait dans le vrai; mais s'il entend désigner par là ces riantes parures qui conviennent aux vers, et ne font, sans la profaner, qu'embellir l'austère nudité de la foi, il a parfaitement tort. Rien au contraire ne se prête davantage à la poésie que le christianisme et ses impénétrables sublimités. Tout ce qui est mystérieux, profond, inaccessible, est, de par sa nature, du

domaine du poëte. Ce qu'entrevoit la pensée l'inspire plus que ce que voient les yeux. C'est manquer à son art, que de vouloir le circonscrire dans les limites de la terre. Fille de Dieu, la poésie a droit de séance dans le ciel, et, ne pouvant la parler, il lui est permis de bégayer la langue de son père.

La partie spirituelle du recueil de Vittoria Colonna se compose de deux cent dix-huit sonnets, et de l'une de ces pièces *in terza rima* appelées Capitoli, ayant pour titre : *Il trionfo del Cristo.* Cette pièce nous paraît fort inférieure à celles du même genre dont elle a pris le modèle dans Pétrarque. Cela manque de simplicité, d'onction, de grandeur, et n'a pas le moindre rapport avec le Dieu de l'Évangile et du Tabor. Elle voit en songe le triomphe de celui qui doit donner un port à la grande mer de ses larmes :

Al gran mar delle sue lagrime porto.

Ce souverain, qui fit découler notre vie de sa mort,

Fece che vita abbiam del suo morire,

lui apparaît, monté sur un char dont la clarté resplendissante remplit le ciel, la terre et l'onde, orné de ses blessures et de ses instruments de supplice, comme un empereur romain de ses victoires et de ses trophées :

Io vidi allor un carro tal, ch' a tondo

Il ciel, la terra, il mar cinger parea
Col suo chiaro splendor vago e giocondo;
Sovra l'imperador del cielo avea....

Ce n'est pas là de la religion d'église, c'est de la religion d'opéra. Il se rencontre pourtant, au milieu de ce style de décors, quelques tercets de bonne mine, qui ne perdraient pas à se trouver en meilleure compagnie, celui-ci par exemple :

Tutta ornata di rose allor alzava
Gli occhi a licenziar l' ultime stelle
L' aurora, e i bei crin d' or larga mostrava.

Cela ferait très-bien dans la description du *Triomphe de l'Aurore*, tel que l'a peint Guido Reni; mais cette déesse païenne, si poétique et si gracieuse qu'elle soit, me paraît assez mal venue à précéder le cortége de Jésus-Christ.

Les sonnets, postérieurs pour la plupart à cette terzina, sont d'une tout autre école, ou du moins d'un autre ton. Quelques-uns ne sont pas indignes du grand maître que tout son siècle avait pris pour patron, et peuvent se ranger parmi les meilleurs, non pas seulement qu'elle ait faits, mais qu'on ait faits. C'est d'ailleurs pour elle un mérite, dont il est juste de lui tenir compte, que d'avoir été la première à doter la lyre d'une sorte de sacerdoce. Quelques aristarques chagrins ont voulu la déposséder de ce privilége au profit de Girolamo Malipieri,

qui en 1536 avait publié à Venise son *Petrarca spirituale*. Ce serait une flagrante iniquité que de leur donner raison. Quoique écrit de bonne foi, le livre de Malipieri n'est qu'une parodie d'autant plus bouffonne qu'elle est sérieuse. Il ne s'est pas contenté de faire de Pétrarque, deux cents ans après sa mort, un excellent chrétien qui n'attend que l'occasion d'être canonisé. Il en fait un brave et honnête religieux des ordres mendiants, un moine prêcheur, portant le cordon de saint François, la besace et le scapulaire, et faisant au lieu de psaumes les sonnets de la pénitence. On ne trouve rien de tel dans Vittoria Colonna. Prétentieuse quelquefois, elle n'a jamais du moins de ces naïvetés que Fontenelle, avec plus de justice que de politesse, décorait d'un autre nom. Elle met quelquefois trop de bouffettes et de rubans à sa crèche, et suspend indiscrètement des colliers de bal au cou de l'enfant Jésus; mais péché pour péché, j'aime encore mieux ces pieuses somptuosités que des pauvretés de capucin à l'usage d'une béguine de village.

VII.

La suite de ces sonnets forme une sorte de poëme ascétique et moral, dont le premier est l'invocation. Elle y annonce l'intention d'abandonner

les ténèbres de l'amour terrestre pour se plonger dans les flots lumineux de l'amour divin ; mais, tout en y renonçant, on sent qu'elle y tient encore par plus d'un lien. Elle y tient, ne fût-ce que par la tournure assez peu cléricale qu'elle laisse prendre à ses pensées.

Il cieco amor del mondo un tempo tenne
L' alma di fama vaga, e quasi un angue
Si nudria in seno ; ond' or piangendo langue
Volta al signor da cui 'l remedio venne.

I santi chiodi sian le mie penne,
E puro Inchiostro il preziozo sangue ;
Purgata carta il sacro corpo esangue,
Si ch' io scriva nel cor quel ch' ei sostenne.

Chiamar quì non convien Parnaso o Delo ;
Chè ad altra acqua s' aspira ; ad altro monte
Si poggia, u' piede uman per se non sale.

Quel sol, che alluma gli elementi a' l cielo,
Prego, che aprendo il suo lucido fonte
Mi porga umore alla gran sete uguale.

Il fut un temps où l'aveugle amour du monde captivait mon âme éprise de renommée, et comme un serpent se nourrissait dans mon sein. Elle en pleure aujourd'hui, et, dans son affliction, se tourne vers le Seigneur d'où le remède est venu.

Que les clous de la croix soient maintenant mes plumes, mon encre ineffaçable le sang précieux du Sauveur, mon papier immaculé ce corps pâle et sacré, pour que je puisse

écrire au cœur de l'homme et dans le mien ce qui soutient seul les cœurs.

Il ne convient pas ici d'invoquer le Parnasse ou Délos. C'est à d'autres flots qu'il faut aspirer; c'est à une autre montagne, où les pieds humains ne gravissent pas d'eux-mêmes, qu'il faut s'élever.

Ce soleil, qui allume les éléments du ciel, c'est celui-là que je prie, pour qu'il m'ouvre sa source de clartés, et mesure son onde à mon immense soif.

Malgré son austère dédain de tout ce qui est du monde, et par conséquent de la renommée, elle n'en fait pas moins tout ce qu'elle peut pour que ses vers en soient le moins indignes possible. Nous sommes loin de le lui reprocher et d'attribuer ces efforts à de vains calculs d'amour-propre : nous l'attribuerions plutôt à un sentiment de délicatesse religieuse, dont elle-même ne se rendait pas compte, et qui est plus à louer qu'à blâmer. Plus les sujets que l'on traite sont élevés et en dehors des intérêts matériels, plus il faut tâcher d'y atteindre par la beauté de la forme, par la richesse des tropes ou la pompe des mots, qui sont nos seules ressources; cela ne se fait pas sans recherche et sans soin. Je ne vois là qu'un acte de piété de plus et un acte de piété éclairée; car ce ne serait pas la peine d'écrire en faveur du ciel, si la terre ne devait pas nous lire. Il ne faut donc pas l'en croire, quand elle dit qu'elle ne prend pas de lime pour polir les aspé-

rités de ses vers. Elle en prend une au contraire, et des plus fines.

Se in man prender non soglio unqua la lima
Del buon giudicio, e, ricercando intorno
Con l' occhio disdegnoso, io non adorno
Nè tergo la mia rozza incolta rima;

Nasce perchè non è mia cura prima
Procacciar di ciò lode o fuggir scorno;
Nè che dopo il mio lieto al ciel ritorno
Viva ella al mondo in più onorata stima.

Ma del foco divin (che 'l mio intelletto,
Sua mercè, infiamma) convien ch' escan fuore
Mal mio grado talor queste faville.

E se alcuna di loro un gentil core
Avvien che scaldi, mille volte e mille
Ringraziar debbo il mio felice errore.

Si je néglige de prendre en main la lime de la saine critique, et, poursuivant d'un œil minutieux mes fautes, si je ne m'occupe pas d'orner mes vers, ou d'en polir l'inculte aspérité :

On me demandera pourquoi ce n'est pas mon premier soin de chercher à mériter la louange et à fuir le dédain : et, après mon heureux retour au ciel, pourquoi je m'inquiète si peu que ma muse soit en plus grand honneur ou en plus grande estime dans le monde.

Mais de ce feu divin qui enflamme mon intelligence, et c'est là sa récompense, je crois qu'il vaut mieux que les étincelles s'échappent malgré moi et au hasard :

Et s'il arrive à quelqu'une d'entre elles d'échauffer un

cœur sympathique, c'est assez pour en remercier mille et mille fois mon heureuse erreur.

Le sonnet que nous venons de traduire suit immédiatement celui que nous allons rapporter, et on serait tenté de voir dans cet arrangement une petite rubrique féminine, qui peut très-bien se pardonner, même à une dévote. Ce sonnet, en effet, qui a été quelquefois imprimé sous le nom d'Alamanni, et dont un meilleur poëte que lui pourrait encore se glorifier, est une des plus belles perles du chapelet de Vittoria, et ces sortes de graines ne se récoltent pas comme aux lisières des bois le corail des sorbiers. Elle ne serait pas fâchée de nous faire croire qu'elle n'a qu'à se baisser pour en prendre, et il y a là pour nous, qui savons à quoi nous en tenir sur ces trouvailles, une pointe de dissimulation qui prouve que, Dieu merci! la femme n'est pas morte. Ce mensonge naïf, et si innocemment déguisé, n'est pas de la fausseté, mais c'est encore de la coquetterie. Cela n'empêche pas le sonnet d'être admirable.

Con la croce a gran passi ir vorrei dietro
Al Signor per l' angusto erto sentiero,
Si ch'io scorgessi in parte il lume vero,
Ch'altro che'l senso aperse al fedel Pietro.

E se tanta mercede or non impetro,
Non è ch'ei non si mostri almo et sincero;

Ma non iscorgo ancor con l' occhio altiero
Ogni umana speranza esser di vetro.

Chè s' io lo core umil, puro et mendico
Appresentassi alla divina mensa,
Ore con dolci ed ordinate tempre

L' agnel di Dio, nostro fidato amico,
Con larga mano il suo cibo dispensa,
Ne sarei forse un dì sazia per sempre.

Avec la croix je voudrais, à grands pas, marcher derrière le Seigneur par l'étroit et roide sentier du calvaire, si bien que j'aperçusse en partie la vraie lumière qui ouvrit au fidèle Pierre autre chose que les yeux.

Si je n'obtiens pas aujourd'hui faveur si grande, cette lumière pourtant ne laisse pas que de se montrer pure et sublime; mais mon œil altier ne distingue pas bien encore que toute espérance humaine est de verre.

Plût au ciel que ce cœur humble pût approcher avec une sainte mendicité de la table divine, où, dans sa douce et incessante charité,

L'agneau de Dieu, notre ami dévoué, nous dispense d'une si large main l'aliment de sa chair et de son sang! J'en serais peut-être, un jour, rassasiée pour toujours.

Loin de négliger ses vers, n'est-il pas évident qu'elle vise, au contraire, à leur donner plus d'éclat; qu'elle y emploie à dessein les plus adroites ciselures de l'art, pour qu'ils parlent au cœur en attirant les yeux, pour qu'ils puissent conduire à la ferveur par l'admiration? Elle a deux fois raison : en cherchant à avoir de l'action sur le public, on en a d'abord sur

soi-même, et nos croyances se fortifient de tous les efforts d'éloquence qu'on fait pour terrasser l'incrédulité des autres. Sa poésie, au reste, ne se tient pas toujours dans des régions aussi solennelles, aussi rigides que celle où nous venons de la voir planer. Toute dédaigneuse qu'elle soit désormais de notre humble habitacle, elle descend encore de temps en temps parmi nous pour y glaner des inspirations qui ramènent au ciel le cœur des méchants et des faibles. Et elle a peut-être tort de ne plus poser dans nos tristes vallées que la pointe du pied ou le bout de ses ailes. Elles ne sont pas si méprisables, les plaines où l'on peut cueillir des images aussi fraîches, des fleurs aussi odorantes que celles-ci :

Qual digiuno augellin, che vede ed ode
Batter l'ali alla madre intorno, quando
Gli reca il nutrimento : ond' egli amando
Il cibo e quella, si rallegra e gode ;

E dentro al nido suo si strugge e rode
Per desio di seguirla anch' ei volando ;
E la ringrazia in tal modo cantando,
Che par ch' oltre 'l poter la lingua snode ;

Tal' io qualor il caldo raggio e vivo
Del divin sole, onde nutrisco il core,
Più dell' usato lucido lampeggia,

Muovo la penna, spinta dall' amore
Interno ; e senza ch' io stessa m' aveggia,
Di quel ch' io dico la sue lodi scrivo.

Comme le petit oiseau à jeun qui voit et entend sa mère battre autour de lui des ailes, quand elle lui apporte sa nourriture; qui, palpitant de gourmandise et d'amour, s'égaye et se réjouit;

Puis se consume, et se ronge, en son nid, du désir de la suivre, lui aussi, en volant; et pour la remercier, se met à gazouiller de telle façon, qu'on dirait que sa langue dénouée en fait plus qu'il ne peut :

Ainsi moi, chaque fois qu'un rayon chaud et vivifiant du divin soleil dont je nourris mon cœur jette une clarté plus brillante que de coutume,

Je prends la plume, qui cède au mouvement intérieur de l'amour, et, sans que moi-même j'aie conscience de ce que je dis, j'écris ses louanges.

Elle a beau faire pourtant, ces louanges spontanées et presque involontaires ne sortent pas tout à fait sans alliage de son cœur : le monde y mêle encore, en dépit d'elle, un peu de sa poussière et de ses ombres; les vers, loin d'en souffrir, n'en sont peut-être que plus sympathiques. Un des prestiges de ses poésies, c'est qu'on y sent, qu'on y voit partout, et sans cesse, la présence de l'auteur : elle n'est jamais absente de son œuvre; c'est l'intérêt humain de ce roman mystique. On assiste à ses élans comme à ses retours; on attend comme elle avec anxiété le moment où elle triomphera de ses vaines attaches, et peut-être ne le désire-t-on pas. On suit d'un œil curieux toutes

les vicissitudes de ses combats, et l'on a peur d'une victoire qui serait la fin du spectacle. Parmi beaucoup d'autres, voici un de ses sonnets de lutte les plus énergiques, qui prouve combien, dans les âmes les plus pures et les plus dégagées de la terre, cette terre obstinée tient encore de place.

Con vomer d' umiltà larghe e profonde
Fosse convienmi far dentro al mio core,
Sgombrando il mal terreno e 'l tristo umore,
Pria che l' aggravi quel, questo l' inonde.

Tal ch' altra poi miglior terra il circonde,
E più fresca del ciel pioggia lo irrore;
Onde la vite del divino amore
Germini frutti, non labrusca e fronde.

Ma pria che l' ombra in tutto la ricopra,
E poscia indarno fra le vane foglie
Aspetti il caldo del celeste raggio,

Lui, che fu solo umil, prego che scopra
Se stesso al cor : poichè da me sempre aggio
Tenebrosi pensier, superbe voglie.

Avec la charrue de l'humilité il me convient de creuser de profondes et larges fosses dans mon cœur, pour en rejeter la poussière du mal, ou les tristes eaux de la douleur, avant que l'un ne l'étouffe, ou que l'autre ne l'inonde ;

De telle sorte qu'une meilleure terre l'entoure et que la pluie du ciel l'arrose d'une fraîcheur plus féconde : de telle façon que la vigne du Seigneur se couronne de fruits, et ne soit pas qu'une vigne sauvage qui ne rapporte que des feuilles.

Mais, avant que l'ombre ne la recouvre en entier, et

qu'ensuite elle n'attende en vain à travers son stérile feuillage la chaleur des célestes rayons,

Je prie celui qui fut le seul humble de se découvrir à mon cœur, et de m'aider à repousser de moi les pensées ténébreuses, les superbes volontés.

Ce n'est pas là le cri vainqueur d'une âme qui s'est par anticipation débarrassée de ce bas monde et s'installe bravement dans l'autre : c'est celui d'une âme à la gêne, qui n'en a pas encore fini de ses démêlés avec la vie. C'est qu'on a beau renier ce misérable globe, il faut en être tant qu'on y reste ; et Vittoria Colonna en est et en sera jusqu'au bout. Cette faiblesse est précisément ce qui nous la rend plus chère ; on l'aime de ce qu'elle conserve de ressemblance avec l'humanité. Même alors qu'elle s'exalte et se perd dans le ciel, un bout de sa chaîne traîne encore dans nos plaines, et le premier passant qui marche dessus la ramène à souffrir parmi nous et comme nous. C'est ce qu'on a pu voir dans le sonnet précédent, c'est ce qu'on voit aussi dans celui que je vais citer. L'affranchie se plaint d'être toujours esclave, et, désabusée de l'existence, elle peint avec vivacité cette sorte d'élévation mystique à laquelle elle tend, et que les platoniciens appellent la mort.

Se con l' armi celesti avess' io vinto
Me stessa, i sensi, e la ragione umana,
Andrei con altro spirto alta e lontana
Dal mondo, e dal suo onor falso dipinto.

Sull' ali della fede il pensier cinto
Di speme, omai non più caduca e vana,
Sarebbe fuor di questa valle insana
Da verace virtute alzato e spinto.

Ben ho gia fermo l' occhio al miglior fine
Del nostro corso ; ma non volo ancora
Per lo destro sentier salda e leggiera.

Veggio i segni del sol, scorgo l' aurora ;
Ma per li sacri giri alle divine
Stanze non entro in quella luce vera.

Si j'avais vaincu, avec les armes célestes, moi-même, les sens et la raison humaine, je m'élèverais avec un autre esprit, haut et loin de ce monde fardé de ses faux honneurs.

Sur les ailes de la foi, ma pensée avec sa couronne d'espérances, non plus vaines et caduques comme autrefois, serait bientôt emportée par la vertu hors des folles vallées de la terre.

J'ai bien déjà le regard tendu vers le but suprême de notre course; mais je ne vole pas encore par le droit chemin, infaillible et légère.

Je vois les premiers rayons du soleil, j'aperçois l'aurore : mais je ne puis, franchissant les détours sacrés qui mènent aux demeures divines, entrer dans cette vraie lumière.

Ginguené, ou plutôt son continuateur Salfi, qui n'a pas été très-prodigue de louanges à l'endroit de Vittoria Colonna, met ce sonnet fort au-dessus d'un autre plus célèbre, où le poëte décrit le trouble et l'affliction de l'univers, à la mort du

Rédempteur. « Les anges, dit-il, désirent de mourir; tous les êtres pleurent, même les diables, ce qui paraît assez étrange. » Cette plaisanterie peut être fort jolie; mais ce petit trait de philosophie voltairienne ne fait pas le moindre tort à la mâle poésie qu'elle a la prétention de transpercer. Il expire sur la cotte de mailles de Vittoria, comme le javelot du vieux Priam sur le bouclier d'Achille : *Telum imbelle sine ictu.* On ne peut rire de ce sonnet que lorsqu'on ne le lit pas. Il est un des plus beaux du recueil, ce qui est déjà un mérite, et il se termine par un trait sublime, ce qui peut être singulier pour beaucoup de monde, mais pas plaisant.

Gli angeli eletti al gran bene infinito
Braman oggi soffir penosa morte,
Acciò nella celeste empirea corte
Non sia più il servo, che il signor, gradito.

Piange l' antica madre il gusto ardito,
Ch' a' figli suoi del ciel chiuse le porte;
E che due man piagate or sieno scorte
Da ridurne al cammin per lei smarrito.

Asconde il sol la sua fulgente chioma;
Spezzansi i sassi vivi; apronsi i monti;
Trema la terra e 'l ciel; turbansi l' acque;

Piangon gli spirti, al nostro mal sì pronti,
Delle catene lor l' aggiunta soma.
L' uomo non piange, e pur piangendo nacque.

Les anges, appelés à jouir de l'éternelle félicité, désirent

aujourd'hui souffrir l'affliction de la mort, afin que dans la céleste cour du paradis l'esclave ne soit pas plus privilégié que le maître.

L'antique mère pleure la tentation rebelle qui a fermé à ses fils les portes du ciel, et que ce soit deux mains percées qu'on voie les reconduire au chemin dont les a détournés sa faute.

Le soleil cache sa chevelure de rayons; les pierres vives se brisent, les montagnes se fendent. La terre tremble aussi bien que le ciel; les eaux se troublent.

Les esprits obstinés à notre perte pleurent leurs chaînes qui s'appesantissent. L'homme ne pleure pas, et cependant il naquit en pleurant.

Il n'y a pas, dans ce dernier sonnet, le moindre retour de l'auteur sur lui-même, la moindre allusion aux malheurs qui l'ont poussée vers le ciel, ou aux souffrances encore chères qui l'en retiennent éloignée. Il est purement religieux ou plutôt purement chrétien, mais d'un christianisme si élevé qu'il n'y a pas besoin d'être dévot pour l'admirer. D'autres, sans cesser d'être sacrés, sont d'une piété moins exclusive que celui-là, et s'adressent aussi bien à l'humanité tout entière qu'aux enfants d'un même culte. C'est un des avantages du nôtre, de toucher par ses racines à tout ce qu'il y a de magnifique et de profond dans les autres. Voici un sonnet, par exemple, qui n'est pas seulement chrétien : il est de toutes les religions possibles, de toutes celles où l'on es-

père que la vie s'épure et s'agrandit en passant par la tombe.

Se il breve suon, che sol quest' aer frale
Circonda e move, e l' aura che raccoglie
Lo spirto dentro, e poi l' apre e discioglie
Soavemente in voce egra e mortale;

Con tal dolcezza il cor sovente assale,
Che d' ogni cura vil s' erge e ritoglie,
Sprona, accende il pensier, drizza le voglie,
Per gir volando al ciel con laggiere ale;

Che fia, quand' udirà con vivo zelo
La celeste armonia l' anima pura,
Sol con l' orecchia interna intenta al vero,

Dinanzi al suo fattor nel sommo cielo,
U' non si perde mai tuono o misura,
Nè si discorda il bel concento altero?

Si le son fugitif qui n'a de soutien que l'air fragile où il se meut; si le souffle, qui en recueille l'esprit caché, l'épanouit, et le fait passer avec douceur par notre voix maladive et mortelle,

Touche quelquefois si délicieusement le cœur, qu'il se débarrasse, en s'élevant, de tous les vils soucis du monde; éperonne la pensée, l'allume, et dirige vers les cieux, où ils s'envolent, les ailes légères de nos désirs;

Qu'adviendra-t-il, quand avec le zèle de l'amour, et de cette oreille intérieure qui ne s'ouvre qu'à la vérité, l'âme pure entendra l'harmonie céleste,

En présence de son créateur, dans ce séjour suprême,

où ne se perd jamais ni le ton ni la mesure, où rien de discordant n'interrompt le sublime concert?

On dirait qu'après ces élans de platonisme, où elle semble goûter par avance toutes les joies placides d'un meilleur monde, Vittoria Colonna sent plus vivement les infirmités et les orages de celui-ci, et elle tâche, pour ainsi dire, de se dérober à ces tourmentes en les peignant. Retombée sur la terre, ce ne sont plus des rêves de félicité qu'elle cherche à y semer, pour se la rendre plus douce à traverser : ce sont des tableaux de nos troubles et de nos tempêtes qu'elle se plaît à ramasser, pour avoir un motif de plus d'en maudire les assauts, pour s'en faire un espoir de plus de les fuir et de regagner le port du ciel.

Quando il turbato mar s' alza, e circonda
Con impeto e furor ben fermo scoglio:
Se saldo il trova, il procelloso orgoglio
Si frange, e cade in se medesma l' onda.

Tal io, s' incontra me vien la profonda
Acqua mondana irata, come soglio,
Levo al ciel gli occhi; e tanto più la spoglio
Del suo vigor, quanto più forte abbonda.

E se talor il vento del desio
Ritenta nova guerra, io corro al lido,
E d'un laccio d' amor con fede attorto,

Lego il mio legno a quella, in cui mi fido,
Viva pietra Gesù; si che, quand' io
Voglio, posso ad ognor ritrarmi in porto.

Quand la mer troublée se soulève, et assiége de son impétuosité et de sa fureur quelque intrépide écueil, l'orageux orgueil de ses flots, si le rocher reste ferme, se brise, et l'onde retombe sur elle-même.

Ainsi moi, si le profond océan des eaux du monde me vient battre de sa colère, je lève, comme un roc, mon front vers le ciel, et plus la vague grossie redouble ses assauts, plus je la renvoie lasse et dépouillée de sa vigueur.

Et si alors le vent du désir retente une nouvelle guerre, je cours au rivage, et, d'un lien formé d'amour et de fidélité tordus ensemble,

J'attache ma barque à une pierre qui ne me manque pas, à la roche vive de Jésus; si bien que, quand je veux, je puis à toute heure me réfugier au port.

Même en approchant du terme où tout s'apaise, l'âme de Vittoria Colonna ne change pas. On mesure déjà de l'œil le peu de temps qui lui reste à écrire, et l'on sent toujours en elle les mêmes aspirations, toujours la même difficulté à briser tout à fait ses liens. Elle sent elle-même qu'elle ne les brisera pas, qu'elle mourra dans ses chaînes, et qu'elle en emportera les lambeaux dans les cieux. Elle cherche autour d'elle des images qui peuvent la réconcilier avec ses luttes, et servir, en se succédant, d'échelons à sa piété. Ces images, quoique un peu monotones, varient plus que la pensée qui les recueille, et c'est là ce qui nous soutient dans une lecture qui ne laisse pas que d'avoir ses fatigues.

On voudrait rencontrer plus souvent des sonnets comme celui-ci, qui est un des derniers :

Qual edera a cui sono e rotti ed arsi
Glì usati suoi sostegni, onde ritira
Il vigor dentro, intorno si raggira,
Nè cosa trova u' possa in alto alzarsi;

Tal l' alma, c' ha i pensier quì in terra sparsi,
Sempse s' avvolge fuor, dentro s' adira,
Perch' al bel segno, u' per natura aspira,
Sono gli appogi umani bassi e scarsi.

Mentre non corre al glorioso legno
Delle nostra salute, ov' erga e annodi
Le sue radici in fin all' alta cima,

Avvolta, unita a quel sacro sostegno
Vuol rivederla il padre, ove egli in prima
L' avea legata con si dolci nodi.

Voyez ce lierre à qui sont rompus et brûlés les soutiens accoutumés dont il tire intérieurement sa vigueur! il cherche à relever du sol ses rameaux qui traînent, et ne trouve rien autour de lui qui puisse l'aider à remonter.

Telle est l'âme dont les pensées sont çà et là éparpillées sur la terre! Elle se tourne au dehors, elle s'irrite au dedans; mais pour atteindre au but où sa nature aspire, les appuis humains sont bas et chétifs.

Qu'attend-elle pou[illegible]urir à l'arbre glorieux du salut, pour y nouer ses rac[illegible]s branches, et monter jusqu'au sommet?

C'est à ce tro[illegible] que le [illegible]e veut la revoir unie et enla-

cée, à ce soutien sacré, où lui-même l'avait d'abord attachée avec de si doux nœuds.

Tout fournit matière à l'expansion de ses idées religieuses, même le travail hermétique du grand œuvre, auquel se livraient encore quelques adeptes; témoin ce sonnet adressé à je ne sais quel alchimiste, où elle lui conseille de renoncer à la transmutation matérielle des métaux pour ne s'occuper que de Jésus-Christ, « seule pierre philosophale qui puisse changer en or le plomb de nos erreurs. » Ces rapprochements sont peut-être plus ingénieux que rigoureusement orthodoxes; mais il faut bien passer quelque chose aux poëtes. Il faut pardonner à ces abeilles de ne pas faire leur miel qu'avec les roses du Calvaire; le parfum des plantes profanes se purifie en s'y mêlant. Il se peut faire que Vittoria Colonna ne soit pas assez scrupuleuse dans le choix de sa moisson, et que des saints puissent trouver à redire à ses fleurs, plus faites pour le boudoir que pour l'église : mais d'abord nous ne sommes pas des saints; puis nous croyons que les fleurs sont de mise partout, car elles viennent toutes de Dieu. Je m'informe peu d'ailleurs de quoi se composent ses bouquets. Ou simples ou coquets, c'est toujours la même m[illegible]ste et bénie qui les nuahce et qui les noue. Q[illegible]els qu'ils soient, j'y respire toujours la bonté, la candeur, l'indulgence, l'amour de tout ce qu[illegible]beau, le respect de tout

ce qui est grand. Il n'y a que des anges qui pourraient demander quelque chose de plus, et encore n'est-ce pas bien sûr.

VIII.

Après avoir essayé d'orienter nos lecteurs dans un royaume poétique injustement rayé de nos mappemondes, on nous demandera peut-être pourquoi, en ayant soigneusement recensé les trésors, nous n'avons pas dit un mot de ces belles octaves signalées par les curieux, par William Roscoë entre autres, comme le chef-d'œuvre de Vittoria Colonna :

Quando miro la terra ornata e bella....

Pourquoi? par cette raison toute simple, qui nous a empêché d'admettre au nombre de ses richesses un canzone de l'Arioste; c'est que ces stances ne sont pas d'elle. La pièce lui avait été adressée en manuscrit, et, trouvée après sa mort dans ses papiers, on se hâta de la lui attribuer. C'était assurément lui faire honneur; mais ce motif ne suffit pas pour maintenir en crédit un mensonge qui ne grandit pas beaucoup sa réputation et en rapetisse beaucoup une autre. Mieux informés, ses éditeurs posthumes auraient reconnu que, si,

déjà de son vivant, ces vers avaient été publiés sous son nom, ils l'avaient été aussi sous celui d'un autre, sous celui de leur véritable auteur, qui avait trop de talent et de conscience pour usurper, en la signant, l'œuvre d'une autre main. On a de plus, à l'appui de ce fait, un témoignage contemporain qui le met hors de doute. On lit en effet, dans une lettre de Luca Contile, que la marquise de Pescaire, à laquelle il vantait ces strophes comme un des meilleurs morceaux qu'elle eût écrits, lui dit en souriant qu'il ne tiendrait qu'à elle de prendre son compliment pour une épigramme, puisque ses préférences, fort légitimes d'ailleurs, tombaient précisément sur un ouvrage qui n'était pas le sien, mais celui de Véronica Gambara son amie. Il n'y a pas désormais à revenir sur ce point, si solidement établi par le chevalier Visconti, que la discussion n'est plus même permise. Il n'y a pas davantage à se récrier contre une de ces méprises de la renommée, si fréquentes qu'on ne les compte plus. Tout porte à croire que, sans cette bévue charitable, on ne se souviendrait nullement aujourd'hui de la pieuse et docte rivale de Vittoria Colonna, qui ne mérite pas plus qu'elle la négligence et l'oubli. Les dénis de justice sont quelquefois des précautions de la Providence.

Parce que nous avons beaucoup cité, il ne fau-

drait pas en conclure que nous ayons indiqué tout ce qu'il y a de remarquable dans les deux parties des œuvres que nous venons de passer en revue. Il y a peut-être encore dans ce volume autant de pièces qui ont le même droit à l'éloge, et, dans chacune de celles qui restent, des vers pleins de grâce et de sentiment. Nous nous contentons de le dire sans chercher à en donner la preuve. Nous n'avons pas l'intention d'intercaler dans une notice une nouvelle édition de ce poëte perdu, comme tant d'autres, dans les cases les moins hantées de la mémoire humaine, ou enfoui sans épitaphe dans les catacombes de nos bibliothèques; nous ne voulons que donner le signal à une admiration qui s'est fait trop attendre, pour ne pas tenir à réparer l'inconséquence de ses délais.

Je ne sais si l'on éprouvera, à lire ces vers d'une teinte parfois trop ascétique, le plaisir que nous avons éprouvé à les traduire : mais il s'y est mêlé pour nous quelque chose de l'émotion qui les a dictés. En se rapprochant du ciel par la pensée, l'auteur se rapproche aussi de cet âge dont on regrette souvent jusqu'aux souffrances, et ce n'est pas sans bonheur qu'on le suit dans cette ascension rétrograde, qui nous fait, comme un fleuve à sa source, remonter vers le printemps. Le sentiment religieux a un grand avantage : il empêche l'âme

de s'apercevoir de la décadence du corps et de la partager. A mesure qu'on se déprend de la terre par regret de n'en plus jouir, il renouvelle en nous cette chaleur de cœur qui nous la faisait trouver belle. Il nous rend une jeunesse intérieure qui console de celle qui s'en va, et participe de l'éternité où l'on s'élance. C'est si beau, la jeunesse, que l'ombre même de ses fleurs vaut mieux que tous nos fruits, dont la récolte ne se fait qu'en automne, et dont le parfum désenchanté nous annonce l'hiver.

Toutes ces idées, et bien d'autres, nous arrivent en lisant les poésies de Vittoria Colonna, et c'est ce qui leur donne un attrait indéfinissable. On s'attache à elle de toutes les pensées qu'elle nous inspire. On l'aime comme si on la connaissait; on la regrette comme si on l'avait aimée. C'est ce qui nous a retenu si longtemps; c'est ce qui nous a fait croire, un moment, qu'on trouverait, à lire cette longue biographie, un peu du charme que nous avons eu à l'écrire.

Une des prérogatives de la littérature est de nous faire rencontrer, parmi les morts, des affections qui nous manquent chez les vivants. Un des priviléges de la religion est de nous donner à espérer que nous verrons de près, un jour, ceux que nos yeux auront cherchés ici-bas sans les voir, et que ces affections de l'esprit pour l'esprit devien-

dront des amitiés d'âme à âme. Ces deux principes doublent de force et de puissance en se confondant. Est-ce que cela n'est pas suffisant, pour encourager à mourir, de penser que, si l'on a été digne de les admirer pendant sa vie, on connaîtra là-haut Virgile, Dante ou Pétrarque? Quant à moi, je demande à connaître Vittoria Colonna.

Avant de la rejoindre pourtant, je voudrais pouvoir m'en faire un portrait plus fidèle que celui que j'ai tenté d'esquisser. Je voudrais être à même d'apprécier plus complétement ce qu'elle a été sur la terre. Je ne serais pas fâché de lui porter d'elle une idée si exacte, qu'elle me prît pour un de ses contemporains. Il me reste, pour cela, un souhait à former, c'est qu'on recherche, qu'on recueille et qu'on publie sa correspondance. Il en existe des fragments épars dans diverses collections épistolaires, tant imprimées que manuscrites. Il y en a, dit-on, de plus nombreux, disséminés de côté et d'autre dans les archives publiques ou privées. Je fais des vœux pour qu'on les réunisse et qu'on nous les donne. Ce serait aussi curieux pour l'histoire du cœur humain que pour l'histoire littéraire de l'Italie au XVIe siècle.

En attendant que ce travail s'accomplisse, un autre de nos vœux s'est réalisé, et Rome a commencé l'œuvre tardive de la réparation. Rome a tâché de

payer la dette des lettres à celle dont jusqu'alors elle n'avait pas mieux gardé la renommée que la cendre. Une sorte d'ovation expiatoire vient d'y être décernée à cette Corinne de la Renaissance, qui, là du moins où sa vie a passé, l'aura fait revivre un jour. Dans le cours de l'année 1844, à la demande du prince et de la princesse Torlonia, l'une de ses dernières descendantes, l'académie des Arcades décida, par acclamation, que le buste de Vittoria Colonna serait placé dans une des galeries du Capitole. Ce temple l'attendait : ne dirait-on pas que Michel-Ange, dont le ciseau ne s'était pas cru digne de sculpter son image, lui avait cependant d'avance préparé son autel dans ce refuge de tous les dieux, devenu celui de toutes les gloires ?

Exécuté par le plus habile artiste des États romains, ce buste, qu'on dit fort remarquable, fut inauguré en grande pompe le 12 mai 1845 dans une fête académique, et si académique, que cette qualité a bien pu nuire au retentissement qu'elle devait avoir. Des milliers de témoins assistaient à cette espèce d'apothéose, et trente-deux personnes, toutes poëtes ou aspirant à l'être, décorées des noms les plus mélodieux inscrits au calendrier pastoral de l'Arcadie, trente-deux bergers de rhétorique ont célébré cette solennité en latin et en italien, dans des odes, des sonnets, des terzines, des strophes de

toute forme et de toute mesure. Cela fait beaucoup trop de vers, et trop peu de poésie. On eût préféré sans doute un hymne de Manzoni à toutes ces guirlandes lyriques, appendues au piédestal de la morte qui se réveillait. Elles ne sont cependant pas à dédaigner, et leur nombre peut jusqu'à un certain point en compenser la valeur. C'est quelque chose pour le génie que cet empressement posthume à venir le saluer. Le parfum le plus précieux, brûlé isolément sur l'unique et large trépied d'un grand homme, n'eût peut-être pas produit l'effet de tous ces petits grains de myrrhe, fumant séparément dans d'humbles encensoirs, mais fumant tous ensemble. Quand il s'agit de porter, à travers les siècles, notre hommage à l'oreille des morts, mieux vaut une symphonie qu'un monologue ou un solo.

On me remet, en terminant cette biographie, les compositions de tous ces pasteurs émérites réunies en un mince volume, qui est comme le procès-verbal d'une résurrection bien faite pour donner de l'espoir aux trépassés. Ce petit livre magnifiquement imprimé a sans contredit le mérite d'être curieux. Je ne réponds pas qu'on lui en découvre un autre ; ce n'est pas mon affaire. Ce que je tiens à constater, ne fût-ce qu'en punition de mes anathèmes contre les ingratitudes ou l'étouderie de nos souvenirs, c'est qu'après tant de vicissitudes, au milieu d'un

siècle en proie à tant de préoccupations politiques, à tant de désordres nés ou à naître, Vittoria Colonna fut, trois cents ans après sa mort, couronnée au même lieu qui vit le triomphe de Pétrarque. C'est peut-être mieux que de l'avoir partagé.

FIN.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

